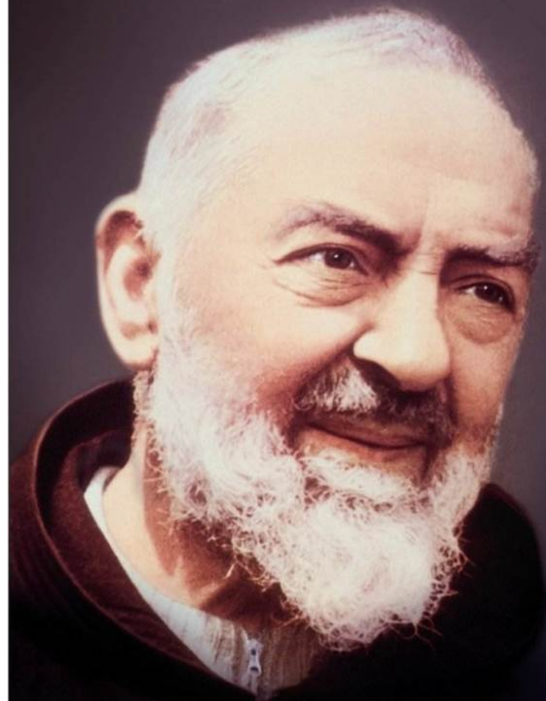
Gerald
Messadié



# PADRE PIO
## ou les prodiges du mysticisme

PRESSES DU CHÂTELET

*Gerald Messadié*

# Padre Pio

***Ou les prodiges du mysticisme***

*Presses du Châtelet*

# DU MÊME AUTEUR

*Saladin*, L'Archipel, 2008.

*Le Secret de l'Auberge rouge*, L'Archipel, 2007.

Jacob, l'homme qui se battit avec Dieu :

*Le Gué du Yabboq*, L'Archipel, 2007.

*Le Roi sans couronne*, L'Archipel, 2007.

*Le tourisme va mal ? Achevons-le !*, Max Milo, 2007

*40 siècles d'ésotérisme*, Presses du Châtelet, 2006.

*Judas le bien-aimé*, Lattès, 2006.

*Marie-Antoinette, la rose écrasée*, L'Archipel, 2006.

Saint-Germain, l'homme qui ne voulait pas mourir :

*Le Masque venu de nulle part,* L'Archipel, 2005.

*Les Puissances de l'invisible,* L'Archipel, 2005.

*Cargo, la religion des humiliés du Pacifique,* Calmann-Lévy, 2005.

*Et si c'était lui ?,* L'Archipel, 2005.

Orages sur le Nil :

*L'Œil de Néfertiti,* L'Archipel, 2004.

*Les Masques de Toutankhamon,* L'Archipel, 2004.

*Le Triomphe de Seth,* L'Archipel, 2004.

*Trois mille lunes,* Laffont, 2003.

Jeanne de l'Estoille :

*La Rose et le Lys*, L'Archipel, 2003.

*Le Jugement des loups*, L'Archipel, 2003.

*La Fleur d'Amérique,* L'Archipel, 2003.

*L'Affaire Marie-Madeleine,* Lattès, 2002.

*Mourir pour New York ?,* Max Milo, 2002.

*Le Mauvais Esprit,* Max Milo, 2001.

*Les Cinq Livres secrets dans la Bible,* Lattès, 2001.

*25, rue Soliman-Pacha,* Lattès, 2001.

*Madame Socrate,* Lattès, 2000.

*Histoire générale de l'antisémitisme,* Lattès, 1999.

*Balzac, une conscience insurgée,* Édition 1, 1999.

*David, roi,* Lattès, 1999.

*Moïse I. Un Prince sans couronne,* Lattès, 1998.

*Moïse II. Le Prophète fondateur,* Lattès, 1998.

*Histoire générale de Dieu,* Laffont, 1997.

*Histoire générale de Dieu,* Laffont, 1997.1996.

*La Fortune d'Alexandrie,* roman, Lattès, 1996.

*Tycho l'Admirable,* roman, Julliard, 1996.

*Coup de gueule contre les gens qui se croient de droite et quelques autres qui se disent de gauche,* Ramsay, 1995.

*29 jours avant la fin du monde*, roman, Laffont, 1995.

*Ma vie amoureuse et criminelle avec Martin Heidegger*, roman, Laffont, 1994.

*Histoire générale du diable*, Laffont, 1993.

*Le Chant des poissons-lunes*, roman, Laffont, 1992.

*Matthias et le diable*, roman, Laffont, 1990.

*La Messe de saint Picasso*, Laffont, 1989.

*Les Grandes Inventions du monde moderne*, Bordas, 1989.

L’Homme qui devint Dieu :

*Le Récit*, Laffont, 1988.

*Les Sources*, Laffont, 1989.

*L’Incendiaire*, Laffont, 1991.

*Jésus de Srinagar*, Laffont, 1995.

*Requiem pour Superman*, Laffont, 1988.

*Les Grandes Inventions de l’humanité jusqu’en 1850*, Bordas, 1988.

*Les Grandes Découvertes de la science*, Bordas, 1987.

*Bouillon de culture*, Laffont, 1986 (en coll. avec Bruno Lussato).

*La Fin de la vie privée*, Calmann-Lévy, 1978.

*L’Alimentation-suicide*, Fayard, 1973.

*Le Chien de Francfort*, roman, Plon, 1961.

*Les Princes*, roman, Plon, 1957.

*Un personnage sans couronne*, roman, Plon, 1955.

*www.pressesduchatelet.com*

*Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, aux Presses du Châtelet,*

*34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.*
*Et, pour le Canada, à*
*Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,*
*Montréal, Québec, H3N 1W3.*

*eISBN 978-2-8459-2485-7*

# Sommaire

*Avant-propos* 7

PREMIÈRE PARTIE - LES FAITS

1 - Francesco Forgione, dit Padre Pio da Pietrelcina 14
2 - Les stigmates 25
3 - Du bon et du mauvais usage de l'hystérie 48
4 - Les bilocations : un défi au pape Pie XI et à la physique 68
5 - Le pouvoir de guérir et ses implications philosophiques 87
6 - Escroqueries, concussions, micro dans le confessionnal 111
7 - « Ma fille, ils sont en train de m'empoisonner ! » 127
8 - Un saint soucieux de son image 141

SECONDE PARTIE - LE SURNATUREL ET LA SCIENCE

1 - Mystérieuses dépenses d'énergie 148
2 - Misère des médiums et périls du mysticisme 177

BIBLIOGRAPHIE 196

## *Avant-propos*

Jadis les saints étaient martyrisés par les païens et les incroyants. Canonisé en 2002, Padre Pio est le seul qui ait été persécuté par sa propre Église. La sanctification officielle ne peut masquer le scandale, les documents qui s'étendent sur près d'un siècle sont trop nombreux, trop présents. Et, surtout, le masque serait malsain : l'affaire Padre Pio, qui ressemble étonnamment à une affaire Dreyfus au cœur de l'Église de Rome, porte des leçons infiniment plus vastes et plus utiles à la conscience contemporaine que les raisons des machinations indignes de quelques poignées de prélats aveuglés.

Cet ouvrage ne vise pas à raviver l'opprobre qui pèse sur les responsables de cette affaire, ni à exalter un personnage apparemment héroïque, mais bien plus singulier que ne le montre une certaine imagerie d'Épinal, celle qui s'accroche à tous les personnages légendaires. Son objet n'est ni la polémique ni l'hagiographie vengeresse. Il est d'approfondir les interprétations des phénomènes physiques du mysticisme manifestés par Padre Pio, sous les formes des stigmates, de l'odeur de sainteté, des guérisons inexplicables et de la bilocation.

Car, paradoxalement, ce furent ces phénomènes qui, pour l'opinion publique, scellaient la sainteté de Padre Pio, mais qui alarmèrent l'Église et déclenchèrent ses silences désapprobateurs, puis ses mises en garde, sa répression et sa persécution.

Or, l’affaire Padre Pio, qui consterna des générations de croyants, sert de révélateur exemplaire des idées et des attitudes contemporaines sur les phénomènes de ce qu’il est convenu d’appeler le surnaturel, aussi bien celles des gardiens de la foi que des savants et des sceptiques.

Le débat pourrait, en principe, se résumer ainsi : pour la majorité des chrétiens croyants, ces miracles sont l’évidence de la vérité d’un ensemble de dogmes formulés au cours des deux derniers millénaires ; ces prodiges défiant les lois connues de la nature sont la manifestation d’une divinité qui intervient dans la vie d’humains dotés d’une spiritualité intense. Pour les scientifiques et les non-croyants, il s’agit de faits singuliers, mais soit explicables, soit frauduleux, assimilés à des phénomènes surnaturels par une conspiration inconsciente ; ceux de ces miracles qui sont vérifiés constitueraient, pour le second camp, des manifestations d’une pathologie neurophysiologique chez celui qui en semble le déclencheur et, chez ceux qui en sont bénéficiaires, l’effet d’un mode d’autohypnose encore mal exploré.

C’est ce qu’on peut appeler le débat primaire.

En réalité, la controverse est plus complexe et peut même déboucher sur des contradictions surprenantes. Pour l’Église, les phénomènes surnaturels, que la ferveur populaire, avide de « preuves », accueille avec tant d’empressement, doivent être considérés avec la plus grande prudence car ils pourraient être soit des manifestations du démon, soit des phénomènes pathologiques déguisés en miracles. Pour certains scientifiques, il existe cependant des phénomènes vérifiés, inexplicables selon les lois de la science et extérieurs au domaine religieux.

Dans le cadre de ce débat, que l'on peut qualifier de secondaire, Padre Pio fut défendu par des médecins et attaqué par des religieux. Les rôles y étaient inversés. Toutefois, cet apparent triomphe de la vérité sur le préjugé était biaisé. Certains médecins arguaient que les stigmates, qui furent le trait le plus célèbre du personnage, ne pouvaient être que d'origine surnaturelle, donc divine, ce qui était faux ; car, ainsi qu'on le verra, les stigmates peuvent aussi apparaître en dehors de contextes religieux, et certaines stigmatisées de l'histoire récente ont été rejetées par l'Église. Quant aux religieux, tel le père Agostino Gemelli, qui soutenaient que les stigmates étaient un effet de l'hystérie, ils s'étaient laissé capturer par des mots : l'hystérie, notion d'ailleurs tombée en désuétude, n'exclut pas la foi.

Il existe, en effet, un troisième niveau du même débat, dont l'affaire Padre Pio offre le sujet par excellence.

Certains des miracles du stigmatisé de San Giovanni Rotondo suscitent des questions qui demeurent sans réponse, aussi bien pour la foi que pour la science. Ainsi de ses bilocations, qui ne sont pas des attributs de la sainteté, ni même de la foi, et qui échappent aussi bien aux argumentations des croyants qu'aux explications rationnelles des sceptiques et des partisans scientifiques. Ainsi des stigmates, également, dont personne n'a relevé jusqu'ici qu'ils sont apparus sur les paumes, selon l'iconographie traditionnelle chrétienne, qui est erronée, mais non selon la réalité historique du mode de crucifixion, tardivement établie ; ils auraient dû, en effet, apparaître sur les poignets, puisque c'était là que les Romains enfonçaient les clous ; les mains transpercées n'auraient pu supporter le poids du corps. Ainsi, enfin, des propos mêmes de Padre Pio sur le soulagement de la souffrance d'autrui.

Devenue possible depuis la fin de l’Inquisition, la libre analyse des faits n’a pas permis de combler le fossé qui sépare les deux camps, aux trois niveaux du débat. Celui-ci s’est donc enlisé. Campant sur leurs attitudes, les croyants dans un émerveillement qui paralyse souvent tout esprit d’analyse, les non-croyants dans un scepticisme où l’exercice de la raison verse aussi souvent dans le rationalisme réducteur, les uns et les autres, certains de tout savoir une fois pour toutes, revendiquent l’irrationalité des faits, les uns comme preuve de la toute-puissance divine, les autres comme celle de l’invraisemblance. Cette rigidité mentale est le socle classique de l’erreur. Jusqu’à Benjamin Franklin, par exemple, les Occidentaux n’étaient guère plus avancés que les gens de l’âge de pierre en ce qui touche à l’électricité atmosphérique : ils croyaient que la foudre était l’expression de la colère divine. En plein âge des Lumières, de violentes querelles opposaient à leurs voisins les gens qui avaient installé des paratonnerres sur leurs maisons, parce que les premiers étaient persuadés que la tige de fer, épée d’impiété, détournerait la colère céleste sur eux. Ce fut l’objet d’une des premières plaidoiries d’un avocat d’Arras qui se nommait Maximilien Robespierre. La notion de l’électricité n’avait pas encore brisé les vieilles attitudes de pensée.

Par un paradoxe supplémentaire, il advient assez souvent, comme on le verra dans ces pages, que les croyants rejoignent leurs adversaires, avec des résultats détestables. Ce fut ainsi que, pendant deux longues périodes s’étendant sur des années, les plus hautes instances du clergé romain, s’estimant sans doute rationnelles, rejoignirent le camp des positivistes qui considéraient Padre Pio comme un halluciné mystificateur ; elles le soumirent donc à des persécutions auxquelles les athées eux-mêmes n’auraient peut-être pas souscrit : elles tenaient, elles, les prodiges du

capucin pour des manifestations du diable. Peut-être eût-il, en d’autres temps, fini sur le bûcher des sorciers.

Entre-temps, nul chez les croyants ni les autres ne possède d’indice qui permette de satisfaire à la fois la raison et le cœur.

Peut-être peut-on faire mieux.

Padre Pio a suscité et suscite encore une vague de ferveur qui frise la « Piolâtrie ». Cependant, les documents et les témoignages sont assez frais pour permettre de distinguer les faits des pieuses fabrications posthumes. Certains ouvrages, en effet, débordent d’intentions apologétiques et de propagande effrénée, tel celui qui affirme qu’« après Einstein la physique moderne a confirmé la Genèse » ! Et beaucoup d’entre eux font totalement l’impasse sur les persécutions dont le capucin fut l’objet sans relâche. La bibliographie est considérable, mais si l’on veut bien se donner la peine de dégager les faits d’une hagiographie prolifique et souvent exaltée, il est possible de constituer un ensemble cohérent et susceptible, je le crois, d’approcher la réalité objective.

Parce que les témoignages contemporains sur Padre Pio sont particulièrement abondants et qu’une grande partie en a été conservée, sinon la totalité, l’histoire de ce saint tardivement canonisé illustre mieux que toute autre la difficulté d’articuler une formidable charnière, encore paralysée : celle qui permet d’unir d’une part le positivisme naturel à l’intelligence rationnelle, souvent antagonistes, et, d’autre part, l’intuition irrésistible que nous ne savons pas grand-chose du monde et qu’il existe une réalité dont les lois nous sont inconnues.

Ces pages sont dédiées à ceux qui se trouvent dans la situation de Stavroguine, le héros des *Possédés* de Dostoïevski, dont le tourment se résume dans ce dilemme : si Stavroguine croit, il ne croit pas qu'il croit ; s'il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas.

# PREMIÈRE PARTIE

# LES FAITS

# 1

## Francesco Forgione,

## dit Padre Pio da Pietrelcina

Francesco Forgione, nom civil de Padre Pio, est né le 25 mai 1887 à Pietrelcina, petit bourg de la province du Bénévent, à une soixantaine de kilomètres de Naples. La vie est rude dans cette région déshéritée de l'Italie de la fin du XIX$^{e}$ et du début du XX$^{e}$ siècle. Pietrelcina, qui comptait alors quelque quatre mille âmes, se trouve à brève distance d'Eboli, rendue fameuse par le roman de Carlo Levi, tableau sans complaisance des petites sociétés de la région, difficilement arrachées au Moyen Âge. Pour la région, la famille n'était pas pauvre, mais le père, Grazio, tenta par deux fois d'émigrer, l'une aux États-Unis, l'autre en Argentine. La naissance de Francesco est la quatrième de ce foyer, mais les deux premiers-nés sont morts peu après avoir vu le jour. Lui-même était chétif. Timide et songeur, l'adolescent le resta ; il avouera plus tard qu'il ne joua jamais. L'intériorisation, dite aussi introversion, qui accompagne souvent les constitutions fragiles le porta à la piété. L'inclination ne fut certes pas contrariée par l'importance que la vie religieuse revêtait dans cette communauté, dont elle rythmait la vie. Il se laissait volontiers enfermer dans l'église, se réfugiant dans une chapelle où les cendres de Pie I$^{er}$, pape martyr, reposaient dans une urne.

Quand il avait neuf ans, un événement marqua profondément Francesco. S'étant rendu avec son père à la foire d'une ville voisine, Altavilla Irpina, il entra dans l'église où l'on célébrait la fête du saint patron local, Pellegrino, martyr. Après la messe, une femme dans la foule invectiva le saint, scène qui n'est pas rare dans les églises d'Italie, de nos jours même. Elle tenait dans les bras un enfant difforme. Visiblement hors d'elle, la femme posa sans ménagement l'enfant au pied de l'autel du saint en apostrophant toujours ce dernier en ces termes : « Si tu ne veux pas le guérir, reprends-le ! » Alors l'enfant se releva et, pour la première fois, se mit à marcher. La foule cria au miracle.

La piété de Francesco Forgione était déjà poussée à l'extravagance : sa mère le surprit un jour dans sa chambre, se battant le dos avec une chaîne de fer. « Je dois me battre comme les Juifs ont battu Jésus et lui ont mis les épaules en sang », expliqua-t-il[1].

La propension du futur Padre Pio à souffrir est déjà inscrite dans le jeune garçon ; elle ne se démentira pas.

*A posteriori*, le diagnostic psychiatrique s'impose ici. Nous l'évoquerons. Mais il ne peut expliquer le reste.

Isolée du monde moderne qui naît dans les grandes villes, l'Italie rurale du Mezzogiorno, comme bien d'autres régions d'Occident, forge alors des caractères simples et endurcis, tels que le citadin du XXI$^{e}$ siècle a du mal à les imaginer : une population à peine alphabétisée, point de distractions, point de médias, une connaissance embryonnaire du monde extérieur, bref, aucune de ces influences contradictoires qui nourrissent la complexité psychologique de la plupart des Occidentaux

contemporains, suralimentés d'informations. L'espérance de vie atteint difficilement la cinquantaine. À quinze ans, un garçon est un homme et son avenir est le métier de son père, la politique ou la religion ; celui d'une fille, le mariage ou le couvent.

Francesco Forgione a quinze ans quand, en 1902, il entre au séminaire de Mortone, où il se distingue par son ardeur à l'étude. L'année suivante, il prononce ses vœux temporaires et revêt la bure des capucins, sous le nom de frère Pio da Pietrelcina. C'est à vingt-trois ans qu'il prononce ses vœux solennels, dans la cathédrale de Bénévent, le 10 août 1910.

Une semaine plus tard, il aurait ressenti des douleurs aiguës dans les points de son corps correspondant à ceux où on lui avait enseigné que Jésus avait subi les blessures de la Crucifixion.

Ses lettres nombreuses – elles emplissent quatre gros volumes – permettent de reconstituer l'histoire de ces phénomènes. Dans celle du 8 septembre 1911, adressée à son supérieur, le père Benedetto, il écrit :

*Hier soir, il m'est arrivé une chose que je ne peux ni expliquer ni comprendre. Au centre de la paume de mes mains est apparue une rougeur, de la forme d'une pièce d'un centime, accompagnée d'une douleur aiguë au centre de la rougeur. Cette douleur était plus sensible à la main gauche, ce qui fait qu'elle dure encore. De même, je ressens une légère douleur sous les pieds.*

Le 21 mars 1912, il écrit à un autre religieux, le père Agostino, que son cœur, ses mains et ses pieds « semblent traversés par une lance ». Le 20 mai de la même année, il écrit que la blessure qu'il ressent atteint « le plus profond de son âme ».

Ses lettres témoignent d'une grande exaltation mystique. « Je suis crucifié par amour », déclare-t-il ainsi dans la lettre du 18 mars 1915. D'autres lettres ne font pas myst ère du fait qu'il pense subir les mêmes tourments que ceux de Jésus dans sa Passion.

Là commence le chapitre des stigmates, qui ne s'achèvera qu'avec la vie de Padre Pio et que nous détaillerons plus bas.

Les lettres de cette époque font également état de conflits avec Satan, qu'il appelle « le Cosaque », pour une raison mystérieuse, la révolution marxiste n'ayant pas encore eu lieu. Fantasmes ? Hallucinations ? Non, car ces manifestations prennent un tour matériel extraordinaire, comme on le verra. D'où l'intérêt des témoignages du principal acteur de ces combats.

*Les visites de ces personnages habituels sont de plus en plus fréquentes* […], écrit-il, faisant passer l'Esprit du Mal du singulier au pluriel et inversement. *Le démon ne cesse de m'apparaître sous les formes les plus hideuses et de me frapper de manière vraiment épouvantable.*

Ce n'était pas un élément nouveau dans la vie de Padre Pio : depuis l'âge de quatre ou cinq ans déjà, il voyait le diable

la nuit et, plus tard, il se plaignait à son confesseur qu'en rentrant de l'école, un prêtre vêtu de noir refusait souvent de le laisser entrer dans la maison et ne s'écartait que lorsqu'un jeune garçon pieds nus faisait le signe de la croix[2]. Au regard de la psychiatrie clinique, il y aurait là une véritable psychose de la persécution, autant dire une paranoïa. Cependant, cette persécution diabolique, dont Padre Pio se plaindra tout au long de sa vie, n'était peut-être pas seulement imaginaire, car elle entraînait aussi des manifestations physiques. Alors qu'en février 1916 le jeune capucin, en permission de santé, séjournait au monastère de Santa Anna, à Foggia, une détonation violente secoua le bâtiment à l'heure du dîner en commun, auquel Padre Pio ne participait que rarement. Elle provenait de sa cellule, à l'étage. La première fois, les moines y coururent. Ils trouvèrent le jeune homme allongé sur son lit, pâle, prostré, incapable de parler et portant les marques des attaques subies. Quand ils l'aidèrent à changer sa chemise, on eût dit, déclare le témoin, qu'elle sortait d'une bassine d'eau[3].

Un soir, Mgr D'Agostino, évêque d'Ariano Irpino, qui devait séjourner au couvent, fut tellement effrayé par le vacarme qu'il s'empressa de quitter les lieux. Ce fut le père Benedetto qui mit astucieusement fin au tapage, en recommandant à Padre Pio d'implorer le Seigneur pour qu'il en suspendît au moins les manifestations sonores. Ce que fit Padre Pio. Les chahuts cessèrent.

Nul ne saura en quoi consistaient ces attaques infernales, ni l'origine des marques qu'en portait Padre Pio. Les sceptiques argueront sans doute d'une mise en scène ; mais on ne voit guère comment le moine aurait chaque soir provoqué une explosion qui secouait l'édifice sans le détruire. La réalité tangible des poltergeists, dont il sera question au chapitre 9, semble être l'unique explication

envisageable. Le stigmatisé se serait alors défendu contre des coups portés avec une chaise ou une table. Quant à l'existence du diable, c'est une autre affaire.

Toujours est-il que ces combats n'étaient certes pas de nature à alléger la condition physique du jeune moine.

Mobilisé en 1915, dans la compagnie sanitaire de l'hôpital militaire de la Sainte-Trinité, à Naples, il est victime d'affections que les médecins militaires jugent inexplicables et qui lui valent plusieurs permissions, dont celle qui motiva son séjour au couvent de Foggia. Ainsi, tous les vendredis, il souffre de violentes douleurs à la tête et au dos. Lors d'accès de fièvre, sa température aurait atteint 52 °C, ce qui est inouï et en principe fatal pour le système nerveux supérieur. Les médecins ayant diagnostiqué une tuberculose, Padre Pio est réformé en août 1917. Il accepte l'invitation du père Paolino da Casacalenda de séjourner au couvent de San Giovanni Rotondo, dédié à Notre Dame des Grâces. L'obédience lui en est signifiée le 17 août 1916. C'est là qu'il séjournera toute sa vie. Cependant, après quatre mois de convalescence au couvent, il retourne à son poste de la Sainte-Trinité, où il séjourne jusqu'au 5 novembre 1917, date à laquelle une nouvelle permission de quatre mois lui est accordée pour retourner à San Giovanni Rotondo.

Le 30 octobre 1917, la première manche d'une bataille importante a pris fin pour l'Italie, alors engagée aux côtés des Alliés contre les Allemands et les Autrichiens : celle de Caporetto. L'Italie y a perdu quarante mille hommes et trois cent mille prisonniers ; des régiments entiers se sont rendus sans se battre ; le nombre de blessés est de quatre-vingt-dix mille. Cette déroute a été assumée par un militaire éminent, le général Luigi Cadorna, chef d'état-

major des armées italiennes, en raison de la démoralisation de l'armée et de la puissance de l'offensive ennemie – mais elle sera gagnée par son successeur, le général Armando Diaz, grâce aux plans prévisionnels de Cadorna. La défaite déclenche un séisme politique. Le roi Victor-Emmanuel III désigne un nouveau gouvernement et Cadorna est relevé de son commandement ; il l'apprend le 8 novembre, furieux et humilié, au palais de Zara, siège du commandement à Trévise. Le soir de ce jour-là, après avoir donné l'ordre aux sentinelles de ne laisser entrer personne, il s'assied à son bureau et sort de son tiroir son revolver d'ordonnance. Il médite sombrement. C'est alors qu'un moine en robe de bure entre dans le bureau et lui dit : « Allons, général, vous ne commettriez pas cette faute. » Cadorna, surpris, repose son arme sur le bureau. Le moine, qu'il a reconnu comme franciscain, disparaît soudain. S'étant ressaisi, le militaire s'irrite : comment a-t-on laissé passer ce visiteur ? Il sort tancer les sentinelles. Elles n'ont vu personne et surtout pas le moindre religieux. Le suicide est écarté. Cadorna reste perplexe.

En 1920, Cadorna voit pour la première fois une photo de Padre Pio, qui défraie déjà la chronique ; c'est celle qu'a déjà publiée *Il Mattino*, le quotidien de Naples, l'ann ée précédente. Il y reconnaît le visiteur nocturne et se rend à San Giovanni Rotondo pour le rencontrer. Mais Padre Pio subit déjà l'ostracisme des autorités religieuses que la renommée du capucin, motivée par ses stigmates, agace ; il est, pour ainsi dire, aux arrêts. Cadorna s'impatiente. Il demande qu'on le laisse au moins voir ce moine miraculeux. Le père gardien, Casacalenda, le convainc que, s'il attend dans le corridor qui mène à la chapelle, il le verra passer parmi les religieux qui s'y rendront pour dire les grâces. Cadorna se résigne donc. Padre Pio passe, tourne la tête vers le militaire qui reconnaît son mystérieux visiteur, sourit, agite l'index dans un geste d'autorité

affectueuse et lui murmure : « Nous l'avons échappé belle, cette nuit-là ! »

L'histoire est racontée par Cadorna et reprise par des auditeurs, avec diverses enjolivures. Son authenticité n'est garantie que par le fait que le militaire ne l'a jamais démentie. Elle pose le premier cas de bilocation de Padre Pio : il aurait été en deux lieux à la fois ce soir du 8 novembre 1917, dans la caserne de Cadorna, en Vénétie, et à Pietrelcina, à quelque 500 kilomètres de là, puisqu'il y est retourné le 5 novembre, en permission. Il n'aura pas pu se rendre à Trévise en trois jours et en revenir, car il n'existait alors pas d'autostrades ; un tel voyage, avec les moyens de transport de l'époque et en temps de guerre, eût relevé de la prouesse sportive autant que de la volonté de mystification[4]. Et l'eût-il fait que le mystère ne ferait que s'épaissir : à supposer qu'il connût le nom de Cadorna et l'emplacement du commandement général, comment Padre Pio aurait-il deviné que le militaire entendait mettre fin à ses jours ce soir-là ? Et pourquoi se serait-il attaché à sauver ce dernier ? Il le sauva cependant et évita à son pays le choc moral particulièrement mal venu qu'aurait été le suicide de son chef militaire.

Une seule explication rationnelle à sa présence dans le palais de Zara – mais non de sa bilocation – paraît plausible (bien qu'à notre connaissance elle n'ait jamais été évoquée) : c'est que, lors de son séjour dans la caserne Sales, à Naples, en tant que recrue de la 10e compagnie de Santé, attaché au 4e peloton, séjour qui s'achevait donc le 5 novembre, Padre Pio ait entendu des militaires évoquer la défaite et la terrible humiliation qu'elle constituait pour Cadorna. Peut-être des militaires ont-ils évoqué le risque d'un geste désespéré de Cadorna et les répercussions désastreuses qu'il entraînerait sur le moral du pays. Le

capucin aurait alors éprouvé une bouffée de pitié pour le vaincu.

Mais le reste de l’affaire demeure évidemment énigmatique.

Plusieurs autres témoignages de sa présence simultanée en deux lieux assoiront le caractère décidément insolite du comportement de Padre Pio.

Ces deux particularités, stigmates et bilocation, communément qualifiées de surnaturelles, émailleront toute la vie du personnage, indépendamment des guérisons extraordinaires dont il aura fait bénéficier un nombre considérable de fidèles qui l’imploraient. Mais il en est d’autres, que nous détaillerons également.

Ce ne sont pas ces faits et phénomènes en eux-mêmes qui, pour les croyants, mériteraient l’admiration, et pour les sceptiques, l’intérêt. Leur caractère surnaturel n’est que l’un des effets du mysticisme de Padre Pio. Mais cela ne leur retire certes pas leur intérêt intrinsèque, il s’en faut ; les phénomènes physiques du mysticisme posent, en effet, l’immense question des rapports de l’esprit sur la matière. Et au-delà, celle des états de la matière, qui sera abordée au chapitre 10.

Notre intention, dans ces pages liminaires, était seulement d’offrir, pour ceux qui ne le connaissent pas, quelques vignettes significatives de la vie de ce personnage extraordinaire.

La correspondance, les propos et plusieurs épisodes de la vie de Padre Pio témoignent que l’axe de cette vie fut une intense et infaillible compassion pour la souffrance

humaine, adossée à un partage en esprit des souffrances de Jésus lors de la Passion. Il n’était ni théologien ni prêcheur, trop absorbé dans sa fusion mentale avec le Christ pour tenir un discours intellectuel. On verra plus loin que, du point de vue catholique, il faut s’en féliciter. Ses accès de colère, notamment lors de confessions qui lui paraissaient révoltantes, et une certaine brusquerie paysanne dans les rapports séculiers ne démentent cependant pas son humilité (qu’on distinguera cependant de la modestie). On devine, au travers de ses biographies, que l’homme n’était guère doué pour la diplomatie; tout d’une pièce, il s’attira des inimitiés virulentes autant que des amitiés fidèles.

Padre Pio meurt dans la nuit du 22 au 23 septembre 1968, dans un état d’extrême épuisement. Phénomène déconcertant : lors de la célébration de sa dernière messe, le dimanche 22, les stigmates qui l’ont accompagné toute sa vie ont inexplicablement disparu depuis la veille ; on n’en retrouvera pas trace sur sa dépouille. Mystère de plus, que certains hauts personnages du Vatican s’efforceront, mais en vain, de dissimuler au public.

1. Y. Chiron, *Padre Pio le stigmatisé*, Perrin, 1955.

2. F. da Riese Pio X, *Padre Pio da Pietrelcina, crocefisso senza croce*, San Giovanni Rotondo, Ed. Padre Pio da Pietrelcina, 1984.

3. P. Paolino da Casacalenda, *Le mie memorie intorno a Padre Pio*, San Giovanni Rotondo, Ed. Padre Pio da Pietrelcina, 1980.

4. Sa lettre du 13 novembre au père Benedetto, auquel il avait promis de rendre visite à San Marco la Catola, près de Lucera, à une quarantaine de kilomètres de San Giovanni Rotondo, témoigne de la difficulté de se déplacer à cette époque : n’ayant pas trouvé de place dans l’autobus pour San Marco, il fut contraint de rebrousser chemin vers San Giovanni Rotondo, où il était astreint de se trouver le 12. Il n’y souffle évidemment mot de sa « visite » au palais de Zara.

# 2

## Les stigmates : révélation, scandale et foudres du Saint-Office

Les stigmates sont, avec les guérisons, les principaux signes de sainteté de Padre Pio retenus par la littérature, d'ailleurs très prolixe sur la question. Singulièrement, les bilocations et autres signes ne sont souvent mentionnés que de façon accessoire.

Il faut préalablement rappeler que, pour l'Église, l'histoire miraculeuse de Padre Pio est en fait un cauchemar plutôt qu'une joie ; elle est, en effet, parsemée d'impostures et de querelles qui prennent à l'occasion un tour politique, déconcertant alors les croyants, qui soupçonnent qu'« on leur cache quelque chose ».

L'une des affaires les plus retentissantes de faux stigmates, dits aussi « stigmates du diable », fut celle de mère Madeleine de la Croix, abbesse du monastère de Santa Isabel de Los Angeles à Cordoue, dans lequel elle était entrée à dix-sept ans. Elle avait eu de nombreuses extases et visions, au cours desquelles elle avait reçu les stigmates. Pendant trente-neuf ans, elle jouit d'une réputation de sainteté dans l'Espagne d'alors, bien que plusieurs religieuses de son monastère la tinssent pour une sorcière. En 1543, elle tomba gravement malade et confessa alors une des plus longues impostures de l'histoire religieuse,

mais la confession était en elle-même si extravagante qu'elle risquait de discréditer le mysticisme.

Elle avait douze ans, avoua-t-elle aux délégués de l'Inquisition, lorsque le diable, sous l'apparence d'un beau Noir, lui demanda ses faveurs sexuelles et les obtint. Il lui offrit alors une hostie qu'elle prit, sans se douter qu'elle était profanée. Elle fut dès lors ensorcelée et tenue sous la coupe de deux « démons du Cinquième rang, Balban et Patorrio ». Elle avait, prétendait-elle, été la proie du démon avant même sa naissance.

Lors de l'enquête, on apprit qu'à cinq ans, en 1492 (année de l'expulsion des Juifs d'Espagne), cette fille d'une famille pauvre du bourg d'Aquilar avait tenté de se faire crucifier à un mur. Elle était tombée et s'était fracturé deux côtes. Le pape Benoît XIV put bien la qualifier de *saga famosa*, « sorcière fameuse », mais son fatras de fables diaboliques ressemblait, comme tant d'autres « confessions » de sorcières, à un magma de fantasmes mal digérés, relevé de visions angéliques et d'hallucinations pures et simples.

Deux hommes y avaient vu clair : saint Ignace de Loyola et Juan d'Avila, directeur de conscience de sainte Thérèse, qui avaient refusé de reconnaître des signes célestes dans les stigmates de cette malheureuse. Le Saint-Office mit trois ans à rendre son verdict : elle fut reléguée au couvent de Santa Clara, à Andujar, où elle mourut en 1560. Elle avait eu de la chance en échappant au bûcher.

Fait notable : ses stigmates disparurent comme par enchantement le jour de sa confession[1].

On comprend que, devant ces signes qui enflammaient la foi des foules, l'Église, elle, se soit montrée méfiante.

L'apparition des blessures sur les mains, les pieds et le flanc gauche de Padre Pio fut précédée de douleurs, ressenties pour la première fois en 1912. Dans ses lettres, Padre Pio fait allusion au « coup de lance au cœur » qu'aurait subi Jésus sur la croix, motif célèbre de la piété chrétienne. Cependant, ce coup de lance, que seul mentionne l'évangéliste Jean, n'a pas été donné au cœur, mais au flanc. Et le fait qu'il en jaillisse de l'eau et du sang indique plutôt une blessure au poumon, qui aurait transpercé la plèvre. On a des preuves de l'existence d'un stigmate sur le flanc gauche de Padre Pio, fourni par les rapports des médecins qui l'examinèrent et sur lesquels nous reviendrons. Là encore, l'emplacement du stigmate s'inscrit visiblement dans la tradition chrétienne. Qui plus est, la cicatrice est en forme de croix, comme le révélera le rapport du docteur Festa.

Le témoignage du Padre Pio éclaire sur l'origine de ce phénomène. Le matin du 20 septembre 1918, il écrit à son supérieur, le père Paolino :

*J'étais dans le chœur, après la célébration de la Sainte Messe, quand je fus surpris par un repos semblable à un doux sommeil.*

*Tous mes sens internes et externes, et même les facultés de mon âme, se trouvaient dans une quiétude indescriptible.*

*Et pendant que tout cela s'accomplissait, je vis devant moi un personnage mystérieux, semblable à celui que j'ai vu le 5 août au soir.*

*La seule différence est que ses mains, ses pieds et son côté ruisselaient de sang. Sa vue était terrifiante.*

*Ce que j'ai ressenti à ce moment, je ne saurais le dire. Je me sentais mourir et je serais mort si le Seigneur n'était intervenu pour soutenir mon cœur qui sautait dans ma poitrine. La vision du personnage disparut et je m'aperçus que mes mains, mes pieds et mon flanc étaient percés et ruisselaient de sang ! Imaginez le supplice que j'ai alors éprouvé et que je continue d'éprouver presque chaque jour. De la blessure du cœur coule continuellement du sang, surtout du vendredi soir jusqu'au samedi.*

L'homme paraît effrayé de ce qui lui arrive et écrit : « Je meurs à cause de ce supplice et de la confusion que j'éprouve dans l'intimité de mon âme. »

La date de l'incident est en elle-même révélatrice. La tradition chrétienne veut que Jésus ait présidé la dernière Cène un jeudi, qu'il ait été arrêté dans la nuit au mont des Oliviers, traduit en jugement le vendredi, crucifié ce jour-là, enterré le soir et ressuscité le dimanche du tombeau de Joseph d'Arimathie. De nombreux travaux indiquent cependant que, fidèle aux traditions des Esséniens qui célébraient la Pâque à date fixe, et non selon le calendrier lunaire et variable du judaïsme, Jésus présida la Cène un mercredi.

Or, chez tous les mystiques sans exception, et Padre Pio en l'occurrence, les phénomènes physiques, tels les stigmates, ont eu lieu du vendredi au dimanche. Ils sont apparus conformément à l'iconographie chrétienne, c'est-à-dire sur la paume des mains, mais cette erreur cruciale (si l'on peut dire) a déjà été mentionnée dans l'avant-propos. Padre Pio ignorait cette vérité historique, qui n'a été révélée qu'à la fin du XX$^{e}$ siècle. De nos jours, cette information est encore négligée : les crucifix modernes représentent toujours le Christ avec les clous dans les mains. Il est vrai que la foi

n'a que faire de la vérité historique. Pour respecter cette dernière, il faudrait aussi représenter Jésus nu, comme l'étaient les crucifiés de l'époque, sans le pagne de modestie.

Les stigmates du Padre Pio sont donc le reflet d'une image culturelle. Contrairement à ce qu'on pourrait en déduire, leur caractère extraordinaire n'en est pas affaibli pour autant.

Dans un petit bourg tel celui où s'élève le monastère de San Giovanni Rotondo, le secret de Padre Pio ne pouvait être gardé longtemps. Quand il célébrait la messe, les stigmates (qu'il cachait sous des mitaines ne laissant passer que les doigts et, le reste du temps, sous des pansements de fortune) apparaissaient dans leur flagrante évidence, sur le dos et les paumes de ses mains. Il avait également pris l'habitude de porter de grosses chaussettes de laine noire pour éviter qu'on vît le sang suinter au travers. Le 25 mai 1919, *Il Giornale d'Italia* consacra un article de vingt-cinq lignes au capucin stigmatisé (un an avant le *Mattino*) qui capta l'attention de Cadorna. Ces entrefilets suffirent à exciter l'intérêt national, puis international; des curieux et des croyants accoururent par milliers, avides comme ils le sont encore aujourd'hui d'un brin de lumière qui éclaire la condition humaine. Une foule intense se pressait à ses offices et à son confessionnal.

L'homme porteur d'espoir est, pour reprendre les mots du docteur Giorgio Festa, d'« apparence frêle, assez émacié, mais ne paraît pas plus âgé qu'il l'est réellement, et de stature un peu au-dessus de la moyenne. Son visage pâle, contrastant avec la coloration rose de ses lèvres, est encadré par une barbe brune et illuminé par un regard très clair ».

Les rumeurs allèrent bon train et Padre Pio prit dans les exagérations coutumières le visage d'un thaumaturge omniscient et omnipotent. Les autorités commencèrent à s'inquiéter. Une personnalité locale, l'honorable Faccacreta, sans doute député, exigea du préfet de capitainerie Camillo de Fabritiis qu'on mît fin au scandale du prétendu stigmatisé. Des altercations violentes s'ensuivirent et le chanoine Rubino de San Giovanni Rotondo reçut même un coup de bâton sur la tête. La police fut alors contrainte d'intervenir. Sur requête du ministère de l'Intérieur et sur demande d'habitants de San Giovanni Rotondo le 19 juin 1919, parmi lesquels un certain docteur Ortensio Lecce, Fabritiis envoya les *carabinieri* enquêter à San Giovanni Rotondo et ordonna :

*Qu'on procède d'urgence à une enquête de la plus absolue rigueur, la situation commençant à être suspecte.* [...] *Qu'on prenne les mesures d'hygiène exigées par l'affluence de tant de gens venant de pays infestés par la variole, peut-être aussi le typhus, ainsi que par le fanatisme des croyants se pressant autour du religieux, affecté d'une grave tuberculose pulmonaire, recueillant ainsi ses crachats sanguinolents.*

Le monde, en effet, se souvenait avec effroi de l'épidémie de grippe espagnole qui, l'année précédente, avait fait quelque vingt-cinq millions de morts, dont trois cents victimes à San Giovanni Rotondo même. Padre Pio avait également été touché et avait survécu de peu : les inquiétudes policières semblaient donc justifiées.

Mais la mention de la « grave tuberculose pulmonaire », résultant sans doute d'une enquête préliminaire bâclée ou bien de ragots, nous fait soupçonner une malveillance

caractérisée, que renforcent des termes tels que « menaces flagrantes et occultes ». L'accusation de « fanatisme » portée à l'encontre de croyants, dans la région la plus fervente d'un pays profondément catholique, est évidemment de nature à faire hausser les sourcils… Mais elle éclaire sur deux points: d'abord, sur la mentalité profondément positiviste de l'époque, ce que l'interruption de la guerre a occulté ; ensuite, sur les réactions hostiles non seulement d'une partie de la population, mais également d'une large fraction du clergé.

Quelque soixante ans plus tôt, les déclarations de Bernadette Soubirous sur les apparitions de la Vierge avaient d'ailleurs reçu le même accueil.

Pour le chercheur, l'hostilité de la police amène à se demander si Padre Pio était bien tuberculeux, comme l'avaient présumé les médecins militaires de Naples. Ceux-ci avaient fondé leur conclusion sur l'image radiographique d'infiltrations au sommet du poumon droit, qui pouvaient traduire aussi bien un début de tuberculose qu'une bronchite. On rapporte que Padre Pio cracha du sang : à l'époque, c'était un signe probant, mais cela peut toutefois advenir lors d'infections bénignes et passagères telles qu'une angine. Néanmoins, les médecins mandés par le père Benedetto, père provincial de Foggia, ne soufflèrent mot d'une affection pulmonaire aussi grave. Et, en tout état de cause, la survie sans traitement d'un tuberculeux jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans tiendrait du miracle. Force est donc de conclure que les allégations du préfet de Fabritiis étaient sans fondement. L'émoi des autorités était en fait suscité par les stigmates de Padre Pio.

En effet, les autorités ecclésiastiques, elles, s'alarmaient de ces blessures mystérieuses, cause d'une dévotion débordante et apparemment incontrôlable. Le père

Benedetto décida d’en avoir le cœur net. Il exigea des photos « véridiques » des plaies et adressa un rapport au Saint-Office, lequel, à son tour, exigea de soumettre Padre Pio à l’examen de médecins compétents et de le soustraire à la curiosité des fidèles.

À la demande du père Pietro da Ischitella, supérieur du couvent Notre-Dame-des-Grâces, le docteur Angelo Maria Merla examina Padre Pio début mai 1919. C’était son médecin traitant et son rapport ne fut sans doute pas concluant, car le docteur Luigi Romanelli, chirurgien-chef de l’hôpital civil de Barletta à Bari, fut ensuite requis par le père provincial de Foggia. Arrivé le 14 mai 1919 en compagnie du père Benedetto, il consacra les deux journ ées suivantes à l’examen d’un patient, qui jamais ne mérita mieux ce nom. Puis il procéda à quatre autres examens au cours des quinze mois suivants, au terme desquels il rendit ses conclusions, dont nous extrayons les passages suivants :

*Les lésions que Padre Pio présente aux mains sont couvertes d’une mince membrane de couleur rougeâtre,* écrivit-il *. Il n’y a ni points sanguinolents, ni enflure ni réaction inflammatoire des tissus. J’ai la conviction et même la certitude que ces plaies ne sont pas superficielles. En les pressant avec mes doigts, j’ai senti un vide traversant toute l’épaisseur de la main.* [...] *Les lésions aux pieds présentent les mêmes caractéristiques que celles des mains, mais à cause de l’épaisseur du pied, je n’ai pu faire la même expérience que sur les mains.*

*La blessure du flanc est une coupure nette, parallèle aux côtes, d’une longueur de sept à huit centimètres, incisant des tissus mous, d’une profondeur difficile à vérifier et qui*

*saigne abondamment. Ce sang a toutes les caractéristiques du sang artériel et les lèvres de la plaie montrent qu'elle n'est pas superficielle.*

*Je n'ai pu trouver une formule clinique qui m'autorise à classer ces plaies. Il faut exclure,* conclut-il, *que l'étiologie des lésions soit d'origine naturelle* [...]. *La cause doit en être recherchée sans crainte d'erreur dans le surnaturel.* [...] *Le fait constitue en lui-même un phénomène inexplicable par la seule science humaine.*

Les hautes instances de l'Église ne furent guère satisfaites de ce diagnostic. Pis : par la seule présence « avérée » de ces stigmates, Padre Pio se fit de virulents ennemis dans la hiérarchie catholique. Des rumeurs selon lesquelles il allait être exilé loin des lieux où il avait « déjà fait tant de mal » suscitèrent une vive réaction de la population, qui menaça de faire le blocus de San Giovanni Rotondo pour empêcher le départ de son saint habitant.

Padre Pio fut donc mis aux arrêts, si l'expression peut s'appliquer à un religieux. Sur ordre du Saint-Office, il fut isolé des fidèles et, bien qu'il n'eût pas été suspendu *a divinis*, il ne put célébrer la messe en public ni confesser. C'est alors que Cadorna lui rendit visite et put l'approcher brièvement.

Le Saint-Office intervint à trois reprises contre Padre Pio. Le 21 juillet 1922, la première attaque vint du cardinal Merry del Val, alors préfet de cet organisme héritier de l'Inquisition. Dans une lettre adressée au père ministre général des Frères mineurs, il s'offusqua des incidents qui s'étaient produits à San Giovanni Rotondo, mais il ne cita pas Padre Pio. Des bagarres « à l'arme blanche » auraient été causées par une ténébreuse histoire de partage de

sommes considérables détenues par des femmes pieuses dont les frères fréquentaient les maisons, « même la nuit ». Cette mise en demeure fut, selon certains, inspirée par Pasquale Gagliardi, archevêque de Manfredonia. On l’avait en effet entendu crier en plein consistoire : « Padre Pio est possédé du démon ! » Mgr Gagliardi s’était rendu à Rome deux semaines auparavant et avait été reçu par le pape Pie XI. Il avait juré au pontife, sur sa croix pectorale, que Padre Pio se parfumait et se poudrait ; c’était son interprétation de l’odeur de sainteté qui se dégageait du capucin et de sa pâleur.

Gagliardi espérait peut-être détourner l’attention des accusations portées contre lui-même concernant ses rapports amoureux, sinon sexuels, avec des femmes, dont la charmante sœur Marchiando, supérieure de l’hospice de l’Étoile à Manfredonia, et une religieuse cloîtrée des clarisses de la même ville, qu’il aurait violée. Les accusations n’étaient pas portées par d’obscurs quidams, mais par Don Antonio Castigliego, chancelier de la Curie, et sœur Costanza Leonardi, supérieure des clarisses. Lamentable péripétie qui prouve bien que, même au niveau où se situe l’histoire de Padre Pio, les faiblesses humaines peuvent jouer un rôle.

La deuxième intervention du Saint-Office est plus ciblée. Datée du 31 mai 1923, elle est ainsi libellée :

*La Congrégation suprême du Saint-Office, préposée à la foi et à la défense des bonnes mœurs, après enquête sur les faits attribués à Padre Pio da Pietrelcina des Frères mineurs capucins, résidant au couvent de San Giovanni Rotondo, déclare, à la suite de l’enquête susmentionnée, ne pas constater le caractère surnaturel de ces faits et*

*exhorter les fidèles à conformer leurs actes à cette déclaration.*

Ce qui peut se résumer par la formule moderne : « Circulez, il n’y a rien à voir. »

Le cardinal Merry del Val prend là une décision prématurée qui vise à rétablir l’ordre à San Giovanni Rotondo plutôt qu’à faire la lumière sur l’affaire. En réalit é, quand il se réfère à l’enquête menée sur Padre Pio, le cardinal occulte certains faits. Il balaie d’autorité les conclusions des deux premiers et du quatrième médecins ayant examiné le stigmatisé, pour s’en remettre à celles d’un troisième. Après Merla et Romanelli, deux autres praticiens furent en effet mandés auprès de Padre Pio ; c’est dire si l’affaire tourmentait les autorités religieuses. Le troisième était le professeur Amico Bignami.

Appelé par le procureur général de l’ordre capucin (le père Giuseppe da Persiceto), mais préalablement désigné par le Saint-Office, il rédigea son rapport quelque deux mois après Romanelli, le 26 juillet 1919. Il décrivit d’abord un patient normal (quoique émacié) et résistant à la fatigue. Bignami, à la différence de Romanelli, n’invoquait pas de cause surnaturelle ; il tendait à exclure l’idée selon laquelle les lésions, dont il minimisait la profondeur, auraient été provoquées par le patient. Cependant, il évoquait à trois reprises la notion de « nécrose névrotique » des lésions, entretenue par l’application de teinture d’iode.

La nécrose névrotique était un concept relativement récent, dérivant des travaux de Charcot et de ses disciples, dont Freud, sur l’hystérie. Cette affection dermatologique appartient au catalogue des anomalies somatiques, c’est-à-dire physiologiques, relevées par les neuropsychiatres dans

les cas d’hystérie, matrice de troubles physiologiques aussi bien que mentaux. Le concept se révélera utile, puisqu’il mènera un médecin canadien, Hans Selyé, à fonder en 1938 la médecine psychosomatique, qui traite des effets du psychisme sur le corps. Quant à l’hystérie, elle demeure à ce jour floue et sert plutôt de fourre-tout à des pathologies diverses. Elle a d’ailleurs disparu du catalogue moderne des pathologies mentales.

Bignami pensa probablement dédramatiser l’affaire en écrivant :

*De toute façon, on peut affirmer qu’il n’y a rien dans les altérations de la peau qui ne puisse être le produit d’un état morbide et de l’action d’agents chimiques connus.*

C’est assez fort de café : là où Romanelli avait observé des plaies perforantes, Bignami ne vit que des « altérations » de la peau et ne fut guère frappé par leur symétrie. Bref, Padre Pio était un agité et ses plaies en étaient la manifestation, entretenues par l’application de teinture d’iode. C’est tout juste s’il ne traitait pas le capucin d’hystérique.

Bignami ne se demanda pas non plus comment des plaies situées sur des parties du corps aussi exposées aux germes ne s’infectaient pas. Toujours farouchement méfiante à l’égard du surnaturel, comme on l’a vu en tant d’occasions, l’Église se satisfit de l’explication providentielle de ce médecin. Jadis, elle accusait le diable… Au XX$^{e}$ siècle naissant, elle lui substitua l’hystérie, sans employer le mot. Le Saint-Office crut donc clore le chapitre en soustrayant Padre Pio à ses fidèles trop exubérants, et pourquoi pas hystériques eux aussi.

Décision ici qualifiée de prématurée… En effet, l'examen de Bignami ne s'arrêtait pas là. L'un des défenseurs les plus ardents de Padre Pio, Giuseppe Pagnossin, révéla plus tard qu'en présence du supérieur, du médecin traitant Merla et d'autres médecins de San Giovanni Rotondo, Bignami avait appliqué sur les plaies de Padre Pio des pansements qu'il avait scellés, faisant jurer sur l'Évangile aux témoins que le sceau ne devrait pas être brisé avant quinze jours. À cette date-là, selon lui, les plaies seraient cicatrisées. À l'expiration du délai, Bignami ne pouvant revenir sur les lieux, les pansements furent retirés : les plaies étaient encore plus sanglantes qu'auparavant.

Le stratagème imaginé par Bignami pour démontrer que les stigmates n'étaient rien d'autre que des érosions pigmentées par la teinture d'iode se retournait contre lui.

Le Saint-Office en fut-il informé ? On l'ignore. Mais le quatrième médecin entra en lice : c'était le docteur Giorgio Festa.

Bien que le principal intéressé fût toujours au secret, l'affaire Padre Pio enflait. Le débat opposait fervents admirateurs et religieux hostiles au Padre. Parmi ces derniers, le père Agostino Gemelli, un franciscain influent, estimait que le stigmatisé était un simulateur fanatique, un hystérique, voire les deux. Fondateur de l'université catholique de Milan, Gemelli était un adversaire redoutable, ne répugnant guère aux affabulations. Ainsi, il écrivit qu'il avait rencontré Padre Pio plusieurs fois, s'était longuement entretenu avec lui, avait demandé à voir ses stigmates et que le capucin s'était exécuté avec une grande complaisance et une certaine mise en scène : purs mensonges. Gemelli s'était présenté le 18 avril 1920 à San Giovanni Rotondo et avait, en effet, prié Padre Pio de lui

montrer les stigmates. Ce dernier avait exigé une autorisation écrite pour cette requête, dont Gemelli était dépourvu. Padre Pio avait alors répondu : « Dans ce cas, je ne suis pas autorisé à vous les montrer. »

Une inquiétude teintée de panique gagnait, en effet, certains milieux ecclésiastiques, du fait des guérisons miraculeuses attribuées au capucin.

Convoqué par le père général des capucins Venanzio da Lysle, Festa, médecin réputé, examina Padre Pio les 28 et 29 octobre 1919, puis les 9 et 15 juillet 1920, accompagné de Romanelli. Il rédigea deux rapports remis à la Curie généralice à Rome, l'un le 28 octobre 1919, l'autre le 31 août 1920 établi avec Romanelli. Festa était formel : la science ne pouvait en rien expliquer les stigmates de Padre Pio.

Son compte rendu médical, trop long pour être ici reproduit *in extenso*, est rigoureux et détaillé : Padre Pio n'est ni tuberculeux, ni dérangé mentalement. Depuis treize mois qu'elles sont apparues, les lésions ne cicatrisent pas, ce qui est insolite. Elles ne peuvent être apparentées aux nécroses névrotiques, ces dernières n'étant ni persistantes ni symétriques, et changeant d'emplacement et d'apparence.

*Ainsi,* écrit Festa dans le premier rapport, *ce qui, pour la science, pouvait sembler une énigme, se trouve au contraire expliqué par la foi : ainsi, étant libéré de la prétention de vouloir toujours juger de la même façon tout phénomène qui tombe sous son observation, l'esprit humain peut accéder aux plus hauts sommets du savoir et, de là, entrevoir la vérité qui est au-delà de notre pauvre*

*science, cette vérité qui fut et sera toujours au-delà de toutes choses.*

Dans le second rapport, Festa s'étonne des observations de Bignami, qui n'avait vu à la place des stigmates que des taches pigmentées par la teinture d'iode. Il démolit méthodiquement les dires et pseudo-constatations de l'illustre professeur et affirme que les plaies ont persisté après l'arrêt des applications de teinture d'iode. Le rapport de Bignami est donc expédié dans un cul-de-basse-fosse. En outre, le portrait psychologique brossé par Festa dans les deux rapports ne laisse aucun doute sur son adhésion au caractère extraordinaire de Padre Pio.

Festa fustigeait d'ailleurs allègrement les travaux déjà existants sur les lésions telles que des stigmates pouvant apparaître dans certains cas psychopathologiques. Par la suite, il allait également s'attaquer à Gemelli, le franciscain dont les opinions servaient de référence au Saint-Office, fermement hostile au capucin.

Quant aux conclusions du cinquième médecin (le professeur Bastianelli, médecin privé du pape Benoît XV), elles ne semblent pas avoir été publiées ; sans doute furent-elles réservées au pontife…

Cependant, Padre Pio vivait toujours reclus. Gardé au secret depuis 1919, il l'était officiellement depuis le décret du Saint-Office du 31 mai 1923. Il le resta jusqu'au 16 juillet 1933, sous le pontificat de Pie XI.

Il comptait parmi les victimes du principe de redressement par discipline carcérale démonté par Michel Foucault dans *Surveiller et Punir*. Quasiment un criminel.

On est ici en droit de s’interroger sur l’hostilité des autorités ecclésiastiques à l’égard de Padre Pio.

Six raisons motivent cette méfiance, cinq fondamentales et une contingente. La première est la prudence, qui impose de vérifier que des événements passant pour surnaturels aux yeux des fidèles ne sont pas le fait d’imposteurs ou de déséquilibrés.

Les stigmates suscitent particulièrement la méfiance depuis la naissance de la neuropsychiatrie et des travaux de Charcot. L’Église a dû affronter plusieurs cas : Madeleine de la Croix déjà citée, Anne-Catherine Emmerich (1774-1824), Maria von Moerl, Louise Lateau, sainte Gemma Galgani… la liste n’est sans doute pas close. Seule cette dernière a finalement été admise comme privilégiée du ciel. La réserve ecclésiastique impose la plus extrême vigilance à l’égard de ces signes miraculeux, ainsi que le prouvera, plusieurs années après l’affaire Padre Pio, le cas de Thérèse Neumann, célèbre stigmatisée contemporaine (1892-1962). Les croyants étaient persuadés de sa qualité de grande mystique – elle avait eu une vision de Jésus à Gethsémani – , mais la commission de six évêques et médecins qui put l’examiner les jeudi et vendredi saints de 1938 (sa famille et ses proches y faisaient obstacle jusqu’alors) conclut qu’il s’agissait d’un « état d’hystérie grave avec tous les phénomènes inhérents à la maladie, y compris la part habituelle de simulation ». Les milliers de fidèles qui accouraient pour la voir n’eurent pas raison du diagnostic.

Car l’hystérie peut être religieuse. Et la foi, hystérique. Mais il convient, à ce point de notre démonstration, de ne pas se laisser piéger par les mots, surtout des mots aussi chargés de connotation péjorative qu’« hystérie ». Il convient également de rappeler l’apophtegme du

sémanticien Alexandre Korzybski : « On ne peut pas s’asseoir sur le mot “chaise”. »

Nous ignorons quel accueil l’Église du XIII$^{e}$ siècle réserva aux stigmates de saint François d’Assise. Mais celle des XIX$^{e}$ et XX$^{e}$ siècles avait certainement beaucoup changé : elle était tributaire de l’opinion publique, imprégnée de positivisme et prompte à dénoncer ce qu’elle tenait pour des hallucinations. Il faut ici rappeler la réaction fortement sceptique, sinon tout à fait hostile, des autorités civiles et religieuses aux visions de Bernadette Soubirous, à partir de 1858.

En deuxième lieu, l’hostilité cléricale s’explique par l’éducation reçue par les gens d’Église, pour le moins égale à celle des défenseurs populaires des phénomènes surnaturels et souvent plus poussée. L’exercice ordinaire de leur esprit est imprégné de rationalité ; ils répugnent à admettre des faits contraires aux lois de la nature qui leur ont été enseignées et grâce auxquelles les téléphones fonctionnent, les automobiles avancent et les avions volent. Les plus cultivés connaissent aussi certains travaux de neuropathologie.

La croyance au diable, fondamentalement enracinée dans le christianisme, explique tout autant l’hostilité de l’Église à l’égard des phénomènes mystiques. Au nom de cette croyance, l’Inquisition fit brûler des centaines de milliers de malheureux qu’elle accusait de « possession diabolique » (de trente mille à cinquante mille au cours des seuls XVI$^{e}$ et XVII$^{e}$ siècles selon l’historien Pierre Chaunu). Cette effroyable extermination, qui doit jeter les Inquisiteurs au rang de damnés de l’humanité avec les autres bourreaux de masse de l’histoire, dépassa très tôt les bornes de l’horreur. Nicolas Rémy, Grand Inquisiteur de Lorraine, écrivit dans son *Traité de démonolâtrie*, en 1581 :

*Il faut faire mourir l'enfant sorcier qui est en âge de puberté, mais aussi celui qui est encore bébé, si l'on reconnaît qu'il y a de la malice en lui. Je ne voudrais pas pratiquer dans ce cas la peine ordinaire des sorciers, mais quelque autre plus douce, comme la corde.*

Parce qu'elle s'était fait passer pour une miraculée, Jeanne de Ribadin, une jeune fille de dix-huit ans, fut condamnée en 1587 par Pierre de Lancre, Grand Inquisiteur d'Aquitaine, à avoir la tête tranchée. Or, si le Saint-Office ne disposait plus des moyens politiques pour faire valoir ses convictions, il n'en restait pas moins imprégné, en ce début de XX^e^ siècle, de la croyance que le diable, « grand polymorphe », pouvait se dissimuler dans des artifices surnaturels. C'est la troisième raison.

Une quatrième explication à cette hostilité se fait jour : les faits surnaturels rapportés par l'opinion publique et soutenus par la ferveur populaire échappent à l'autorité de l'Église, qui se trouve ainsi sommée de les reconnaître et donc de se soumettre. C'est là une menace pour cette autorité, encore aggravée par le risque de voir se développer une foi autonome. Padre Pio fut d'ailleurs l'objet d'un tel culte, qui résista aux décrets du Saint-Office durant quinze ans (de 1919 à 1933), puis des années 1950 à 1968.

Cinquième raison : la position de l'Église de Rome sur le mysticisme, état d'union personnelle et directe avec la divinité, est ambiguë. Or, le cas de Padre Pio s'apparente à l'évidence au mysticisme. Il existe bien un vaste corpus de mysticisme chrétien, dont le premier tenant est Jésus lui-même, mais, depuis le XII^e^ siècle, le sujet divise les théologiens. À cette époque en effet, le mystique Bernard

de Clairvaux s’oppose à la religion dialectique d’Abélard, considérant qu’elle dégrade la foi. Au cours des siècles suivants, le mysticisme allemand, avec des représentants tels que Maître Eckhart, Ruysbroeck l’Admirable, Johann Tauler et bien d’autres, jette les bases de la Réforme. Même si ces chefs de file s’abstiennent de critiquer ouvertement l’Église de Rome, il n’en demeure pas moins que la « religion du cœur » qu’ils illustrent fleure bon la rébellion contre le dogmatisme romain.

L’existence de grands mystiques de la Contre-Réforme, tels saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d’Avila, ne suffit pas à lever le soupçon d’émancipation qui pèse sur le mysticisme.

La raison contingente de cette hostilité tient à la position des adversaires (ou même ennemis) de Padre Pio. Certains sont en effet gravement compromis dans des affaires peu reluisantes qui commencent à faire jaser. Pasquale Gagliardi, l’archevêque de Manfredonia déjà cité, chef de la cabale anti-Padre Pio, est aussi le défenseur de religieux dévoyés comme le chanoine Domenico Palladino, coureur de jupons effréné ; l’archiprêtre Giovanni Prencipe de San Giovanni Rotondo, autre don Juan insatiable; le chanoine Giuseppe Miscio, escroc et maître-chanteur qui tente d’extorquer la somme considérable de cinq mille lires à Michele, le frère de Padre Pio, en mena çant de publier un pamphlet contre ce dernier ; ajoutons-y enfin Michele de Nittis, Pasquale de Vita et Filippo Lombardi, qui déshonorent leurs soutanes par des exploits peu chrétiens. Le 7 juin 1927, toujours guidés par l’archevêque Gagliardi, ils ont le front d’adresser au cardinal Domenico Sbarretti, préfet de la congrégation du Concile, une dénonciation dans laquelle ils accusent Padre Pio et ses complices

capucins d'être la source des désordres qui règnent à San Giovanni Rotondo :

*Les auteurs responsables ont été Padre Pio et les frères, en particulier ceux qui ont fait venir exprès Padre Pio, et qui ont tout fait pour obtenir la confirmation et la reconnaissance de sa sainteté voulue.* […] *Nous avons été des acteurs silencieux et c'est seulement quand ils ont divulgué ouvertement des miracles inventés dans le but d'attirer des gens et de ramasser de l'argent que, ne voyant venir aucune protestation de Padre Pio et des frères, nous n'avons pu retenir quelques paroles de protestation.* […] *Admettons – première hypothèse reculée – que l'un des soussignés ou tous, en raison de faux témoignages, se trouvent coupables de légèretés passées* […] *et qu'ils soient condamnés à une peine quelconque* […]*, le nœud gordien n'en serait pas pour autant dénoué et la situation n'en serait pas pour autant résolue et clarifiée. Le nœud gordien, c'est Padre Pio.*

Bref, ces gens crient « Au loup ! » pour faire oublier qu'ils sont en train de voler des moutons.

La sanction est dure : à la suite d'une visite apostolique de l'évêque Felice Bevilacqua, l'archevêque Gagliardi est destitué et privé de ses insignes épiscopaux, l'archiprêtre Prencipe évite le pire grâce à un certificat médical plus qu'étrange, le déclarant atteint d'« hypochondrie, d'asthénie psychique et d'une plaie intercostale » (comme

Padre Pio ?), le chanoine Palladino est suspendu *a divinis*, Miscio envoyé au bagne[2]…

Misérables détritus sur la route d'un homme droit. La dénonciation d'un homme pieux et d'insoupçonnable vertu par des prêtres justifierait à elle seule que l'on compare l'affaire Padre Pio à une version ecclésiastique de l'affaire Dreyfus.

Lors de la seconde persécution dont Padre Pio fut victime jusqu'à sa mort, une conspiration de même type s'organisa ; cette fois, il s'agissait d'occulter les malversations financières vertigineuses des capucins et leurs tentatives de s'approprier les fonds considérables recueillis par le couvent de San Giovanni Rotondo.

La crapulerie se combina donc à la méfiance théologique. La première, que le Saint-Office avait tenace, déborda les limites de la décence et vira au scandale pur et simple. Elle visait à tenir Padre Pio à l'écart de ses fidèles, en dépit des preuves croissantes des pouvoirs de cet homme. Tout se passa comme si le haut clergé tenait le capucin pour un phénomène de cirque qui, par le biais de la crédulité populaire, avait attiré des capitaux beaucoup trop importants pour qu'on lui en laissât la disposition.

Les mésaventures des adversaires de sainte Thérèse d'Avila, pour ne citer qu'elle, n'avaient donc rien appris à ses augustes instances qui descendaient de l'Inquisition.

Peut-être faut-il évoquer une septième raison, elle aussi contingente ? Le 14 octobre 1920, à l'occasion des élections municipales à San Giovanni Rotondo, une échauffourée éclata entre les *popolari* (partisans du Parti populaire italien), les fascistes et les socialistes, qui causa quatorze morts, sans compter les blessés. En Italie,

l'émotion fut grande. Les socialistes, qui se définissaient comme progressistes, mirent en cause l'influence de Padre Pio, considéré comme héraut de l'obscurantisme et allié des fascistes.

Quelles que fussent ses opinions politiques privées, le clergé se gardait évidemment de les afficher… Les soupçons de partialité politique qui pesèrent sur Padre Pio vinrent alourdir les accusations déjà portées contre lui et renforcer la réserve de la hiérarchie à son égard. Qui veut noyer son chien…

Cela faisait beaucoup de raisons de tenir Padre Pio en suspicion. Fait inattendu : il apporta lui-même de l'eau au moulin des sceptiques. Cela n'a jamais été évoqué jusqu'alors et nous y reviendrons. Mais mieux vaut exposer d'abord les faits les plus connus.

1. M. Summers, *Physical Phenomena of Mysticism*, Londres, Kessinger Publishing's Rare Mystical Reprints, 1950.

2. Le détail de ces intrigues de caniveau est remarquablement exposé dans *Padre Pio* d'Enrico Malatesta (F.-X. de Guibert, 1993).

# 3

## Du bon et du mauvais usage de l’hystérie : les raisons rationnelles de la méfiance de l’Église à l’égard des stigmates

Suivant les arguments du père Agostino Gemelli, le Saint-Office, et par conséquent l’Église, avaient estimé que l’affaire Padre Pio relevait du domaine de la psychiatrie. On les y suivra donc. Pour eux, en effet, le phénomène des stigmates, proclamé d’emblée par les fidèles de Padre Pio comme le signe éclatant de la sainteté du capucin, n’était que la preuve de son état hystérique. Il mérite un examen particulier.

Un des saints les plus éminents de l’Église, saint François d’Assise, avait également reçu les stigmates alors qu’il priait dans une grotte un jour de 1224. Mais, surtout au début du XX^e^ siècle, les stigmates de Padre Pio ne pouvaient être considérés comme la « signature » d’une transe divine ou d’un miracle. François d’Assise, fondateur de l’ordre des Franciscains, fut élevé au rang de saint, mais ce fut en dernier recours et pour sa charité, son action efficace en faveur de la foi et de l’esprit de pauvreté. Les blessures répliquant celles de Jésus sur la croix n’étaient qu’un cachet supplémentaire de la faveur divine.

Mais les temps avaient changé.

Depuis la fin du XIX^e^ siècle, en effet, les travaux de Jean Charcot avaient jeté une lumière nouvelle sur certains

troubles nerveux connus depuis la plus haute Antiquité sous le nom aujourd'hui bien absurde d'hystérie. Le terme vient du mot grec désignant la matrice, organe dont les Égyptiens et les Grecs croyaient qu'il pouvait se déplacer dans le corps et y causer des troubles de plus en plus graves au fur et à mesure qu'il s'approchait du cœur. Avec saint Augustin, la notion déjà extravagante de l'hystérie se compliqua dangereusement, car on crut que le mal était causé par la possession diabolique. C'est ainsi que, pendant des siècles, l'Inquisition envoya au bûcher des gens – surtout des femmes, mais aussi des hommes, bien qu'on ne leur connût pas d'utérus – en proie à des crises de nerfs ou pis, sous prétexte qu'ils étaient habités par Satan. On le croit toujours, comme l'a montré en 2006 la consternante affaire du meurtre d'une religieuse par les membres de son couvent, en Roumanie, sous prétexte qu'elle était possédée. Et l'on sait le regain d'intérêt du pape actuel pour les exorcismes. Grâce à Charcot, la neurologie séculière pouvait enfin sortir de ces détestables broussailles.

Sa description de l'affection mérite d'être résumée ici. La crise s'annonce par une période de troubles physiques, douleurs ovariennes, palpitations, troubles visuels, modifications de l'humeur. Suit une période épileptoïde : le sujet perd connaissance et tombe – sans se faire de mal –, son corps se trouve dans un état tonique, puis agité de secousses spasmodiques. « La phase résolutive est accompagnée d'une respiration bruyante qui évoque le ronflement », écrit Norbert Sillamy dans son *Dictionnaire de psychologie*[1]. Enfin le sujet reprend conscience : la crise aura duré quinze minutes.

Parmi les autres manifestations de l'hystérie, on note les états crépusculaires et les états seconds. « Les premiers, écrit encore Sillamy, se caractérisent par un affaiblissement soudain de la conscience. » Dans les seconds, le sujet est

plongé dans un rêve (état oniroïde). Les troubles sensoriels figurent parmi les symptômes, anesthésie « en botte et gant » ou bien douleurs spontanées, diffuses ou localisées. Aspect fondamental ici : des crises évoquant l'asthme sont mentionnées dans les troubles respiratoires.

L'hystérie apparaît entre vingt et vingt-cinq ans, souvent à la suite d'un choc. On a vu des cas d'hystérie chez des soldats, après des combats violents, et chez les gens affectés par la perte brutale d'un camarade ou d'une personne proche. « Mais une forte proportion de sujets (40 %) présentent leurs premiers troubles avant l'âge de vingt ans », écrit Sillamy.

Plus significatif est le « théâtralisme » des hystériques : « On note souvent chez eux une labilité émotionnelle, une pauvreté et une facticité des affects, une tendance [...] aux manifestations émotives spectaculaires. »

Bien que l'hystérie de Charcot ait disparu du catalogue des affections psychiatriques[2], les troubles qu'elle décrit n'en sont pas moins réels et, pour la commodité de la lecture, je m'en servirai ici comme référence.

Si l'on reprend les biographies de Padre Pio, le parallèle entre la description clinique des symptômes de l'hystérie et son propre état est frappant. La phase épileptoïde correspondrait à ses propres combats avec les démons. « Les visites de ces personnages habituels sont de plus en plus fréquentes [...]. Le démon ne cesse de m'apparaître sous les formes les plus hideuses et de me frapper de manière vraiment épouvantable. »

Sa description des circonstances dans lesquelles surviennent ses visions est très proche de celle des états

crépusculaires; il suffit, pour s’en assurer, de relire le récit reproduit in extenso pp. 27-28 de cet ouvrage :

*Tous mes sens internes et externes, et même les facultés de mon âme se trouvaient dans une quiétude indescriptible.* [...] *Ce que j’ai ressenti à ce moment, je ne saurais le dire. Je me sentais mourir et je serais mort si le Seigneur n’était intervenu pour soutenir mon cœur qui sautait dans ma poitrine. La vision du personnage disparut et je m’aperçus que mes mains, mes pieds et mon flanc étaient percés et ruisselaient de sang !*

Tous les termes de ce texte prennent un sens fondamentalement nouveau. La vision fantastique – et théâtralisée – correspond en effet à l’état oniroïde. On ne peut manquer d’être frappé par deux caractères de ce récit ; le premier est que Padre Pio ait éprouvé le besoin de coucher cette expérience sur le papier, comme s’il était témoin de lui-même, car il est visiblement bouleversé par ce qu’il a vécu ; le second est la concision quasi-clinique de la description. Le jeune homme à peine lettré témoigne d’une mémoire sans défaut : pas d’effusion mystique, les faits et eux seuls.

L’épisode n’est pas unique. Le 27 juillet 1918, Padre Pio décrit une autre transe dans une lettre au père Benedetto :

*Je me souviens que le matin de ce jour-là, un souffle de vie me fut accordé à l’offertoire de la Sainte Messe. Je ne saurais dire, même de loin, ce qui s’est passé à ce moment fugitif à l’intérieur de moi. Je me sentis tressaillir, je fus empli d’une extrême terreur et il s’en fallut de peu que je ne défaille. Il s’ensuivit un calme complet tel que je n’en avais jamais éprouvé jusqu’alors.*

*Toute cette peur, ce tressaillement et ce calme qui se sont succédé furent provoqués, non par la vue mais par la sensation d'une chose qui m'a atteint dans la partie la plus secrète de l'âme, la plus intime. Je ne puis décrire autrement cet événement.*

Ici, il décrit le phénomène d'affaiblissement de la conscience, caractéristique de l'état second. On est tenté de rapprocher ces lignes de celles de sainte Thérèse d'Avila, narrant tout aussi fidèlement sa transe :

*Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort, et souvent dans une impuissance absolue d'agir.* [...] *On ne voit, on n'entend, on ne sent rien.* [...] *Comme le transport qui a enlevé l'âme a été si puissant, la volonté, malgré les nouveaux mouvements des deux autres facultés, reste profondément abîmée en Dieu*[3]*.*

Mais le cas qui vient irrésistiblement à l'esprit est celui d'Anne-Catherine Emmerich (1774-1824), jeune paysanne de Westphalie qui, en 1798, quatre ans avant d'être admise comme nonne dans l'ordre des Augustiniennes au couvent d'Agnetenberg, tomba en extase devant un crucifix dans l'église des jésuites à Coesfeld.

*Je vis*, écrivit-elle, *mon Divin Époux sous la forme d'un jeune homme, glorieusement auréolé de lumière radieuse, descendre de l'autel du saint sacrement vers moi. Dans sa main gauche, il tenait une guirlande de fleurs odorantes, dans sa droite, une couronne d'épines. Il m'ordonna de choisir celle que je voulais porter. Je tendis la main vers la couronne d'épines. Il la plaça sur ma tête et, alors qu'il se retirait, je la fixai sur mon front. Je sentis alors la douleur*

*encercler mes tempes. Étant donné que l'on allait fermer les portes de l'église, je devais partir, et je me retirai avec une amie qui priait près de moi. Je lui demandai, de manière détachée, afin de ne pas éveiller sa curiosité, si elle avait remarqué quelque chose dans l'église, et elle répondit tranquillement : « Non, rien. » Le lendemain, mon front et mes tempes me faisaient très mal, et je vis qu'ils avaient beaucoup enflé. Plusieurs personnes à la maison en firent la remarque. La douleur et l'enflure disparaissaient parfois brièvement, puis revenaient pendant des jours et des nuits entiers. Je souffrais tristement. Peu après, une de mes amies me dit : « Tu dois mettre un bonnet propre. Celui que tu portes est maculé de taches rouges. »*

Comme cela adviendrait pour Padre Pio, Anne-Catherine Emmerich fut soumise à l'expertise de médecins, dont le docteur Franz Wilhelm Westener, qui constatèrent la permanence des traces de la couronne d'épines virtuelle. Le sang ne cessait de suinter sur sa tête, traversant les pansements. À moins qu'elle n'eût été hémophile, ce qui restera impossible à établir, les processus normaux de coagulation eussent pourtant dû former des croûtes. Les soupçons de simulation s'affaiblirent à la suite de plusieurs épisodes spectaculaires. Lors d'une extase, elle raconta les étapes de la Passion de Jésus, puis elle perdit connaissance et retomba, la tête sur l'oreiller, tandis que le sang coulait de son front et de ses tempes. Une autre fois, le 28 août 1812, jour de la fête de saint Augustin d'Hippone, fondateur de l'ordre, elle vit dans une extase un jeune homme aux mains et aux pieds couverts de pansements qui fit sur elle le signe de la Croix ; une croix rouge de quelque huit centimètres de long s'imprima alors sur la poitrine de la visionnaire, comme par l'effet d'une brûlure. Lors d'un autre épisode, à Noël, une autre croix plus petite et plus

rouge se dessina sur sa peau, au-dessus de la précédente, et saigna abondamment.

Les extases d’Anne-Catherine Emmerich s’accompagnaient souvent de ruptures spontanées de l’épiderme, par lesquelles suintait abondamment un liquide blanc d’une chaleur inhabituelle, trempant sa chemise de nuit et se répandant même sur les draps. On supposa d’abord que c’était là l’effet d’une violente transpiration, mais les médecins établirent que le liquide était en fait de la lymphe ou du plasma sanguin. Retenons la chaleur de ces épanchements.

Le 29 décembre 1812, à 15 heures, une extase d’une intensité particulière saisit la visionnaire, alors alitée car très affaiblie : une lumière éblouissante lui apparut, au centre de laquelle elle distingua le Sauveur, dont les blessures étincelaient « comme des fournaises de lumière ». Des rayons en jaillirent, qui imprimèrent les stigmates sur ses mains, ses pieds et son flanc. Puis ces blessures saignèrent et les nonnes qui s’en avisèrent ne purent que les panser. « Les mots ne peuvent pas exprimer ce que j’endure », déclara-t-elle plus tard à un prêtre venu l’interroger.

Après avoir pris l’avis des médecins qu’il avait mandés auprès de la visionnaire, l’administrateur du diocèse de Münster, Mgr Clemens Augustus von Droste-Vischering, accompagné des doyens de Münster et de Dülmen, Overberg et Rensing, alla lui-même interroger Anne-Catherine Emmerich à Dülmen – le couvent avait été fermé sur ordre de Joseph II et la visionnaire avait été recueillie par une âme compatissante, mais passablement indiscrète, Clara Söntgen. L’interrogatoire dura trois jours et, du 28 mars au 23 juin 1813, Emmerich fut soumise à une épreuve d’une sévérité que même Padre Pio n’eut pas à subir : une

équipe de vingt médecins lui fut assignée et reçut l'ordre de ne pas la laisser seule une minute.

Le rapport remis par les médecins assurait que, pendant toute cette période, personne n'avait touché ses blessures et qu'elle n'avait pas absorbé de nourriture. Une autre caractéristique extraordinaire des mystiques, mais non la seule, est leur capacité à survivre sans se nourrir durant de longues périodes, dite « inédie ». Anne-Catherine Emmerich, de même que Marthe Robin (1902-1981), présentaient cette particularité. À la fin du rapport, Droste-Vischering, décrit comme un homme froid et peu émotif, conclut qu'il n'y avait aucune imposture dans l'affaire, sans quoi l'Église l'aurait dénoncée. Anne-Catherine Emmerich n'a cependant été béatifiée qu'en 2004.

On pourrait multiplier les exemples de mystiques qui reçurent les stigmates, de Claire de Bugny (1471-1514) et Catherine de Racconigi (1486-1547) à Maria-Josepha Kümi (1763-1817) et Maria-Domenica Lazzari (1815-1848) … C'est en effet par douzaines qu'on les compte et ils pourraient remplir une encyclopédie.

Mais il est essentiel de rappeler que les stigmates et autres plaies sans origine physique directe peuvent appara être hors de tout contexte mystique : ce sont alors des phénomènes de « sensibilisation autoérythrocyte ». Les sujets, généralement mais non toujours des femmes, ressentent des douleurs soudaines sur certaines parties du corps, suivies de l'apparition d'hématomes ; ils souffrent de migraines, d'évanouissements et d'engourdissements.

Le docteur David P. Agle, psychiatre à la *Case Western Reserve University Medical School* de Cleveland, rapporta le cas d'une femme présentant « une blessure par balle » au-dessus du genou droit, apparue au moment où elle avait

vu un homme ressemblant à son frère être blessé à cet endroit. Or, bien que la peau n'ait pas été lésée, le sang suintait réellement au niveau des follicules pileux de la victime[4]. Ce phénomène permet de mieux comprendre la perplexité des médecins qui examinèrent le stigmatisé de San Giovanni Rotondo.

Le cas de Padre Pio apparaîtrait presque banal au regard de ces légions de stigmatisés. Ce ne sont pas les stigmates qui le distinguent, mais son œuvre de charité et notamment la *Casa di Sollievo della Sofferenza* qu'il réussit à faire construire pour accueillir les malades et les déshérités, ainsi que ses guérisons, dont il sera question.

L'examen des biographies de stigmatisés est troublant. Ces derniers ont une attitude qui rappelle la description clinique de l'hystérie. Point n'est besoin d'être grand clerc pour deviner que Madeleine de la Croix n'était guère possédée, mais hystérique, et que le fond de ses affabulations diaboliques était sexuel. Si l'appellation « hystérie » n'existe plus dans la classification des maladies mentales – elle a été remplacée par la névrose obsessionnelle – , on attend toujours de la neuropsychiatrie qu'elle puisse donner une explication réellement convaincante à plusieurs aspects de cette pathologie, quel qu'en soit le nom. Comment, par exemple, les plaies transfixantes des stigmates de Padre Pio ne s'infectèrent-elles pas ? Quelle est la nature exacte des modifications induites dans la formule sanguine par ce que l'on appelle l'hystérie ? Comment le rôle des facteurs sanguins (plaquettes, prothrombine et fibrinogène en particulier) est-il suspendu? Par quel mécanisme mental l'hystérique ou névrosé parvient-il à localiser exactement et symétriquement l'emplacement des plaies qu'il se croit infligées ? Comment un organisme tel que celui d'Anne-

Catherine Emmerich parvint-il à subir des pertes de plasma sanguin aussi importantes que celles qui ont été décrites, sans pour autant subir un collapsus cardiaque ou une thrombose massive ?

Tout se passe comme si, par la volonté du subconscient ou d'une conscience supérieure, des modifications parvenaient à s'imposer au corps qui, en toute autre circonstance, mettraient la vie même du sujet en péril. Hypothèse simple : il suffirait de localiser ce centre nerveux encore inconnu des spécialistes et de le mettre au service de la médecine courante.

Comme toute science, la neurologie se heurte à des apories. Comment, par exemple, expliquer ces phénomènes déconcertants décrits par Pierre Janet dans les cas de catalepsie, où un sujet a perdu toute sensibilité de l'un de ses membres[5] ? D'autres facteurs, non moins déconcertants, qui sont patents dans le cas de Padre Pio comme dans celui de beaucoup d'autres mystiques, tempèrent considérablement l'enthousiasme que pourrait déclencher l'hypothèse d'un centre inconnu. Le psychisme joue un grand rôle dans les phénomènes physiques du mysticisme, mais il ne suffit pas à tout expliquer.

Force est donc de conclure, provisoirement, qu'en dépit de ces mystères les transes des saints et les stigmates sont bien des phénomènes névrotiques. Cela revient toutefois à remplacer des mots par d'autres. La neuropsychiatrie décrit une pathologie d'un point de vue clinique, pour traiter ceux qui en souffrent (au sens littéral du mot) ou qui en font souffrir leur entourage. Le diagnostic sert à établir un remède. Mais que faire lorsqu'un sujet comme sainte Thérèse d'Avila, Anne-Catherine Emmerich ou Padre Pio ne souffre pas moralement, mais seulement physiquement, et considère même ses transes et ses plaies comme des

faveurs célestes ? Le rejeter au rang de malade ? L'objet de la neuropsychiatrie n'est pas de traiter le mysticisme.

Dans la tradition chrétienne, les stigmates du Christ sont localisés sur la paume des mains. Or, nous l'avons vu, ce fait n'est pas historiquement avéré. Les stigmates ne sont pas des manifestations surnaturelles ; l'Église fut donc bien inspirée dans sa circonspection à leur égard. Padre Pio, comme les autres stigmatisés, présenta des symptômes conformes aux représentations culturelles partagées par l'ensemble des chrétiens.

Quel put être le choc initial qui déclencha la fixation de Padre Pio sur les souffrances de la Passion de Jésus ? D'où vint cette obsession d'identification à son Sauveur, qui, dans le langage scientifique moderne, ne peut qu'être qualifiée de psychose ? Dès son adolescence chétive et intériorisée, Padre Pio fit sans doute preuve d'une immense compassion pour le Christ, décrit par sa famille comme le représentant sur Terre de l'absolu. Le récit de la Passion et les représentations offertes dans les églises sont en effet d'une violence inouïe, propre à frapper une imagination juvénile déjà imprégnée de récits des Évangiles.

On a vu que, dans sa tendre enfance, Francesco Forgione se flagellait avec une chaîne de fer pour subir les mêmes souffrances que Jésus. En outre, sa propre personne ne lui inspirait que mépris : il n'hésitait pas à se traiter de tous les noms. Dans une de ses lettres adressée au père Benedetto et datée du 16 juillet 1917, il écrit : « Je ne vois rien d'autre [...] que mon ingratitude à l'égard de Dieu. » Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant qu'il ait pu penser que seuls Jésus et la souffrance pouvaient le racheter. Le masochisme latent qui se dessina dès lors fut renforcé par les pénitences redoutables du noviciat, où les

jeunes gens se flagellaient avec des chaînes ou « disciplines » munies de plaques de fer, s’ensanglantant le dos à l’instar des fidèles chiites musulmans lors de la ‘Achoura. On a vu que, lorsqu’il fut attaché à l’hôpital militaire de la Sainte-Trinité à Naples et sans cesse exposé aux misères des grands blessés en traitement, il commença à souffrir d’affections jugées inexplicables, notamment de violentes douleurs à la tête et dans le dos, ainsi que d’acc ès de fièvre exceptionnels, qui survenaient le vendredi (indice de leur nature culturelle).

Parmi les symptômes de l’hystérie, on a identifié une affection ressemblant à l’asthme. Or, on sait que Padre Pio était asthmatique. Serait-ce un effet de la bronchite chronique que les médecins avaient qualifiée à tort de tuberculose ? Ou bien une conséquence de difficultés respiratoires induites par ses combats incessants avec « le Cosaque », c’est-à-dire d’un stress d’origine psychologique? On l’ignore.

Par ailleurs, en dépit de son humilité communément reconnue, Padre Pio ne répugnait pas à des comportements provocateurs, voire théâtraux. Ainsi, un célèbre avocat milanais, Cesare Festa, franc-maçon et cousin du docteur Giorgio Festa, arriva un jour à San Giovanni Rotondo, bien décidé à en découdre avec le stigmatisé et à démontrer au monde son imposture. Quand il entra dans la sacristie de Notre-Dame-des-Grâces en compagnie d’autres pèlerins, Padre Pio ne le connaissait ni ne l’attendait, mais sans doute doté d’une solide intuition (cette fois-là comme quelques autres), il se dirigea vers lui et l’interpella brutalement : « Que fait celui-là parmi nous ? C’est un franc-maçon. » En effet, maçons et religieux étaient à l’époque à couteaux tirés. Padre Pio pointa le doigt vers le confessionnal, ordonnant à Festa d’aller s’y agenouiller. Festa s’exécuta : commença alors une conversion qui lui

valut d’être exclu par ses frères. La brusquerie spectaculaire du capucin peut certainement être mise au compte de ses origines paysannes. Toutefois, il en avait assez appris chez les religieux pour respecter les règles de courtoisie élémentaire à l’égard d’inconnus.

En plus d’une occasion, les pèlerins qui faisaient la queue devant son confessionnal l’entendirent accabler de façon tonitruante un fidèle dont les péchés lui paraissaient scandaleux. Il chassa ainsi du confessionnal un homme qui venait à peine de s’y agenouiller, hurlant littéralement: « Va-t’en ! Va-t’en ! Va-t’en ! Ne sais-tu pas que Dieu a interdit de se couvrir les mains de sang par un homicide [6] ? » Peut-être faut-il attribuer pareils éclats au tempérament latin, mais ils ne correspondaient certes pas à la discrétion ni au respect qu’un fidèle est en droit d’attendre de son confesseur. Or, ce ne sont pas les seuls exemples de sa propension à dramatiser ses émotions et ses actions.

La modestie dont il est communément crédité semble avoir subi des éclipses. En témoigne l’anecdote suivante : quand, en juillet 1968, le père Onorato Marcucci lui annonça son intention de faire un pèlerinage à Lourdes, Padre Pio lui répondit qu’il s’y était rendu plusieurs fois. Comme le père Marcucci, étonné, observait qu’il ne l’avait jamais vu quitter les murs du monastère, Padre Pio rétorqua : « On ne va pas seulement à Lourdes en train ou en auto ; on s’y rend aussi d’autres façons. » Cela constituait une allusion évidente à son don de bilocation, déjà connu de ses frères[7]. Il avait d’ailleurs fait une description détaillée du sanctuaire de Lourdes au père Rosario d’Aliminusa, mais on ignore ce que ce dernier en pensa.

Il est difficile de ne pas voir là une forme de provocation: la simplicité de cœur du personnage ne peut exclure qu’il avait conscience de posséder un don extraordinaire.

Pourtant, la modestie eût exigé une certaine discrétion à ce sujet. Tel n'était visiblement pas le cas et cela tend à prouver le caractère pour le moins théâtral de Padre Pio. Quant au soupçon d'une tendance à l'hystérie, il s'en trouve également renforcé.

Là, toutefois, il faut mettre un bémol à des conclusions trop hâtives, qui se conformeraient trop commodément au tableau clinique classique de l'hystérie. Concernant la théâtralisation, l'idée répandue selon laquelle celle-ci correspondrait à la simulation ou à l'insincérité a été battue en brèche par la psychologie et la psychanalyse modernes. En effet, toutes nos actions, et même nos rêves sont « mis en scène[8] » : la symbolique des rêves en est la preuve, qui reflète une réinterprétation des sentiments et des situations en vue de leur donner un sens. Dans la mesure où il est cohérent, le langage est une mise en scène. Tout au plus peut-on supposer que les excès de théâtralisation expriment l'intensité des sentiments. Aussi, les éclats de Padre Pio seraient symptomatiques d'un manque de retenue ou d'un dérèglement de l'humeur.

Ainsi esquissé, le tableau psychologique général est donc contradictoire… C'est tant mieux, dirons-nous ! Les tableaux trop cohérents sont suspects. Les êtres humains, comme la réalité, ne sont jamais entièrement cohérents. S'il ne fallait considérer Padre Pio qu'à travers le prisme de la psychiatrie du début du XX$^{e}$ siècle, il faudrait en déduire (eu égard à d'autres aspects du personnage, les uns admirables, les autres prodigieux) que l'hystérie est un désordre enviable.

La question reste donc posée : quel médecin avait raison ? Le sceptique Bignami ou bien le partisan Festa ?

On ne peut évidemment assimiler l’hystérie, la psychose ou névrose obsessionnelle à la sainteté, à supposer que l’on puisse jamais parvenir à une définition de ce mot. Originellement, il désigne en effet un état incompatible avec tout péché et, selon la doctrine catholique, Dieu seul est saint. C’est donc une licence que d’appliquer le terme à des créatures. Mais qui en est juge ? On ne sort pas du dilemme énoncé par Pascal : « Il n’est que deux sortes d’hommes : les justes, qui se croient pécheurs ; et les pécheurs, qui se croient justes. » La saintet é est donc affaire de jugement par les autres, comme le cas de Padre Pio ne le démontre que trop. La notion est floue et souvent utilisée à tort et à travers. C’est ainsi qu’au XVIII^e^ siècle, Edward Gibbon, un historien anglais pourtant éclairé mais apparemment en proie à un enthousiasme romantique, prétendit élever le guerrier médiéval Saladin au rang de « saint musulman ». Objectivement, sont saints ceux que l’Église a désignés comme tels pour des raisons complexes, notamment lorsqu’ils sont considérés comme des modèles pour les autres. Mais n’y aurait-il donc de saints que catholiques ? Ne peut-on imaginer, en effet, un saint musulman, tel le grand mystique Hossein Mansour el Hallâj, qui fut d’ailleurs crucifié ? La question est si vaste qu’elle occuperait un long congrès de théologiens. Il n’en sera donc pas débattu dans ces pages. La référence occasionnelle à la sainteté de Padre Pio se fondera sur l’acception courante de ce mot, qui sert de postulat incontesté à tous ses biographes.

Si l’anomalie mentale ne peut évidemment être assimilée à la sainteté, on peut cependant admettre que, dans certains cas, l’hystérie et la névrose obsessionnelle ne l’excluent pas. Une fois dépouillée de la connotation réductrice et péjorative désormais entrée dans le langage courant pour désigner des personnes sujettes à des emportements excessifs et des comportements passionnels déplacés, cette

affection – cette nosologie, en langage savant – mérite plus de réserve et d’intérêt qu’on ne lui en accorde communément, surtout quand on tient compte de « victimes » aussi illustres que saint Joseph de Liguori et sainte Thérèse d’Avila.

L’hystérie de Charcot et la névrose obsessionnelle sont en effet caractérisées par une polarisation exceptionnelle de la personne autour d’une souffrance ou d’un sentiment dont rien ne peut la distraire. C’est l’idée fixe qui règne sans partage sur l’esprit, ce qui advient plus communément chez des solitaires voués à la contemplation et à la prière. La pensée de Padre Pio est ainsi organisée autour d’une idée, que reflète abondamment sa correspondance: une angoisse incessante d’être indigne de l’attention divine, disposition d’esprit très proche de celle qu’expose sainte Thérèse d’Avila. Ses lettres démontrent que, durant les quelque soixante-cinq ans de sa vie de religieux, il ne fut habité que par cette obsession, qui dut, dans la solitude de la cellule n° 5 de San Giovanni Rotondo, devenir insoutenable. Padre Pio passa environ cinq cent soixante-dix mille heures à ruminer cette idée, car il dormait peu !

*Le cœur de Jésus et le mien, passez-moi l’expression, ont fusionné. Il n’y avait plus deux cœurs qui battaient, mais un seul.* [...] *Je suis crucifié d’amour*, écrivit-il dans sa lettre du 18 mars 1915 au père Benedetto, l’un de ses correspondants de confiance. [...] *Ma pauvre âme n’arrive pas à s’adapter à cette nouvelle manière de faire qu’a le Seigneur à son égard : le baiser et le toucher, pour ainsi dire substantiels, que le père du Ciel si plein d’amour imprime sur l’âme font naître en elle une grande souffrance.*

En d’autres termes, le bonheur suprême de l’amour divin est cause de souffrance. D’un point de vue théologique, nous serions enclins à nous interroger sur une disposition d’esprit faisant de la faveur de Dieu et de l’hostilité de Satan une source de souffrance : le bonheur serait en effet exclu de l’univers. Mais la théologie n’est pas de notre compétence et nous nous abstiendrons donc d’explorer cette complexe question. Le 16 novembre 1919, l’état psychologique de Padre Pio n’a pas changé ; il écrit, toujours au père Benedetto :

*L’amertume que je ressens dans mon âme est extrême. Je suis blessé à mort. Je suis seul à combattre jour et nuit, sans un instant de répit.* […] *Mon cœur est déchiré et réduit en lambeaux par ce martyre extrême.*

Durant toute sa vie, Padre Pio ne changera pas un instant sa disposition intérieure. Pierre Janet note que l’imitation ou la répétition de paroles est un des automatismes caractéristiques de la maladie mentale. Un clinicien moderne userait du mot « psychose », mais ce terme est lui aussi réducteur. L’esprit humain est composé de structures et de limites de résistance. Poussées à une certaine intensité, les idées les plus nobles ou les plus criminelles peuvent venir à bout de ces capacités de résistance. L’expression courante « péter un plomb » porte peut-être en elle plus de vérité qu’on ne le soupçonne. Avec les criminels, on ne s’encombre pas de scrupules… Les tueurs en série, malades mentaux caractérisés, sont mis au rebut de l’humanité et n’intéressent pas grand monde. Mais bien des héros communément révérés furent, leurs biographies l’attestent, des névrosés et parfois des extravagants. Leurs

écarts sont oubliés et, le plus souvent, pardonnés ; ils sont pourtant révélateurs et instructifs.

L’hystérie aurait dû être reconnue comme l’état d’une personnalité soumise à une tension, un « voltage » (ou ce que l’on appelle de nos jours un stress) dépassant les résistances ordinaires et déclenchant la reconfiguration intégrale de la personnalité.

C’est l’état auquel, dans les religions antiques, on espérait accéder pour atteindre un niveau de conscience supérieur. Il est à l’origine de l’usage des drogues rituelles haoma, soma, peyotl et autres, dont usèrent tous les célébrants des grandes religions, d’Ézéchiel aux chamanes sibériens, de Zarathoustra aux pythies romaines.

Padre Pio ne disposait que de sa propre foi, Testa fut le premier à le deviner. Il ne le dit nulle part dans les écrits qu’il a laissés, mais la médecine est intuition autant que savoir. Il écrivit cependant maintes fois que la science ne sait pas tout. Elle en savait en tout cas moins à son époque qu’aujourd’hui. Il rédigea un livre qui devait contribuer à la « libération » de Padre Pio.

On ignore si ce médecin connaissait les autres pouvoirs de Padre Pio ; on lui accordera donc le bénéfice de l’intuition.

1. Larousse, 1965 ; rééd. 2006.

2. Le diagnostic en devint plus complexe : dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse* (PUF, 1967), J. Laplanche et J.-B. Pontalis en énuméraient six formes. On distingua dès lors des types ressortissant plutôt à la névrose.

3. Thérèse d'Avila, *Vie écrite par elle-même*, Lyon, 1855 ; Seuil, « Points Sagesse », 1997.

4. *Le Don de guérir*, voir bibliographie en fin d'ouvrage.

5. *L'Automatisme psychologique*, Félix Alcan, 1889 ; rééd. Société Pierre Janet et CNRS, 1989 ; L'Harmattan, 2005.

6. Cité par Enrico Malatesta, *op. cit.*

7. F. da Riese, *op. cit.*

8. *Cf*. J.-P. Gonseth, *Théâtre de veille et théâtre de songe*, Paris/Neuch âtel, Dunod/Éd. du Griffon, 1950, et S. Resnik, *La Mise en scène du rêve*, Payot, 1984.

## 4

## Les bilocations : un défi au pape Pie XI et aux lois connues de la physique

L’histoire du général Cadorna n’est pas le seul exemple du pouvoir qu’avait Padre Pio d’être ici et ailleurs et que l’on appelle « bilocation », forme limitée de l’ubiquité. Il en est d’autres, mais certaines biographies ne les citent pas ou ne les mentionnent qu’évasivement. Les théologiens répugnent à s’intéresser à cet aspect de la biographie de Padre Pio, même si presque tous les exemples connus ne servent qu’à illustrer son don de compassion.

Si les cinq stigmates d’une crucifixion partagée par le mystique avec Jésus témoignent d’une foi chrétienne intense, il n’en va pas de même pour la bilocation, considérée comme une bizarrerie sans fondement théologique. Dans toutes les religions, c’est la vénération des dieux qui est à l’honneur, non l’art d’être ici et ailleurs.

Les exemples de bilocation dans la vie d’autres saints ont à peine atténué la réserve de l’Église à ce sujet. On rapporte ainsi que, prêchant le Jeudi saint de l’année 1227 dans l’église de Saint-Pierre-du-Queroix à Limoges, saint Antoine de Padoue se rappela soudain qu’il était attendu au même moment dans sa communauté, à une lieue de là, pour y chanter une *Leçon de ténèbres*. Il rabattit sa capuche sur sa tête et apparut parmi les franciscains. Une fois le chant terminé, il reparut en chaire et acheva son sermon. On rapporte également qu’après avoir célébré la messe saint

Alphonse de Liguori s’assit sur son siège, au palais épiscopal de Sant’Agata dei Goti, entre Naples et Capoue, et tomba dans une transe profonde. À la même heure de ce 22 septembre 1774, on le vit pénétrer dans la chambre du pape Clément XIV au palais du Quirinal, à Rome, pour assister par ses prières le pontife mourant. Puis il se réveilla sur son siège et raconta qu’il était allé au chevet du moribond.

Un exemple de bilocation de Padre Pio est proche de ce dernier récit. Mgr Fernando Damiani, vicaire général du diocèse de Salto (Uruguay) et ami de Padre Pio, pria ce dernier de l’assister à l’heure de sa mort. Il connaissait l’épisode de l’assistance au général Cadorna et faisait donc confiance au capucin de San Giovanni Rotondo pour franchir les mers à l’heure ultime. Padre Pio le lui promit. Un soir de 1941, des coups retentirent à la porte de Mgr Barbieri, archevêque de Montevideo ; quand il ouvrit, un capucin lui déclara : « Allez chez Mgr Damiani, qui se meurt. » L’archevêque alerta d’autres prêtres et ils se rendirent ensemble chez Damiani, qui venait en effet d’avoir une attaque cardiaque. Les derniers sacrements lui furent administrés et il mourut en paix. L’un des assistants trouva alors sur la table de chevet du défunt un billet portant ces mots griffonnés : « Padre Pio est venu. »

Il ne pouvait évidemment pas avoir traversé l’Atlantique en pleine guerre. Et d’ailleurs, comment s’en serait-il retourné ?

Mgr Barbieri conserva le billet. Le 13 avril 1949, lors d’une visite à San Giovanni Rotondo, il alla rendre visite à Padre Pio : il reconnut le capucin qui l’avait alerté huit ans plus tôt. Il lui posa la question : « C’était donc vous ? » Padre Pio garda le silence. À l’issue de l’entretien, Mgr Barbieri comprit la discrétion de son interlocuteur.

« Je comprends, dit-il en souriant.

— En effet, vous avez compris », dit Padre Pio.

Troisième exemple de ce don de bilocation : en 1925, le jour de la béatification de sainte Thérèse de Lisieux, le bienheureux Don Luigi Orione aperçut Padre Pio dans la basilique Saint-Pierre de Rome. Mais à cette époque-là, comme on l'a vu, le capucin était aux arrêts à San Giovanni Rotondo. Selon certains témoignages, il portait une vénération particulière à la jeune carmélite[1].

Padre Pio pratiquait, si l'on peut dire, la bilocation dès sa jeunesse. Il en témoigne lui-même :

*Il y a quelques jours il m'est advenu un fait insolite ; alors que j'étais au chœur avec frère Anastasio* [c'était au couvent de Sant'Elia a Pianisi] *le 18 du mois dernier* [janvier 1905]*, il était environ 23 heures, je me retrouvai tout à coup dans une maison bourgeoise où le père était en train de mourir, en même temps qu'une enfant naissait.*

La Vierge Marie apparut ensuite au jeune moine, rapporte-t-il, et lui confia l'enfant qui venait de naître et dont il ne connaissait cependant pas le nom. Il avait alors dix-sept ans et demi. La transe le frappa tant qu'il en coucha le récit par écrit et le confia par la suite au père Agostino, précisant que la Vierge lui avait prédit qu'il rencontrerait une jeune fille à Saint-Pierre de Rome. Or, en 1922, la jeune Giovanna Rizzani se rendit à Saint-Pierre et se confessa à un capucin qu'elle ne connaissait pas et qui lui conseilla de se rendre à San Giovanni Rotondo. Quand elle le fit, elle reconnut en Padre Pio le capucin qui l'avait confessée à Rome.

Ce cas offre deux exemples de bilocation, l’un en 1905, l’autre en 1922, puisque Padre ne confessait pas à Saint-Pierre et n’avait pas quitté San Giovanni Rotondo.

On relève que, la première fois, ce déplacement dans l’espace advint indépendamment de la volonté du jeune moine. Il ne savait même pas où il était emporté. Par la suite, apparemment, il apprit à se diriger.

Les bilocations se multiplièrent et la communauté ecclésiastique finit par apprendre cette étrange faculté du Padre Pio ; lui-même, d’ailleurs, n’en fit plus mystère. Ainsi, au printemps 1949, le père Giovanni da Baggio apprit que le capucin se rendait presque chaque nuit auprès de sœur Rita Montella pour prier dans la chapelle de Santa Croce sull’Arno, dans la province de Pise ; il chargea donc celle-ci de remettre au « visiteur » un livre autographié de sa main. Cette même année, le père da Baggio se rendit à San Giovanni Rotondo du 23 au 28 novembre, afin de s’entretenir avec Padre Pio. Au cours d’un de leurs entretiens, Padre Pio montra le livre à son interlocuteur et lui déclara : « Ce livre est le vôtre, mais ces plaisanteries ne se font pas[2]. »

Un cinquième exemple est plus troublant : en 1926, alors que l’agitation autour de San Giovanni Rotondo allait croissant, durcissant les positions des partisans et des adversaires de Padre Pio, la commission du Saint-Office se réunit en présence du pape Pie XI. « Certains cardinaux et le pape lui-même étaient partisans d’une sanction grave : la suspension *a divinis*, ce qui aurait eu pour effet une interdiction de célébrer la messe en public, de confesser les fidèles et de dispenser les autres sacrements », écrit le seul auteur chez lequel nous ayons trouvé trace de cet épisode[3].

*Alors on vit entrer un frère capucin avec les mains dans les manches de sa robe, et qui semblait avoir un pas claudicant, mais décidé. Le frère alla directement vers le pape et, sans qu'aucune des personnes présentes n'ait pu l'arrêter ou l'interroger, il s'agenouilla aux pieds du Saint-Père, lui baisa les pieds et le supplia en ces termes : « Sainteté, pour le bien de l'Église, ne permettez pas cela. » Il demanda à être béni, baisa de nouveau les pieds du Saint-Père, se releva avec assurance et se dirigea vers la sortie.*

Ce témoignage, déposé le 26 octobre 1966, est celui du père Pio Dellepiane, de l'ordre des Minimes de Saint-François de Paule, qui tenait le fait de la comtesse Silj, belle-sœur du cardinal Silj, lequel assistait à la séance.

En dépit des marques de respect conventionnelles accordées au pontife, l'audace du mystérieux intervenant était considérable : il s'arrogeait le droit inouï d'indiquer au chef de l'Église où résidait le bien de celle-ci. S'étant ressaisis, certains cardinaux sortirent pour interroger les gardes de la salle. Comme dans l'affaire du général Cadorna, ceux-ci n'avaient vu personne entrer ni sortir. Le pape suspendit la séance et demanda le secret aux participants. Il pria le cardinal Silj de se rendre sur-le-champ à San Giovanni Rotondo pour savoir si Padre Pio avait récemment quitté son couvent. Les supérieurs de ce dernier répondirent au dignitaire que, depuis les recommandations du Saint-Office en 1921, Padre Pio n'avait jamais quitté le cloître.

Le secret même qui entoura l'affaire – elle ne fut révél ée que quarante ans plus tard – témoigne éloquemment du trouble du Vatican. Padre Pio n'avait pas usé de son don de

bilocation pour sa seule défense, mais pour empêcher le pape de commettre une erreur dommageable à l'Église. C'était un défi à l'autorité pontificale, le capucin imposant de fait sa volonté par un pouvoir surnaturel.

L'épisode ne semble pas avoir adouci les dispositions du Vatican, et l'on pourrait même supposer qu'il l'exaspéra. En effet, les 23 avril et 11 juillet de cette année 1926, le Saint-Office renouvelait ses sanctions : « Que les fidèles sachent qu'il est de leur devoir de s'abstenir de rendre visite au Padre Pio », spécifiait-il.

Padre Pio était-il conscient de l'audace de sa spectrale apparition devant le pape ? Nul ne peut évidemment l'avancer. Mais, à la lumière de cet épisode, l'intervention auprès du général Cadorna revêt un sens bien différent de celui d'une simple intervention surnaturelle dictée par la compassion. Si Cadorna s'était suicidé en 1917, le choc eût été retentissant pour l'opinion publique italienne ; il eût signifié la défaite. Et une question se fait lancinante : le jeune paysan qu'était Padre Pio pouvait-il appréhender toutes les répercussions de ce geste ? Ou bien obéissait-il à l'une de ces consciences immanentes dont Ludwig Boltzmann, un physicien célèbre, a postulé l'existence ?

D'autres exemples ici seraient superflus. À ce point de l'étude, un fait est certain : en plus des stigmates et de maints autres pouvoirs hors du commun, Padre Pio se distingua par sa faculté de se trouver en deux lieux à la fois.

Et celle-ci ne doit rien à l'hystérie telle qu'elle est communément décrite, à moins que cette pathologie ne soit le signe d'un état psychique et nerveux conférant des facultés jusqu'ici inexplorées.

Le défi posé par le mysticisme aux lois de la physique classique est d'autant plus déconcertant qu'il n'est pas circonscrit au christianisme ou à la religion. Au Ier siècle, certains assuraient que Simon le Magicien, contemporain de Jésus, était capable de voler. Dans le bouddhisme et l'hindouisme, il est considéré comme possible de s'affranchir des lois de la pesanteur. Dans son ouvrage *Tibet secret*, le voyageur du XXe siècle Fosco Maraini raconte l'histoire touchante d'un moine en méditation qui s'élève au-dessus du sol, ne se nourrissant que d'un bol de riz par jour apporté par un novice. Au fil des jours, le moine s'élève de plus en plus haut et, pour finir, le novice doit se hausser sur la pointe des pieds pour lui tendre son bol. Une gravure bouddhiste zen du XVIIIe siècle représente des novices effarés regardant leur maître voler haut dans les airs.

Selon les fables, les sorcières traversent le ciel sur des balais pour se rendre à leurs sabbats. Sleipnir, le cheval à huit jambes de la mythologie scandinave, permet au dieu Odin de traverser l'espace en un instant. Élément frappant: à tout moment de l'histoire et dans des civilisations aussi différentes que celles de l'Inde ou du Mexique, on trouve trace de récits narrant l'abolition du temps, de l'espace et des lois ordinaires de la physique.

Sainte Thérèse d'Avila, qui lévita elle aussi, écrit :

*Quand j'essayais de résister* [au ravissement] *j'avais l'impression qu'une grande force me poussait les pieds. Dans un premier temps, je dois confesser que j'éprouvai une peur terrible ; car lorsque le corps se soulève, accompagné par l'esprit (une expérience tellement douce que l'on s'y soumet), les sens demeurent en éveil et j'étais*

*suffisamment restée moi-même pour me voir m'élever dans les airs.*

Une religieuse venue faire le ménage dans la chapelle aperçut les jupons de la sainte à proximité de la voûte. Ces prodiges suscitèrent évidemment la méfiance des autorités religieuses et une enquête s'ensuivit pour vérifier qu'il n'y ait pas là quelque diablerie.

Le cas le plus frappant est indéniablement celui de saint Joseph de Copertino (1603-1663), qui s'éleva plus de cent fois dans les airs et fut pour cela surnommé le « saint volant ». C'était un garçon de l'Apulie, simple et peut-être même attardé mentalement, qui cherchait l'extase dans l'autoflagellation, à l'instar de Padre Pio. À vingt-deux ans, il fut admis, non sans réserve, chez les franciscains. Peu après, ayant atteint l'extase dans les prières qui suivaient la messe, il s'éleva et s'envola vers l'autel, où il manqua être brûlé par les cierges. Dès lors, il multiplia ses élans aériens au point qu'il devint un sujet d'embarras pour ses frères et ses supérieurs ; ainsi, voyant le pape Urbain VIII pour la première fois, il fut empli d'une telle joie qu'il s'éleva de plusieurs pieds. Dans sa naïve obligeance, il proposait même aux gens de porter leurs fardeaux. Il ne maîtrisait pas toujours ses lévitations: lors de l'une d'elles, il traversa le jardin du cloître emmenant avec lui un bénédictin. Les deux hommes finirent perchés sur les branches d'un olivier, dont ils ne purent descendre que lorsqu'on leur apporta une échelle. Finalement, ses supérieurs exigèrent qu'il accomplît ses dévotions en privé.

Ces exploits déconcertants furent attestés sur la foi du serment par de nombreux témoins, dont la princesse Marie de Savoie et le roi Casimir V de Pologne.

Quelque effort qu'on fasse pour rationaliser le mysticisme, fort de l'idée positiviste que la science peut tout expliquer, on se heurte à un obstacle majeur : comment expliquer la présence de stigmates et l'infraction aux lois de l'espace-temps ? Padre Pio ne lévitait pas, mais son cas est proche de celui d'Anne-Catherine Emmerich, qui elle lévitait.

*Il m'arrivait souvent d'être soulevée*, écrivit-elle. *Je pouvais alors atteindre les parties les plus élevées de l'église, comme les fenêtres, les sculptures, les pierres en saillie. Je pouvais nettoyer et ranger des endroits inaccessibles à un être humain. Je me sentais transportée dans les airs et je n'avais pas la moindre peur. Mon ange gardien était à mes côtés depuis l'enfance.*

Était-elle vraiment transportée ou en avait-elle l'illusion? Dès que l'on évoque la lévitation, on se heurte en effet à l'irréductible scepticisme des esprits raisonnables ; ni témoignages ni photos ne peuvent venir à bout des soupçons de jobardise et trucage combinés. Ce phénomène est connu en psychologie sous le nom de dissonance cognitive : c'est le refus d'admettre un phénomène dont la culture et l'expérience quotidienne ont enseigné qu'il est impossible. La lévitation de sainte Thérèse d'Avila, d'Anne-Catherine Emmerich et la bilocation de Padre Pio sont par exemple accueillies avec un sourire condescendant. D'une part, ce sont là des incidents lointains, qui ont sans doute été mal interprétés à l'époque et, d'autre part, celui qui les tient pour vrais est un naïf qui s'intéresse trop à l'étrange. Ainsi, une excellente amie neuropsychiatre s'alarma de ma santé mentale lorsque je lui rapportai des événements inexplicables survenus à mon domicile… Entre autres, un candélabre de quelque sept kilos avait été projeté contre

une porte avec une violence extrême et sur près de trois mètres.

Concernant l'affaire Padre Pio, les « rationalistes » arguent généralement que le général Cadorna et Mgr Barbieri ont été victimes d'hallucinations. Il semble impossible de se trouver simultanément en deux lieux à la fois ou d'être soulevé en l'air sans une force motrice connue.

Ces objections seront analysées. On ne peut néanmoins manquer de relever la singulière conjugaison de stigmates et d'infractions aux lois de la physique.

Le cas de Daniel Dunglas Home, célèbre spirite du XIX^e^ siècle, a suscité une abondante littérature, en raison d'un exploit consistant, selon les trois témoins qui le rapportèrent, à s'élever en l'air le 13 décembre 1868, à sortir par une fenêtre d'une pièce au troisième étage d'Ashley House et à y revenir par une autre. « Comment avez-vous fait ? », demandèrent les témoins. Home, toujours en transe et tournant le dos à la fenêtre à guillotine qui n'était levée que d'une quarantaine de centimètres, se jeta dehors la tête la première, sur le dos, puis rentra la tête en avant par une autre fenêtre.

Le cas est intéressant car il se situe hors du domaine religieux. En 1984, Trevor Hall, un écrivain enquêtant sur l'affaire, émit l'hypothèse que Home avait gagné la fenêtre, l'avait escaladée et franchi les trois balcons séparant cette fenêtre de celle par laquelle il était revenu. Les trois témoins (le vicomte Adare, vingt-sept ans, journaliste au *Daily Telegraph* ; James Ludovic Lindsay, vingt et un ans ; le capitaine Charles Bradstreet Wynne, trente-trois ans, officier à la tour de Londres) auraient donc été bluffés par Home[4]. L'explication semble plausible, à cette réserve près

que ces témoins auraient été étonnamment impressionnables : ils auraient d'abord *cru* voir Home s'élever dans les airs et n'auraient pas remarqué que, pendant ce temps, il gagnait la fenêtre et sautait avec un talent acrobatique émérite de balcon en balcon. Ashley House a depuis été démolie, mais des mesures avaient évidemment été prises par des sceptiques. Or les balcons en question se trouvaient à quelque vingt mètres du sol et étaient espacés entre eux de 2,20 mètres. Il faudrait également taxer de jobardise un savant tel que sir William Crookes, découvreur du thallium et inventeur du radiomètre et du tube électronique à cathode froide qui porte son nom, qui écrivit ceci :

*En trois occasions séparées, je l'ai vu* [Home] *complètement soulevé au-dessus du sol de la chambre.* [...] *À chaque occasion, j'ai pu observer librement le fait pendant qu'il se produisait.*

Crookes ayant l'habitude d'observer finement les phénomènes naturels, on peut supposer qu'il était un témoin digne de foi. Il s'assura d'ailleurs la collaboration de Home pour mener des expériences de laboratoire destinées à étudier les phénomènes dont celui-ci était le déclencheur. Par ailleurs, Home avait lévité en d'autres occasions devant des centaines de témoins. Il fit ainsi état de ses talents de spirite à la cour de Napoléon III et du tsar Alexandre II.

Cela aurait décidément fait beaucoup de jobards... Les sceptiques sont pris à leur propre piège.

Home n'était pas un mystique contemplatif. D'un point de vue moral, on ne peut le comparer à saint Joseph de Copertino ou à aucun autre saint sujet à la lévitation. Selon

ses propres dires, il aurait dès sa jeunesse déclenché par sa seule présence des phénomènes anormaux et aurait, pour cette raison, été chassé à l'âge de dix-sept ans par la tante chez laquelle il habitait, cette dernière le croyant possédé. Coureur de dots – Alexandre Dumas fut témoin de son mariage avec un beau parti russe, Alexandrina de Kroll –, il était aussi un fieffé escroc et il fit de la prison pour avoir tenté d'extorquer à Mrs Lyons, marquise Strathmore et grand-mère de l'actuelle reine d'Angleterre, une pension de sept cents livres sterling par an.

Cependant, son intérêt pour le spiritisme témoigne de sa croyance dans l'au-delà et certains détails de sa biographie retiennent l'attention. Comportement histrionique, typique de l'hystérie : il lui arrivait de plonger ses mains dans une cheminée où brûlait un feu comme s'il se fût agi d'une bassine d'eau. Plusieurs documents et témoignages indiquent qu'il « prenait la pose » avec plaisir. Des témoins assurent l'avoir souvent vu s'étirer et grandir d'une quinzaine de centimètres. Détail révélateur : il faisait exécuter l'air populaire américain *Home, sweet home*, évident jeu de mots sur son nom, par un accordéon qui flottait à plusieurs mètres au-dessus de lui, témoignant ainsi d'un exhibitionnisme caractérisé[5].

On retrouve ce genre de cabotinage chez plusieurs médiums célèbres ; il finira par entourer le spiritisme d'une aura de mystification. Un présupposé courant voudrait que la communication avec l'au-delà (si tel est le mot adéquat pour parler d'un domaine inconnu) aille de pair avec une honnêteté scrupuleuse. Mais lorsque les intermédiaires sont des hystériques ou névrosés sans idéal transcendant, tels Home et bien d'autres, leurs pouvoirs leur servent à se faire valoir, à stimuler leur ego et entretenir l'exaltation qui leur prête ces pouvoirs. Ils ne répugnent donc pas, pour

masquer leurs défaillances éventuelles, à recourir au trucage.

Le cas de la célèbre Eusapia Palladino (1854-1918) fut étudié par des savants tels que Charles Richet (Prix Nobel de médecine) et Pierre et Marie Curie. Ceux-ci attestèrent au terme de plusieurs expériences que ce sujet possédait des facultés inconnues. Lors de la séance organisée avec les Curie dans leur laboratoire, un appareil de mesure se détacha et fit un bond au-dessus de l'épaule de Pierre Curie, qui observa froidement que c'était « un joli vol plané ». Eusapia Palladino ne lévitait pas en personne, mais faisait léviter des objets et déclenchait des phénom ènes incompréhensibles. Aucun trucage n'eût permis, dans des locaux aménagés par les savants eux-mêmes, de soulever et déplacer des meubles lourds, voire de les faire monter au plafond. Cependant, Eusapia Palladino tricha au cours de certaines des innombrables séances dont elle fut l'objet dans plusieurs pays du monde et elle le reconnut elle-même. Elle discrédita ainsi les savants, le spiritisme et les spirites, une grande partie de l'opinion publique ayant tout jeté dans le même sac, sans doute pour se défaire d'une énigme qui posait de trop troublantes questions[6]. De façon simpliste, positivistes et rationalistes conclurent que, puisque la preuve de supercheries avait été faite, les fameux phénomènes n'étaient dans leur totalité que des tours de mistigri. La réalité des observations scientifiques fut occultée par le scandale des trucages. Les savants qui avaient procédé à des vérifications passèrent pour des naïfs s'étant laissé abuser par d'habiles escrocs…

Le scepticisme scientifique est parfois tout aussi excessif que la plus grande crédulité. À titre d'exemple – mais il en est bien d'autres – voici la mémorable prédiction de lord Kelvin, découvreur de la deuxième loi de la

thermodynamique et inventeur du télégraphe : « On s'apercevra que les rayons X sont une supercherie. » Alors qu'il était président de la Royal Academy, il dit encore : « La radio n'a aucun avenir. »

Nul, apparemment, ne songea que les phénomènes réels et les tricheries avaient en commun la nature hystérique ou névrotique des sujets qui en étaient la source.

Eusapia Palladino était en effet, par ses allures théâtrales, son arrogance de diva, sans parler de son appétence sexuelle, le portrait-type de l'hystérique. Elle était notoirement tricheuse, même au croquet, comme il apparut lors d'un séjour en Angleterre chez des protecteurs éphémères, les Sidgwick.

Ces contingences mises à part, un point semble évident : il existe une relation entre les défis aux lois physiques et ce qu'il est convenu d'appeler une psychopathologie.

Même si Padre Pio partageait avec eux des pouvoirs exceptionnels, personne ne songerait à le comparer à un Daniel Home ou à une Eusapia Palladino. Ces derniers ne manifestaient leurs dons que de façon involontaire ou pour la galerie, donc pour satisfaire leur ego ou pour en tirer des revenus matériels, tandis que le capucin était tout entier voué à l'adoration de Jésus, au partage de sa Passion et à la charité. Son attention, comme la leur, était polarisée sur une idée obsessionnelle, mais il ne faisait pas étalage de ses pouvoirs surnaturels. Pourtant, la fascination qu'il exerçait sur les foules conférait à sa présence en public un caractère spectaculaire, qui n'était pas du goût des autorités ecclésiastiques.

La vogue du spiritisme multipliait les histoires de médiums depuis quelques décennies : les sœurs Fox déclenchaient l'agitation des esprits frappeurs dans leur maison de Hydesville, dans l'État de New York ; les frères Davenport de Buffalo faisaient jouer divers instruments de musique par des esprits ; les Quakers d'Angleterre et d'Amérique se livraient à des danses alarmantes au cours de séances où ils se disaient en contact avec les anges et les esprits des morts… La spiritualité prenait le tour dangereux d'un spectacle de cirque. Dans le sillage d'Emmanuel Swedenborg – mystique du XVIIIe siècle considéré comme le « fondateur » du spiritisme, il assurait communiquer avec les esprits – ne cessaient de s'engouffrer moult personnages hauts en couleur.

L'éminent psychologue Pierre Janet, pionnier de la psychiatrie moderne et de la psychanalyse, s'intéressa aux séances de spiritisme. Sur un ton sarcastique, il raconte l'une d'entre elles :

*Chez des catholiques, l'abbé Bautain voit une corbeille se tordre comme un serpent et s'enfuir devant le livre des Évangiles qu'on lui présente, demander des prières et des indulgences. Chez des protestants, les tables n'ont plus peur de l'eau bénite, n'ont plus de respect pour les scapulaires et annoncent avant dix ans la chute de la papauté. M. des Mouseaux, qui voit des démons partout, interroge ainsi :*

*— Est-ce toi qui as tenté la première femme ?*

*— Oui, répond la planchette* [car il s'agit de séances « à la planchette »].

*— Est-ce sous la forme du serpent ?*

*— Oui.*

*— Es-tu du nombre des démons qui entrèrent dans des pourceaux ?*

*— Oui*[7].

Au su de ces échanges absurdes, Janet déduit que les manifestations des esprits sont en fait celles des médiums eux-mêmes. Il y décèle une « désagrégation de la personnalité ». Cependant, il ne s'attache pas aux manifestations physiques singulières, comme les déplacements de meubles, qui seront l'affaire d'un Camille Flammarion ou d'un Crookes et ne peuvent évidemment être causées par la désagrégation en question.

On ne peut s'empêcher d'évoquer à ce propos l'étonnante intuition de Montaigne, qui qualifiait l'esprit de « grand ouvrier de miracles ».

Les religieux, qui se tiennent informés de ces recherches car elles touchent à la métaphysique et à la religion, entrevoient le dérangement mental au travers des vapeurs de soufre. Ils ne cherchent pas plus loin. Ils ne vont tout de même pas se laisser abuser par ce que l'on appelle, au propre comme au figuré, des histoires de l'autre monde.

À la même époque, les grands voyageurs ramenaient des pays exotiques des récits et des photographies de phénomènes défiant le sens commun : yogis endormis à un mètre du sol ou gravissant une corde dressée par une force surnaturelle et disparaissant dans les airs. Les esprits qui se voulaient lucides se gaussaient de ce qu'ils tenaient pour des supercheries et des tours de magie bons pour les gogos. Dans un tel contexte, on comprend encore mieux la

réticence de l’Église à l’égard de phénomènes dits « paranormaux ». L’esprit du christianisme se dissolvait dans d’extravagantes superstitions et l’autorité de l’Église était assiégée par ces illuminés revendiquant un rapport direct avec l’au-delà et, pourquoi pas, avec le Seigneur. Jésus n’avait pas enseigné à ses disciples l’art de se mouvoir dans les airs et de se trouver en deux lieux à la fois. Ces histoires de spiritisme et d’objets se déplaçant tout seuls fleuraient la diablerie.

La position de l’Église a sans doute varié sur ce point, comme en atteste une déclaration du cardinal Joseph Ratzinger avant qu’il devînt le pape Benoît XVI : « Il semble, déplorait-il, qu’il n’y ait plus d’espace où Dieu lui-même puisse agir dans la sphère humaine. » Mais les pages qui précèdent, elles, témoignent qu’il en allait autrement à l’époque. Le matérialisme du XX$^{e}$ siècle ne fut pas seulement marxiste, il régnait sur l’ensemble de la culture : ce n’était pas avec des esprits qu’on faisait avancer les locomotives et qu’on bâtissait des ponts. Seuls d’oisifs amateurs de contes de fées pouvaient s’intéresser au surnaturel.

Le fait est qu’on pouvait trouver le meilleur et le pire dans le surnaturel. Cela ne répondait pas à la question de savoir ce qu’était le surnaturel mais, enfin, il convenait de soustraire l’Église à cette agitation où le message de Jésus se diluait jusqu’à disparaître.

Padre Pio fit donc les frais de cette discipline. Peut-être lui pesa-t-elle ? Mais l’impatience ne l’empêcha pas de mettre à profit un don que les spirites, eux, n’avaient pas et dont ils semblent s’être peu souciés.

1. M. Winowska, *Le Vrai Visage du Padre Pio*, Fayard, 1955.

2. Antonio Socci, *Il segreto di Padre Pio*, Rizzoli, 2007, citant l'ouvrage d'A. Aulino, *Solidali per Cristo*.

3. G. Pagnossin, *Il Calvario di Padre Pio*, *in* Y. Chiron, *op. cit.*

4. T. Hall, *The Enigma of Daniel Home : Medium or Fraud ?*, Buffalo, NY, Prometheus Books, 1984.

5. Home ne fut certes pas le seul spirite européen à défier les lois de la physique. En 1938, Colin Evans réitéra ses exploits de lévitation devant un vaste public, au Conway Hall de Londres. D'innombrables photographies attestent les phénomènes de lévitation d'êtres humains et d'objets qui se produisirent tout au long du siècle dernier dans tout l'Occident, lors de la vogue du spiritisme. Certains incidents furent à coup sûr l'effet de trucages, car ces phénomènes assuraient d'importants revenus à leurs organisateurs. Mais les photographies prises aux infrarouges excluent la possibilité d'impostures.

6. L'Orient a évidemment réservé sa part de surprises dans ce domaine. Le voyageur John Keel, qui se rendit en Inde et au Tibet en 1950 pour rendre compte des tours de magie et des phénomènes réellement inexplicables, rapporte avoir vu au Sikkim un lama appelé Nyang-Pas qui, durant leur conversation, s'éleva en l'air et croisa les jambes dans la position de la méditation.

7. P. Janet, *op. cit.*

**5**

## Le pouvoir de guérir

## et ses implications philosophiques

Les miracles continuaient de se produire. Padre Pio opérait des guérisons inexplicables et le positivisme de l'époque n'y pouvait rien.

Car le capucin possédait aussi le pouvoir de guérir. Parmi tous les phénomènes dits « paranormaux », les guérisons spontanées sont le signe patent d'un esprit de compassion. Elles sont la pierre de touche qui permet de distinguer formellement les phénomènes sans finalité apparente des miracles intentionnels, seuls susceptibles d'être considérés comme saints. Les tables et les médiums qui volent, les apparitions de défunts chéris sont des manifestations accessoires d'une force inconnue, humaine ou autre ; elles ne servent à rien d'autre qu'à démontrer l'existence de cette force et, incidemment, à flatter l'ego de ceux qui la provoquent. Elles sont même alarmantes : un médium qui fait voler des tables est semblable à un enfant armé d'un revolver qui tirerait des coups en tout sens pour prouver sa puissance… Et l'on frémit à l'idée d'un terroriste médium, capable de faire pleuvoir des pierres sur ses ennemis.

Les guérisons, elles, n'expliquent pas la nature de cette force, mais elles nous éclairent sur la personnalité de leur auteur : son but est de soulager la souffrance de ses semblables et donc de protéger la vie. Peut-être ce trait

permet-il de mieux « juger » de la sainteté, tâche entre toutes redoutable ?

Il est sans doute impossible de recenser les guérisons de Padre Pio, et plus encore de distinguer les cas liés à l'autosuggestion ou à la « Piolâtrie » de ceux qui ne peuvent aucunement être expliqués par les connaissances actuelles de la médecine. La littérature pieuse sur le capucin déborde en effet d'exemples de guérisons de sujets ayant reçu des soins médicaux et chirurgicaux intensifs, mais débordants de reconnaissance à l'égard du saint plutôt qu'à celui de leurs praticiens[1]. On recense même des histoires de passeports perdus et « miraculeusement » retrouvés. Demeurent plusieurs cas troublants.

Les membres de la commission chargée d'étudier les miracles survenus à Lourdes connaissent les dilemmes que ceux-ci posent trop souvent. Concernant Padre Pio, les témoignages probants sont trop nombreux pour laisser libre cours à un scepticisme obstiné.

Les vignettes abondent, émouvantes, souvent à l'excès. Ainsi de celle de Giovanni Viscio, qui avait quarante-trois ans en 1919 et qu'une maladie de jeunesse – probablement une poliomyélite – avait laissé infirme. Ses pieds étaient orientés vers l'intérieur, inversement à la marche, et ses jambes ne le soutenaient pas ; il s'appuyait donc sur des béquilles et, ne pouvant être employé, il mendiait à la porte de l'église Notre-Dame-des-Grâces, à San Giovanni Rotondo. Il apprit que Padre Pio avait guéri des malades et l'implora. Personne n'assista à la scène et la manière dont elle a été racontée, bien des années plus tard, revêt une théâtralité gênante. Padre Pio aurait, à l'instar de Jésus, ordonné à deux reprises à Viscio : « Jette tes béquilles. » Et celui-ci aurait retrouvé l'usage de ses membres inférieurs pour les quelques années qui lui restaient à vivre[2].

Ce fut apparemment le premier des miracles du capucin.

De toute évidence, les guérisons de Padre Pio furent à l’origine de la ferveur populaire qui surprit et alarma les supérieurs ecclésiastiques du capucin. Un fossé entre les foules et l’Église menaça de se créer. Ce point peut surprendre le profane : une guérison miraculeuse, et à plus forte raison des guérisons répétées, ne devraient-elles pas au contraire susciter l’intérêt bienveillant des autorités et les porter à examiner leur cause ? La réponse est non. À Lourdes, par exemple, quelque cinq mille guérisons miraculeuses ont été constatées, mais seules soixante-quatre ont été reconnues comme telles. Après examen de chaque dossier, un rapport est mis aux voix par la commission des médecins désignés par l’évêque de Lourdes. Seul ce dernier décide alors de l’opportunité d’un « procès canonique », ce qui implique un nouvel examen du malade et des pièces du dossier.

L’Église fait donc preuve, en ce domaine, d’une extrême prudence, encore accentuée lorsque les guérisons s’attachent à une personne et non à un lieu. Le don de guérison est reconnu par l’institution, mais il n’implique pas nécessairement l’intervention de l’Esprit-Saint et moins encore la sainteté du guérisseur. La guérison miraculeuse restaure le lien de la créature à son créateur, mais toutes les guérisons prodigieuses ne sont pas miraculeuses au sens où l’entend l’Église. Ces dernières années, le développement de sectes thaumaturgiques (celles des disciples du père Antoine, du Christ de Montfavet ou de Mahikari, par exemple) a renforcé la réserve ecclésiale à l’égard de ces phénomènes. Et le don de guérison n’implique pas non plus la sainteté du guérisseur. La guérison miraculeuse est un phénomène considéré comme surnaturel. Or, nous le verrons, le surnaturel est un

domaine où la religion et la raison tâtonnent et trébuchent de façon périlleuse. Bref, ses guérisons ne signaient pas la sainteté de Padre Pio.

D’ailleurs, à ce jour, un certain nombre de témoignages laissent perplexe, à l’image de celui de Rosetta Polo Riva, cité par Malatesta :

*Depuis l’âge de douze ans, je suis atteinte d’une forme très grave d’endocardite. Je souffrais beaucoup. Les médecins ne pouvaient rien faire pour me soulager. Un jour, une amie m’a rendu visite; elle a pleuré en voyant mon état.*

*« As-tu essayé d’écrire à Padre Pio ? me demanda-t-elle.*

*— Padre Pio ? Que veux-tu qu’il fasse pour moi ? », lui répondis-je.*

*Elle m’annonça qu’elle écrirait, elle, une lettre à Pietrelcina pour demander une bénédiction spéciale pour moi.*

*Deux semaines plus tard, un soir, un fait extraordinaire advint. La fenêtre de ma chambre était ouverte. J’étais assise sur mon lit. Par la fenêtre entra un petit nuage blanc. J’ai eu peur. Je me suis caché la tête sous un oreiller. J’ai tenté d’appeler au secours, mais le souffle m’a manqué. J’ai entendu une voix :*

*« Tu ne dois pas avoir peur.*

*— Qui êtes-vous ? ai-je demandé.*

*— Je suis Padre Pio, Rosetta. Au lieu de t’écrire une lettre, je suis venu en personne. N’es-tu pas contente ?*

*— Oui, Padre. Je suis très contente ! Bénissez-moi.*

*— Je te le dis Rosetta, tu recevras la grâce de la Vierge de la Garde.*

*— Quand, Padre ?*

*— Le 28 août à 8 heures du soir. »*

*Puis le petit nuage blanc a disparu. J'ai pleuré de joie. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai raconté à personne ce qui m'était advenu.*

*Vint le 28 août. Ce matin-là, à peine réveillée, je me sentis bien. Deux semaines plus tard, j'étais complètement guérie.*

À la lecture de cet étrange récit, on ne peut s'empêcher de penser que l'intéressée a été victime d'une hallucination. La guérison est certes avérée, mais la cause du mal n'était-elle pas psychosomatique ? Pourquoi, par exemple, Padre Pio aurait-il spécialement intercédé auprès de la Vierge de la Garde en particulier (dont le sanctuaire se trouve à Marseille) ? Et pourquoi aurait-il pris la forme d'un « petit nuage blanc » ?

De semblables témoignages se comptaient par dizaines – on ne prête qu'aux riches. Mis au compte de la sainteté de Padre Pio, ils ne pouvaient qu'exaspérer au plus haut point des religieux déjà fort sceptiques. Leur nombre ne cessa d'augmenter… Et certains relataient des faits réellement miraculeux.

En 1919, en dépit de l'embargo de l'Église sur les activités du capucin, les pèlerins ne cessèrent d'affluer. Ils étaient même contraints de passer la nuit dehors, San Giovanni Rotondo ne comptant évidemment pas assez de lits pour les

accueillir ! Certains voulaient être guéris, d'autres venaient se confesser.

En 1921, Mgr Damiani, installé à Montevideo, portait déjà une vive admiration à Padre Pio. Il apprit que sœur Teresa Salvadores, une religieuse dirigeant un collège dans cette même ville, était gravement malade. Outre une inflammation de l'aorte, elle souffrait d'un cancer de l'estomac qui ne lui laissait que quelques jours à vivre. Le 31 décembre de cette année-là, Damiani eut l'idée de confier à sa sœur une des mitaines avec lesquelles Padre Pio cachait ses stigmates, en lui recommandant de l'appliquer sur son cœur et son estomac. Quand la religieuse se réveilla, elle raconta avoir vu un religieux barbu se pencher sur elle en priant. Probable suggestion : lorsqu'un évêque conseille d'appliquer une mitaine sur un organe cancéreux, ladite mitaine présente certainement quelque vertu miraculeuse. En tout état de cause, la religieuse put rapidement recommencer à se nourrir… Son médecin traitant, le docteur Morelli, professeur à la faculté de médecine de Montevideo, reconnut l'inexplicable rétablissement de sa patiente. Trois ans plus tard, cette dernière menait une existence très active…

La guérison du fils de Maria Gennai compte certainement parmi les plus spectaculaires miracles des temps modernes. Fin avril 1925, cette habitante d'un bourg du sud de l'Italie assez éloigné de San Giovanni Rotondo décida de soumettre son fils aux pouvoirs de Padre Pio ; l'enfant était atteint d'un mal incurable, dont l'évolution se faisait rapide. Maria Gennai prit le train, mais l'enfant mourut durant le voyage et elle en déposa le cadavre dans sa valise. Le lendemain, le capucin rencontrait une mère dévastée par le chagrin. Maria ouvrit sa valise, laissant apparaître le petit corps inerte. Padre Pio s'abîma en prières : l'enfant frémit et agita ses membres.

« Mère, pourquoi pleures-tu ? dit Padre Pio. Tu ne vois pas que ton fils dort ? »

Maria Gennai poussa un cri, la nouvelle du miracle se répandit comme une traînée de poudre, une clameur envahit les abords de l'église. Bientôt, grâce au téléphone et au télégraphe, le monde entier tourna ses regards vers San Giovanni Rotondo.

La réalité du miracle peut être mise en doute. L'enfant était-il vraiment mort dans le train ? N'était-il pas seulement tombé dans un état végétatif? Si tel avait été le cas, aurait-il cependant pu survivre à un enfermement de plusieurs heures dans une valise ? Réel ou supposé, ce miracle n'est pas sans évoquer les résurrections par Jésus de la fille de Jaïre et du fils de la veuve de Naïn.

Autre miracle éloquent : celui dont bénéficia un jeune homme de trente-deux ans, Giuseppe Canaponi. Le 21 mai 1945, il avait été victime d'un violent accident de moto lui valant de multiples fractures, dont une au crâne et cinq à la jambe gauche. Ces dernières avaient entraîné la perte de l'usage normal de sa jambe. En 1948, le professeur Leopoldo Giuntini, de l'hôpital Santa Maria della Scala à Sienne, avait diagnostiqué une « ankylose fibreuse du genou » et conclu à l'inutilité de tout traitement supplémentaire[3]. Or, la jambe n'était pas seulement raide, mais de surcroît douloureuse et l'infirmité exigeait l'usage de béquilles. Sur proposition de son épouse, Canaponi quitta Sarteano, où il habitait, pour se rendre à San Giovanni Rotondo. Il alla se confesser debout et se trouva devant Padre Pio. Au moment de l'absolution, Canaponi s'agenouilla sans y prêter attention. Puis il reprit ses béquilles et sortit de l'église. Stupéfaite, son épouse lui fit remarquer qu'il marchait. Les radiographies ultérieures déconcertèrent les médecins : elles ne témoignaient, en

effet, d’aucune modification des tissus atteints… Comment Canaponi pouvait-il donc marcher ? Il le put.

L’autohypnose provoquée par la rencontre avec le capucin peut-elle expliquer ce rétablissement ? D’un strict point de vue médical, il faudrait alors attribuer à cette discipline des propriétés extraordinaires et installer des services d’autohypnose dans tous les hôpitaux du monde. En tout cas, Canaponi put déclarer jusqu’à la fin de sa vie, à soixante-dix ans : « Je suis un défi aux lois physiques. »

La foi peut l’exalter, comme le montre le cas de Padre Pio, mais le pouvoir de guérir n’est pas nécessairement lié à la religion, en tout cas pas à la seule religion catholique.

Si Grigory Raspoutine était moine, ses célèbres débauches dissipent toute illusion qu’on eût pu nourrir sur sa pratique religieuse. Ses dons de guérisseur étaient d’ailleurs connus bien avant qu’il fût admis dans l’intimité de la famille impériale de Russie. Sa capacité d’arrêter les graves hémorragies du tsarevitch Alexei, hémophile, lui conféra ce privilège et assit également sa réputation sulfureuse de « mauvais génie de la Russie ». Peut-être recourait-il à l’hypnose, technique séculière dont la nature reste à ce jour mal connue ? Un sujet mis en transe par hypnose est susceptible d’agir sur son propre fonctionnement physiologique, d’innombrables témoignages en attestent. J’en ajoute un : le médecin parisien Sylvain Mimoun, avec lequel je discutais de cette question, m’apprit qu’il avait assisté à une intervention de chirurgie dentaire effectuée sous hypnose, la patiente ne supportant pas les anesthésiques. Durant l’intervention, celle-ci se mit à saigner abondamment. L’hypnotiste mit fin à l’épanchement en recommandant simplement à sa patiente : « Maintenant on arrête de saigner. » Et l’hémorragie cessa.

Par quels mécanismes la conscience pourrait-elle provoquer la vasoconstriction des vaisseaux sanguins locaux et mobiliser les facteurs sanguins de coagulation, on l’ignore.

Moult exemples attestent les bienfaits de l’hypnose. Elle peut atténuer ou suspendre la douleur et, mystérieusement, elle guérit les verrues !

Mais Padre Pio ne pratiquait pas l’hypnose.

Peut-être m’autorisera-t-on ici quelques souvenirs personnels? L’intérêt que je porte à Padre Pio n’est pas seulement spéculatif. Son histoire fait écho à une quête personnelle, celle de tous ceux qui jugent leur vie inaccomplie et cherchent une réponse à des questions existentielles. Il semble donc que ces souvenirs puissent contribuer à la réflexion du lecteur.

En 1974, je fis l’expérience du don, sinon de guérir, du moins de soulager d’intenses douleurs. À titre d’information, je travaillais alors pour une publication scientifique qui avait entrepris une vaste campagne de démystification du public concernant les calembredaines en cours (guérisons du cancer par yoga, consommation de tisanes et autres bains de siège), à laquelle je participais avec enthousiasme. Je souffris alors de contractures intenses des muscles du thorax, qui gênaient ma respiration et que la kinésithérapie et la pharmacopée en usage – les myorelaxants – n’atténuaient que passagèrement. Les médecins émirent l’hypothèse d’affections sous-jacentes graves, impliquant de passer de longs examens dont l’issue était incertaine. Un ami me suggéra alors d’aller consulter une « dame » qui pourrait peut-être soulager mes douleurs.

« Comment s’y prendrait-elle ? demandai-je.

— Des massages exercés d’une main experte », me répondit-il.

Je demeurai sceptique. Partisan convaincu de la méthode de Claude Bernard, qui recommande d’expérimenter avant de conclure, je me résolus à éprouver les talents de Jacqueline C., résidant route de la Reine à Versailles. Je fus reçu dans un appartement moderne et clair, non point dans l’antre mystérieux que j’avais imaginé. La thérapeute était une jeune femme vive et amène. Je m’assis, torse nu, sur un tabouret et elle m’effleura le dos de ses doigts. Aussitôt, je sentis une espèce de fluide glacé me couler dans le dos ; la douleur fut instantanément soulagée. Je me retournai, incrédule, et demandai à Jacqueline C. ce qu’elle avait répandu sur mon dos. « Mais rien », répondit-elle en riant. J’examinai ses mains et la priai de les laver devant moi. Elle le fit de bonne grâce, consciente d’avoir affaire à un sceptique endurci. Elle reprit ensuite ses effleurements ; les sensations de fluide glacé furent aussi intenses. En quelques minutes, je fus définitivement guéri.

Plusieurs entretiens ultérieurs avec Jacqueline C. et certains de ses clients m’apprirent que la jeune femme était tout à fait consciente de son don. Elle avait guéri et rasséréné des personnes éprouvées par la vie, ainsi qu’un chien, par compassion pour sa propriétaire. Elle n’avait élaboré aucune théorie et sa pratique était modeste : dépositaire d’un don, elle le mettait tout naturellement au service d’autrui.

Je ne me hasarderai pas à des spéculations sur la nature du fluide que j’avais ressenti, ni sur le don de Jacqueline C. Seule une équipe médicale et scientifique disposant d’un appareillage adéquat et présente au moment de la «

guérison » eût permis la résolution de l’énigme. Ce « talent » ne paraît pas unique : de nombreux rapports sur les rebouteux donnent à penser qu’ils possèdent également des dons de nature inconnue, qui soulagent des douleurs d’origine diverse sans qu’il y ait lieu d’user du mot « miracle ». Mais les guérisons de Padre Pio ne procédaient pas non plus de l’imposition des mains.

Padre Pio parvenait-il à obtenir des guérisons en mobilisant un récepteur sans doute niché dans le cerveau et capable de prodiges ? Une autre de mes expériences me le laisse supposer.

Toujours en 1974, un voyage au Sri Lanka (qui s’appelait encore Ceylan) me réserva une surprise de taille. Essentiellement bouddhiste, la population de la jeune république compte néanmoins des minorités chrétienne et hindouiste. À l’époque de mon séjour, un festival de la Végétation avait lieu dans le sud-ouest de l’île. Curieux d’assister à une telle célébration, je décidai de m’y rendre, accompagné de mon chauffeur David (la location d’une voiture coûtait moins cher avec que sans chauffeur). En cours de route, ce dernier m’apprit que nous allions assister à un festival shivaïste, Shiva étant le dieu de la nature dans la religion hindouïste. Dès notre arrivée, j’éprouvai un choc : un vieillard, couvert d’un simple pagne, était pendu aux branches d’un arbre par une vingtaine ou une trentaine de crochets passés sous la peau de son dos, qui étiraient celle-ci aux limites de la résistance. La douleur eût dû être atroce, mais le vieillard m’accueillit avec un visage serein, les mains jointes, et me souhaita la paix de l’âme. Un examen cursif des trous de l’épiderme – deux par crochet – me stupéfia : pas un seul d’entre eux ne saignait ni ne laissait la moindre trace de coagulation, signe d’un saignement récent. Il semblait que la circulation sanguine

eût été suspendue. Méditant sombrement sur les infections qui ne manqueraient pas de s'ensuivre – les crochets n'avaient certainement pas été stérilisés –, je poursuivis mon exploration.

De nombreuses photographies présentant des cas similaires ont été publiées dans la presse, sans autre effet apparent que de titiller la curiosité des Occidentaux pendant quelques minutes, et sans inciter non plus la médecine occidentale à s'intéresser à des phénomènes qui enrichiraient pourtant son savoir… L'étude de ces phénomènes permettrait peut-être de trouver des remèdes capables d'apaiser la souffrance de bien des malades.

Un long moment plus tard, un jeune homme se présenta devant un groupe de fidèles et enleva sa chemise, qui flottait autour d'un long pagne. Il tint un long discours que je ne pus comprendre, auquel l'assistance répondit par des formules tout aussi sibyllines. L'homme prit alors une tige de métal (sans doute du fer) d'une quarantaine de centimètres de long, de l'épaisseur d'un doigt et effilée à l'une de ses extrémités. Il en appuya l'extrémité pointue sur son flanc, sous la cage thoracique, et commença à l'enfoncer dans sa chair. J'étais aux premiers rangs : avec l'horreur qu'on devine, je vis la tige pénétrer le derme et les muscles de la taille. Aucun signe de douleur ne vint figer le visage du célébrant. J'avais quelque connaissance de la physiologie et, malgré ma stupeur, je ne cessais de m'étonner qu'aucune goutte de sang n'ait jailli de la blessure initiale. Je songeais évidemment à ce qu'eussent été les conséquences d'une telle blessure sur un sujet quelconque, européen ou autre.

Cependant, le jeune homme continuait d'enfoncer plus profondément la tige, celle-ci n'étant pas plus stérilisée que les crochets sur le dos du vieillard. Par-devers moi, je

passais en revue les risques de septicémie ou de tétanos et je tentais d'imaginer la trajectoire de la tige. Peut-être était-elle passée entre les deux lobes du foie, me dis-je, mais comment pouvait-elle franchir sans dommage dévastateur l'intestin grêle et le pancréas, comment le célébrant n'était-il pas terrassé par les effets d'une hémorragie interne massive ? Mais il ne l'était pas : son visage demeurait serein.

Au terme d'une automutilation qui me parut avoir duré des heures (une cinquantaine de minutes après examen de ma montre), la tige de métal darda enfin sous la peau du côté opposé de la taille, puis elle la perça et apparut, à peine ensanglantée. Le jeune homme leva les bras et tourna sur lui-même, pour exhiber son prodige à l'assistance. Il était transpercé de part en part par une tige de métal. Estimant que j'en avais assez vu, je décidai de quitter les lieux bouleversé, non sans avoir prié David de prendre le nom et l'adresse du célébrant, me promettant de lui rendre visite s'il était encore en vie.

Trois jours plus tard, et non sans appréhension, j'allai voir ce célébrant. Il m'accueillit d'un pas nonchalant et d'un sourire sans doute teinté d'ironie. Il me reconnut d'emblée, car j'avais été le seul Européen présent lors de la cérémonie. Je demandai à examiner les points par lesquels il s'était transpercé ; il se déshabilla et ma stupeur se raviva. Je constatai en effet l'existence non pas d'une, mais de deux cicatrices de chaque côté de ses flancs. Le jeune homme m'apprit qu'il s'était déjà livré à la même démonstration l'année précédente. Les cicatrices anciennes étaient presque invisibles, les plus récentes s'étaient formées sans croûte, trace d'infection ou chéloïde volumineuse.

De retour à Paris, je racontai plusieurs fois cette histoire et me heurtai immanquablement à un scepticisme moqueur. D'aucuns estimaient que j'avais été berné par un tour d'illusionniste ; d'autres alléguaient que seuls des examens radiologiques permettraient d'affirmer que le célébrant n'avait pas subi de séquelles. Lors de sa « performance » et de notre entrevue, l'homme avait probablement été sous l'effet de l'opium… J'observai que l'opium, pas plus qu'aucune drogue, ne modifie la formule sanguine ni ne permet de se transpercer avec une tige de fer. On me répondit que l'absence de saignement prouvait justement le trucage. Je montrai maintes photos de célébrants se transperçant les joues et la langue avec une variété de crochets et de tiges de fer sans trace de saignement; derechef, on allégua savamment que certaines parties du visage étaient peu sensibles. Je proposai alors en vain aux sceptiques de bien vouloir se soumettre à l'épreuve… En fait, je me heurtai à ce mécanisme de défense psychologique déjà évoqué, la dissonance cognitive. Seul a raison celui qui ne croit pas.

Quelques années plus tard, Antoine de Caunes, qui avait écouté mon récit, m'invita à participer à une émission de « Nulle part ailleurs » en compagnie d'un Russe. Après être resté quelque quatre-vingt-dix secondes en apnée dans une baignoire transparente, ce dernier se livra à un exercice singulier. Assis près de moi, il se perça l'avant-bras de part en part avec une tige de métal. Je pus suivre chaque instant de cette démonstration : à aucun moment je ne vis apparaître la moindre goutte de sang ou le moindre signe de douleur. L'émission fut filmée et il est possible de s'en procurer l'enregistrement. La réaction des sceptiques se résuma à cette phrase : « Vous voyez bien que cela n'a rien d'extraordinaire. »

Reste à expliquer pourquoi, lorsqu'un imprudent accepta de réitérer l'expérience sur le plateau avec une simple épingle stérilisée, il dut s'interrompre sous l'effet de la douleur et d'un saignement dense, alors que l'épingle n'avait même pas été enfoncée à plus de deux millimètres dans la chair.

La dissonance cognitive est une puissante barrière de compréhension, il faut en convenir. Et il faut aussi reconnaître les miracles de l'obstination mentale !

Une hypothèse me vint alors à l'esprit : l'hypnose produirait-elle cette polarisation mentale qui semble associée à l'hystérie ? Si le célébrant du Sri-Lanka avait été en état d'autohypnose, aurait-il eu accès à un centre du cerveau lui permettant de bouleverser les lois de la physiologie ?

Quand bien même cette supposition serait vérifiée, cela n'expliquerait pas les guérisons…

Outre l'incrédulité de certains, la notion même de guérison miraculeuse suscite la gêne chez beaucoup de ceux qui l'admettent, y compris parmi les croyants. Pourquoi certains sont-ils guéris et d'autres pas ? Y aurait-il une hiérarchie parmi les malades ? Et laquelle ? Certains seraient-ils plus méritants que d'autres ? Ces interrogations se recoupent de façon tellement inextricable que maints penseurs les rejettent dans les ténèbres. Ainsi, Simone Weil écrit :

*L'extrême grandeur du christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance.*

Autrement dit, la souffrance, considérée comme le sacrifice de soi et l'offrande de sa vie au Créateur, serait l'instrument de l'accession à la Passion de Jésus et l'accomplissement suprême du chrétien. C'est à peu près ce que déclara Padre Pio. Une grande partie du discours catholique autorisé contemporain tend d'ailleurs à une sacralisation de la souffrance, qui relève d'une conception tragique de l'existence. La créature se trouve isolée dans sa condition, excluant comme Padre Pio l'intervention divine qui mettrait fin au « sacrement de souffrance ». Dans cette logique, la seule issue de l'existence est sa négation même, d'où les mises en garde répétées de l'Église contre le culte de la souffrance pour elle-même, travers psychiatrique qui se nomme masochisme et qui peut conduire aussi à l'égarement théologique. Le capucin se défendit de ce travers tout en reconnaissant qu'il aimait la souffrance – en témoigne son histoire psychologique.

Mais alors, la guérison miraculeuse est-elle insensée ? Et, dans ce cas, pourquoi Jésus a-t-il pu guérir certaines personnes (fût-ce à son insu, comme lors de la guérison de la femme hémorroïsse, qui n'avait touché que le bord de son manteau) ?

Plus de quinze siècles de réflexion philosophique et théologique n'ont pu résoudre le dilemme, et l'on perçoit à la lecture des textes la division qui s'est opérée au sein de la chrétienté. L'un des camps se montre réservé à l'égard des miracles (guérisons comprises) qui pourraient être des ruses du démon ; l'autre y est favorable et soutient que le miracle est naturel, dès lors que la créature participe de la divinité par l'esprit et que l'on admet la médiation du divin.

La question se pose aussi pour les guérisons de Padre Pio. Pas plus que les autres saints auxquels on attribue des

miracles, il n'était infaillible. Parmi les milliers de personnes souffrantes qui vinrent le voir dans l'attente d'un miracle, seule une poignée d'entre eux fut guérie. Alberto del Fante, l'un des plus ardents défenseurs du capucin, a recensé quarante-sept cas de guérisons attestés par des certificats médicaux[4] ; c'est admirable, mais certainement bien peu en regard de la foule qui se pressait autour de Padre Pio pour être soignée. Le capucin se révolta, d'ailleurs, contre les miracles quasi automatiques qu'on attendait de lui : à une femme qui le suppliait de la guérir, lui qui « pouvait tout », il répondit avec impatience que, s'il ne faisait pas ce qu'elle lui demandait, il serait donc une canaille – c'est le terme dont il usa, *canaglia*. Or, il ne pouvait évidemment pas tout. Le père Pellegrino, un proche du capucin, lui présenta un jour l'actrice Titina de Filippo, gravement malade, et le pria d'intercéder pour elle. Padre Pio pria pour cette femme, en vain. Il était évidemment conscient de son impuissance à guérir tout le monde :

*Pauvre de moi !* écrivit-il le 6 novembre 1919. *Je ne peux trouver de repos; las et submergé par l'amertume la plus extrême, dans la désolation la plus désespérée, dans l'anxiété la plus angoissante, non de ne pouvoir, non de ne pas retrouver mon Dieu, mais de ne pas vaincre, de ne pas gagner tous les frères à Dieu.*

À la lecture de ces lignes, il apparaît que la guérison d'autrui ne pouvait s'effectuer que grâce à un effort suprême de communion avec la souffrance du malade. L'intervention miraculeuse ne pouvait réussir qu'au prix d'une intense dépense d'énergie de l'intercesseur. En fait, elle ne doit son appellation de « miraculeuse » qu'à l'impossibilité où l'on est de l'expliquer. Telle quelle, elle

obéit aux lois de la thermodynamique : pas de réaction sans action, c'est-à-dire sans apport d'énergie.

Élément constant : les interventions des thaumaturges de toutes les religions les épuisent physiquement. Maints témoignages décrivent Padre Pio ruisselant de sueur en plein hiver, au terme de ses prières.

Autre point commun à Padre Pio et aux autres sources de miracles : les guérisons ne s'effectuent pas de façon spontanée.

Ainsi, en juillet 1930, Joséphine Marchetti, originaire de Bologne, se rendit à San Giovanni Rotondo pour obtenir de Padre Pio la guérison d'un bras quasiment paralysé à la suite d'un accident survenu trois ans auparavant et dont les médecins pronostiquaient qu'elle ne retrouverait jamais l'usage. Le capucin la mit en garde contre le désespoir. L'infirme rentra à Bologne, les semaines passèrent sans que la moindre amélioration se produisît. Le 17 septembre, jour des stigmates de saint François, une odeur délicieuse embauma l'appartement et, ce jour-là, Joséphine Marchetti retrouva l'usage de son bras. À la différence de ce qui advint dans le cas de Canaponi, les radiographies indiquèrent la reconstitution des os et des cartilages. Je ne les ai pas vues, mais le cas de Delizia Cirolli, miraculée de Lourdes, m'incline à penser qu'elles existent bel et bien.

Souffrant à quatorze ans d'un sarcome du genou, cancer des os qui exigeait l'amputation de sa jambe, cette dernière fut conduite à Lourdes par sa mère, où elle fut guérie. Les radiographies prises avant et après le miracle sont indiscutables : les secondes démontrent l'existence de cicatrices du mal et sa régression[5].

Certains cas exigeraient, pour être qualifiés de miracles, la consultation du dossier médical et l’avis des hommes de l’art. Ainsi de celui de Gemma di Giorgi, une fillette née aveugle et sans prunelles, qui aurait recouvré la vue après avoir communié des mains de Padre Pio le 18 juin 1947. Quatre mois après ce miracle, le docteur Caramazza, ophtalmologiste de Pérouse, conclut, après examen, que la fillette ne pouvait pas voir. Cependant, elle put mener à bien ses études en jouissant de la vue.

Le cas de Gemma di Giorgi est un défi à l’ophtalmologie. En termes simples, il revient à admettre l’existence d’un appareil photographique fonctionnant sans obturateur. Il pose également une question : si les pouvoirs de Padre Pio étaient capables de reconstituer des os et des cartilages, pourquoi n’avaient-ils pas reconstitué les prunelles de cette fille ? Mais la raison n’a pas toujours accès à de tels domaines.

D’autres guérisons, plus classiques, sont entrées d’emblée dans la légende. Tout le monde à San Giovanni Rotondo n’était pas croyant, loin s’en faut. Un noyau d’athées, dont le docteur Francesco Ricciardi, fulminait à longueur d’année contre le foyer d’obscurantisme que représentait pour lui Notre-Dame-des-Grâces. Ricciardi fut atteint d’un cancer de l’estomac et alité en novembre 1930. Médecin, il ne pouvait se faire d’illusion sur son sort prochain. On lui proposa évidemment de recourir à Padre Pio, mais il s’insurgea. À sa dernière heure, on s’en alla quérir le capucin, qui accourut un jour de neige, portant les sacrements. Saisi par l’entrée dans sa chambre de celui qu’il avait tant vitupéré, le médecin lui demanda pardon. L’approche de la mort aussi fait des miracles ! Les sacrements furent administrés. Trois jours plus tard, Ricciardi dut admettre qu’il se sentait mieux. Et puis tout à fait bien. Le cancer avait disparu.

Le pouvoir de guérir a été attribué à de nombreux saints, comme en témoignent les dizaines de milliers d'*ex-voto* déposés dans les églises catholiques du monde entier. Il a ainsi donné naissance, au cours des siècles, au commerce et au trafic des reliques (toutes supposées miraculeuses), puis des images saintes, auxquelles on prête de semblables vertus. Toutefois, il n'est pas un crit ère attesté de sainteté : d'innombrables saints n'ont guéri personne, n'ont pas joui de la réputation de guérisseurs et n'en sont pas moins vénérés pour leur action spirituelle et leur exemple.

L'étude du cas de Padre Pio présente un intérêt majeur pour l'enquêteur du XXI$^{e}$ siècle : elle permet de s'interroger sur la nature de l'effort fourni par le guérisseur. Sur quoi, auprès de qui s'exerce cet effort ? En quoi consiste-t-il?

Depuis les temps les plus reculés, le pouvoir de guérir s'inscrit dans la sphère religieuse, dès lors que la maladie présente un risque pour la vie du sujet ou bien un aspect invalidant. Les petites misères quotidiennes peuvent se suffire de recettes, variables selon le folklore local, mais les grandes épreuves physiques exigent l'intervention des puissances suprêmes, à Rome il y a deux mille ans comme en Afrique, en Europe ou en Asie de nos jours. Alors se met en jeu l'appareil des systèmes de croyances et de ses agents, curé de paroisse française ou sorcier de brousse. Nulle part dans la longue histoire des sociétés, la conscience de la fragilité humaine n'apparaît plus clairement que lorsqu'il s'agit de préserver notre bien fondamental: la vie. L'individu confesse alors qu'il n'en est pas maître et que son sort dépend de puissances supérieures. La maladie sert de révélateur du sens religieux.

La pratique du chaman, du sorcier, du *medicineman*, du prêtre mésopotamien, égyptien, celtique, romain, vise alors à savoir si la maladie est causée par un esprit bon ou mauvais, car il se peut aussi que les puissances bienveillantes l'aient infligée à la créature pour la punir d'une faute, ou pour la mettre à l'épreuve, comme Dieu le fait dans l'Ancien Testament. En effet, il laisse Job endurer d'odieuses épreuves ourdies par Satan. Histoire périlleuse pour la foi catholique, puisque la créature est présentée comme l'objet d'un conflit entre les puissances célestes et surtout d'un pacte entre Dieu et Satan. Job est donc l'archétype de la créature inguérissable, jusqu'à ce que la curiosité des puissances célestes se soit lassée et que l'infortuné ait fait la preuve de sa foi infrangible.

Dans les pratiques anciennes, toutefois, le guérisseur s'attache à délivrer le malade en chassant l'esprit mauvais et en apaisant et sollicitant l'esprit bienveillant. Outre l'invocation des esprits responsables et les récitations de formules, il recourt à des recettes médicinales censées appuyer l'intervention magique. Le fait est universel : la souffrance est considérée contraire à l'ordre du monde, médecine et religion se rejoignent sur ce point.

Tous les autres miracles admis par l'Église catholique se conforment à ce même principe. Dieu est vie et joie, la souffrance est une rupture : il est impératif de soulager le malade.

Il en va autrement pour Padre Pio.

Si la théologie catholique, sous l'influence de l'esprit des Lumières et de la science, n'interprète pas expressément la maladie et la souffrance comme la sanction du péché, Padre Pio est quant à lui issu du catholicisme profond du

Mezzogiorno et considère la douleur comme une rédemption :

*Ne croyez pas que j'aime la souffrance pour elle-même,* déclara-t-il à sa fille spirituelle Cleonice Morcaldi, *je l'aime et je la demande à Jésus en raison des fruits qu'elle produit : elle confère de la gloire à Dieu, sauve les âmes et libère celles du Purgatoire. Et qu'est-ce que je peux vouloir de plus ?*

Il s'agit d'une conviction profonde, qui a reparu au moins en une occasion…

Après une intervention chirurgicale pour une hernie inguinale qu'il avait voulu subir sans anesthésie, un ami lui suggéra de prier pour que Dieu lui évitât des épreuves : « Dieu m'en garde ! » répliqua-t-il[6].

Or, il y a là une contradiction : si tels sont les effets de la souffrance, pourquoi les épargne-t-il à autrui ? Se consid ère-t-il comme le seul habilité à revêtir cet habit de souffrance qui fut le sien ? Ou bien encore tient-il ceux qu'il guérit pour des caractères faibles ? Comment concilier cette recherche de la souffrance avec les mots de Jésus devinant l'approche de sa Passion : « Père, écarte de moi ce calice » ?

Le discours de Padre Pio sur la souffrance et la guérison n'est pas spécifiquement théologique, mais ses corollaires le sont, comme l'affirmation que la souffrance humaine « confère de la gloire à Dieu ». Comme tel, il est singulièrement lacunaire, puisqu'il postule que Dieu et Satan conspirent de conserve pour infliger des souffrances à la créature humaine. Et l'on ne peut exclure qu'un tel

discours (dans la mesure où il était connu par les autorités ecclésiastiques) ait contribué à déclencher la deuxième vague de persécutions dont le capucin fut l'objet.

Les miracles de Padre Pio furent bien réels, mais son discours ne permet pas d'en élucider les causes. Associés à ses capacités de bilocation, ils apparaissent encore plus incompréhensibles. La tentation est forte de songer que le prêtre ne savait pas de quoi il parlait.

Un épisode détestable, fort éloigné de ces considérations élevées, allait cependant interrompre la saga de Padre Pio.

1. Ainsi, un ouvrage a été consacré au recensement des seuls miracles dont les bénéficiaires étaient irlandais : C. Keane, *Padre Pio. The Irish Connection*, Édimbourg/Londres, Mainstream Publishing, 2007.

2. E. Malatesta, *op. cit.*

3. A. Socci, *op. cit*.

4. A. del Fante, *Padre Pio, chi è*, Bologne, Arti Grafiche, 1954. En 2007, l'hagiographie exaltée d'A. Socci (*op. cit.*) évaluait à cinq cent mille les témoignages de grâces collectés depuis la mort de Padre Pio en 1968 jusqu'à décembre 1995, en plus de cinq cents guérisons attestées

médicalement. Il s’agirait alors de la plus formidable floraison de miracles recensés dans l’histoire de l’Église, et elle appellerait une révision théologique.

5. Le domaine des régressions spontanées du cancer, sur lesquelles j’ai eu de nombreux entretiens avec des cancérologues, est trop vaste pour être présenté ici, fût-ce de manière cursive. Ces régressions existent, hors de tout contexte religieux. Elles sont cependant très rares et nul médecin n’a jamais pu m’expliquer pourquoi celle de Delizia Cirolli était advenue peu après l’arrivée de la jeune fille à Lourdes. Le scepticisme obstiné qui se dit ou se veut scientifique m’apparaît comme anti-scientifique.

6. Cette citation et la précédente sont tirées de *Il segreto di Padre Pio* d’A. Socci, *op. cit.*

# 6

## Escroqueries, concussions, micro dans le confessionnal : dernier chapitre d'une Inquisition moderne

Le 16 juillet 1933, le pape Pie XI, celui-là même auquel le double ou l'émanation de Padre Pio avait rendu visite durant une séance du Saint-Office, reçut l'évêque de Bovino, Mgr Cornelio Sebastiano Cuccarollo. Il lui annonça que Padre Pio avait été réintégré *et ultra*, c'est-à-dire qu'il était désormais autorisé à dire la messe en public et à confesser. Le pontife ajouta que c'était la première fois dans l'histoire de l'Église que le Saint-Office rétractait ses décrets.

Selon le chercheur italien Enrico Malatesta[1], la longue période de répression du capucin – il s'agit en fait d'une véritable persécution qui dura de 1922 à 1933 – prit fin grâce à la non moins longue et obstinée campagne du professeur Giorgio Festa. L'apogée de la lutte fut la rédaction d'un livre, *Tra i misteri della scienza et le luci della fede*, qui parut en 1933[2]. Festa y battait en brèche la thèse du père Agostino Gemelli, franciscain auréolé d'une réputation de scientifique, selon laquelle les stigmates de Padre Pio étaient une manifestation d'hystérie. Gemelli faisait toujours figure d'autorité ; le Saint-Office se référait à lui pour justifier son ostracisme à l'égard du capucin, comme en témoigne une conversation entre Festa et le cardinal Perosi, publiée par le premier.

Pour Festa, la nature et la permanence des stigmates annulaient les assertions de Gemelli sur leur origine névropathique. Nous avons déjà exposé les raisons pour lesquelles cette thèse, si bien intentionnée soit-elle, est erronée et ce débat dépassé : la composante psychique des stigmates et autres manifestations miraculeuses ou surnaturelles est évidente, mais elle n'exclut pas la sainteté. La campagne de Festa eut pour effet, au moins en apparence, de lever l'accusation d'hystérie qui pesait sur le capucin. Toutefois, d'autres raisons expliquaient l'arrêt de la répression ecclésiastique. La piété et la foi sans défaut de Padre Pio et l'écho grandissant de ses miracles plaçaient le Vatican dans une situation délicate. La poursuite de la polémique risquait de nuire à l'Église.

Le capucin put de nouveau vaquer à ses occupations ordinaires. À la lumière des événements qui suivirent, la décision des autorités ecclésiastiques ressemble plus à un compromis et au désir de ne pas « faire de vagues » qu'à une véritable approbation de Padre Pio.

En 1942, fort des quelques modestes offrandes de fidèles de San Giovanni Rotondo, celui-ci entreprit la construction de la *Casa di Sollievo della Sofferenza*, ce grand projet d'hôpital et de centre d'accueil pour les déshérités et malades, qu'il nourrissait depuis longtemps et dont l'absence se faisait lourdement sentir dans le Mezzogiorno, région « oubliée » de l'Italie moderne.

Un don exceptionnel de trois millions de francs provenant d'Emmanuele Brunatto, un autre grand défenseur de Padre Pio, se trouva converti en trois cents millions de lires, somme alors considérable. À la fin de la guerre, le maire de New York, Fiorello La Guardia, se souvint une fois de plus de ses origines italiennes et adressa un don de quelque quatre cents millions de lires. Cette coquette somme se

trouva mystérieusement amputée de cent cinquante millions, mais permit tout de même à Padre Pio de construire la *Casa*. Commencée en mai 1947, celle-ci fut inaugurée le 5 mai 1956 en présence du cardinal Giacomo Lercaro. Trois jours plus tard, le pape Pie XII en fit l'éloge.

Dès lors, des subsides prodigieux affluèrent : legs, dons immobiliers, virements. Padre Pio se trouva bientôt à la tête d'un capital de plusieurs milliards de lires. Parallèlement se déroulait un drame dont il n'était pas conscient. Un aventurier de la finance, Giovambattista Giuffrè, chargé de gérer la fortune de l'ordre des Capucins, se lança dans des opérations de haute voltige. Il contracta des emprunts sous promesse de taux de 40 % et 50 %, voire 100 % par an, allant jusqu'à 20 % par mois. Les religieux se laissèrent manœuvrer : ils ne comprenaient rien à la finance, avaient reçu de Giuffrè vingt et un milliards de lires entre 1946 et 1959 et pensaient que cette manne insensée allait durer *ad vitam æternam*. Les finances de l'ordre tombèrent évidemment dans un état de confusion indicible et Giuffrè, surnommé « le banquier du ciel », fut arrêté. Il n'y survécut pas longtemps et, à sa mort, le scandale de la banqueroute éclata au grand jour. Une commission d'enquête parlementaire fut nommée.

L'affaire préfigura d'ailleurs le scandale qui allait éclabousser l'Église quelques décennies plus tard, mettant en scène un banquier suicidé, Michele Sindona, soupçonné de collusion avec la mafia ; un autre banquier retrouvé pendu à Londres sous le pont des Black Friars, les « Frères noirs » : Roberto Calvi ; une loge maçonnique d'extrême-droite, la P2 ; un cardinal aventureux, Paul Marcinkus. Cette affaire révéla une faillite colossale et s'acheva par un non-lieu juridique.

Lors de l'affaire Giuffrè, la curie générale dut payer les dettes et se retrouva ruinée. Capucin et évêque de Padoue depuis 1949, Mgr Girolamo Bortignon était en proie à de graves difficultés ; il demanda à Padre Pio de lui venir en aide pour renflouer les caisses de l'ordre. L'autre consentit à faire don de quarante millions de lires ; c'était à l'époque une grosse somme, mais elle ne pouvait suffire à combler le gouffre creusé par la cupidité des capucins prévaricateurs.

Une véritable escroquerie fut alors organisée à San Giovanni Rotondo, décrite par Angelo Battisti, l'administrateur de la Casa di Sollievo :

*La personne de confiance du Padre, à laquelle il remettait le matin les offrandes et les lettres reçues, étant tombée malade* [...] *c'était l'aumônier de la* Casa*, un véritable homme de Dieu, qui se rendait auprès de Padre Pio. Une fois sorti de la cellule de ce dernier avec la bourse, le père provincial l'attendait dans le couloir et, saisissant le père Mariano, il le sommait de retirer les offrandes de la bourse et de les porter au père économe du couvent.* [...] *Dans le couvent, tout le monde parlait du prochain transfert du père Mariano, qui serait bientôt remplacé par deux pères, libres dès lors d'exécuter les intentions du provincial: s'emparer de l'argent de la charité remis à Padre Pio*[3]*.*

Les couvents, on le voit, ne sont ni toujours ni seulement des lieux de piété : les capucins se comportaient comme de véritables filous. Les sommes ainsi prélevées ne suffisaient toujours pas à combler le déficit et Padre Pio n'entendait pas céder les centaines de millions qui lui avaient été confiés pour ses propres œuvres. En 1959, une seconde vague de persécutions commença, menée par Bortignon.

L’évêque de Padoue, Bortignon donc, était un homme autoritaire et froid, hostile aux mystiques : alors qu’il était provincial de Venise de 1938 à 1944, il avait poursuivi de son animosité le père Leopoldo di Castelnuovo, moine qui mourut en odeur de sainteté en 1942 après avoir déclaré que le père Bortignon avait été la plus pénible épreuve de sa vie. Le provincial avait même interdit aux séminaristes de se confesser à lui.

Mais ici, l’affaire n’avait rien de religieux : il s’agissait seulement de la détestable vindicte d’un capucin contre un autre, coupable aux yeux du premier d’avoir manqué de solidarité. Bortignon jouissait d’amitiés en haut lieu – on est tenté d’user du mot « connivences » –, qui lui laissèrent les mains libres. Pie XII avait fait l’éloge de la Casa di Sollievo ; le bulletin diocésain de Padoue tempéra ses propos en recommandant d’éviter « l’exagération dans les formes de dévotion » et en déconseillant « aux prêtres et aux fidèles d’organiser des pèlerinages auprès de Padre Pio, de même que de célébrer des messes ou de faire des réunions de prière en union avec le Padre précité ».

Or, les groupes de prière avaient reçu l’approbation expresse du pape. L’objectif réel de cet avertissement était d’empêcher les fidèles d’adresser de l’argent à Padre Pio.

L’entreprise de minage se poursuivit par le rappel des décrets du Saint-Office, dont Bortignon affirma qu’ils étaient toujours en vigueur. En dépit de l’annonce faite par le pape Pie XI à Mgr Cuccarollo, le Saint-Office n’avait pas abrogé ces décrets et, fait extraordinaire qui mérite donc d’être rapporté, le pape lui-même avait été berné par cet organisme. Dans sa campagne de dénigrement, Bortignon fit valoir qu’il n’avait jamais vu Padre Pio, ce qui revenait à lui retirer son aval. Les livres traitant favorablement de

Padre Pio étaient mis à l’index : ils ne devaient être lus, vendus ou réimprimés par personne.

Bortignon poussa plus loin les limites de l’iniquité épiscopale : il interdit de donner la communion aux fidèles de Padre Pio, même aux derniers jours de leur vie. En mai 1960, il suspendit *a divinis* deux prêtres qui s’opposaient à ses mesures, don Attilio Negrisolo et don Nello Castello. Ces derniers ne purent casser ces décisions qu’en 1970, après un recours devant le pape Paul VI. Entre-temps, ils avaient vécu de la charité publique, contre l’ordre même de Bortignon qui avait interdit aux fidèles de leur venir en aide. Bref, il les avait condamnés à la famine parce qu’ils étaient favorables à Padre Pio.

Il semble surprenant que ce prélat ait pu donner cours si librement à de pareilles malfaisances. En réalité, il était en très bons termes avec Mgr Loris Capovilla, secrétaire particulier du nouveau pape Jean XXIII. Le 23 septembre 1953, Capovilla désigna Bortignon (pourtant lourdement compromis dans les malversations de Giuffrè) comme « évêque vénéré ». Mais quand un fidèle de Padre Pio le supplia d’intercéder pour ce dernier, il répondit qu’il ne pouvait tenter aucune médiation.

Bortignon n’avait cependant pas épuisé son fiel que trois capucins le relayèrent et atteignirent les sommets de la franche infamie. En avril 1960, saisi de plaintes concernant la gestion de la Casa di Sollievo et le détournement de fonds par des capucins, Mgr Ottaviani, secrétaire du Saint-Office, délégua un collaborateur, Mgr Crovini, pour enquêter à San Giovanni Rotondo. Cela ne faisait guère l’affaire des concussionnaires : eux entendaient en effet démontrer que Padre Pio et l’administrateur qu’il avait désigné étaient incapables de gérer correctement le couvent et l’hôpital. Le 14 avril, le ministre général des

Capucins, le père Clemente da Milwaukee, fut informé de cette mission et procéda à une surenchère : il implora le pape Jean XXIII d'envoyer sur place un visiteur apostolique chargé de constater la situation périlleuse de San Giovanni Rotondo et de la Casa di Sollievo et d'y remédier. Ces deux établissements firent donc l'objet de deux enquêtes simultanées, mais le visiteur apostolique diligent é par le pape disposait de pouvoirs beaucoup plus étendus que les enquêteurs du Saint-Office[4].

Dans un tel contexte, il devenait urgent de courtcircuiter les dons envoyés par les fidèles à Padre Pio et d'empêcher celui-ci de résister à la tentative de mainmise des prévaricateurs sur les fonds qu'il gouvernait. Tandis que Crovini, l'émissaire d'Ottaviani, épluchait les comptes et constatait qu'ils étaient en règle, le père Emilio, supérieur du couvent, le père Amedeo, provincial, et le père Bonaventura da Pavullo, définiteur général de la curie généralice, firent installer des micros dans le couvent avec l'aide du père Daniele da Roma. Leur objectif : espionner Padre Pio et écouter ses conversations avec les fidèles, y compris dans le confessionnal. Un micro fut placé dans la cellule du capucin (avec un enregistreur sous le lit relié à la lampe de chevet et commandé depuis le couloir par un interrupteur dissimulé derrière un tableau) ; un autre fut installé dans le parloir, près du fauteuil où Padre Pio avait l'habitude de s'asseoir ; un troisième vint se nicher dans le confessionnal réservé aux femmes !

La responsabilité du père Bonaventura da Pavullo fut attestée par divers documents, dont sa lettre du 15 juillet 1960 au père Giustino da Lecce :

*Ne vous faites pas de souci pour ici, étant donné que tout passe d'abord par mes mains, puisque, ainsi que cela a été*

*convenu avec don Terenzi, il est juste que l'Ordre voie et ait des informations avant qu'elles soient transmises aux autorités supérieures.*

*Il faut donc expédier de nouveau régulièrement en exprès les relevés des bandes faits avec l'aide du père Daniele* [da Roma] *et du frère M.* [Masseo da San Martino] *envoyés ici. Remettez tout à ces deux frères, sans dire bien sûr ce dont il s'agit ! Que la Vierge nous sanctifie !*

Cette initiative digne du KGB enfreignait pourtant le secret sacré de la confession et, comble d'indignité, elle était orchestrée par des capucins ! Ces trois frères avaient des complices : le père Giustino da Lecce, le frère convers Masseo da San Martino, le père Aurelio da Sant'Elia a Pianisi, le père Pergiuliano da Caselle Torinese et enfin don Umberto Terenzi, curé du sanctuaire du Divin-Amour. Les pères Emilio et Amedeo relevaient les bandes d'enregistrement et les transcrivaient ; le père Bonaventura da Pavullo et don Umberto Terenzi étaient les commanditaires et destinataires de ces bandes. Trente-sept bandes magnétiques furent enregistrées du 9 mai à la fin du mois d'août 1960. Le visiteur apostolique, Mgr Carlo Maccari, apprit alors l'existence du dispositif et le fit suspendre, non par bienveillance, mais parce qu'il avait deviné qu'il risquait d'être utilisé à la charge des adversaires du capucin, ce qui ne manqua pas. Padre Pio s'en était déjà avisé : il avait coupé avec son canif le fil reliant l'enregistreur à sa lampe de chevet, provoquant d'ailleurs un court-circuit.

D'autres l'apprirent bientôt… La marquise Giovanna Boschi, de Naples, fut informée en novembre que sa confession et celles d'autres femmes avaient été

enregistrées. L'affaire allait finir en justice. Et dans la confusion.

Entre-temps, le visiteur apostolique Maccari avait pris la relève de Crovini, tandis que Bortignon revenait sur le devant de la scène. Le 16 mai 1960, une semaine après l'installation des micros, il déposait au tribunal de la foi du Saint-Office une accusation en seize volumes contre le « schisme charismatique » de Padre Pio.

Un autre visiteur apostolique, Mgr Ronca, avait d'abord été désigné par le cardinal Ottaviani. Cependant, le père Clemente da Milwaukee était intervenu en personne auprès du pape, menaçant de démissionner si Ronca était maintenu. Le pape avait cédé au chantage et c'est ainsi que Maccari, qui convenait bien mieux aux persécuteurs de Padre Pio, fut choisi. Selon l'adjectif utilisé par don Terenzi dans une lettre au père Daniele, le nouveau *monsignore* était, lui, *guidalissimo*, c'est-à-dire manipulable et malléable à l'envi.

La seconde persécution de Padre Pio atteignit alors son intensité maximale.

Maccari n'avait en réalité nul besoin d'être influencé : il était animé de la même haine que Bortignon contre Padre Pio. Il arriva sur les lieux avec un collaborateur singulier, don Giovanni Barberini. Les deux hommes, censés faire la lumière sur la situation financière de la Casa di Sollievo et les rapports entretenus par celle-ci avec le couvent, procédèrent en fait à une enquête de moralité sur Padre Pio. Barberini poursuivit ses indiscrétions bien peu apostoliques jusque dans les bars de la région ; son comportement devint si scandaleux qu'il échappa de peu à

une raclée que projetaient de lui administrer des fidèles de Padre Pio.

Les espoirs de trouver des secrets financiers ou religieux retentissants dans la correspondance adressée à Padre Pio s'étant révélés vains, Maccari procéda à la quasi-relégation du stigmatisé, déjà pratiquée lors de la précédente persécution. Il l'isola des fidèles, qui n'eurent plus le droit de rencontrer le capucin hors de Notre-Dame-des-Grâces. Une imposante grille fut posée pour condamner le passage entre l'église et le couvent.

À la surprise générale, les deux compères Maccari et Barberini quittèrent brusquement San Giovanni Rotondo pour s'en retourner à Rome. En fait, ils ne souhaitaient pas honorer de leur présence le jubilé sacerdotal de Padre Pio, célébré le 10 août. Le flot de messages chaleureux qui afflua dut les déconcerter. Quatre cardinaux, dont Giambattista Montini (futur Paul VI, alors archevêque de Milan), soixante-dix évêques d'Italie et du monde entier, des personnalités internationales en étaient les signataires. Manquait seulement Jean XXIII, qui se différenciait ainsi de Pie XII. Le Vatican était décidément hostile à Padre Pio. *L'Osservatore Romano* ignora totalement l'événement.

Maccari et Barberini revinrent le 14 août. Ils transform èrent le couvent en prison pour un capucin de soixante-douze ans. Le supérieur, le père Emilio de Matrice, fut remplacé par le père Rosario di Aliminusa, provincial de Palerme, terrifiant geôlier qui allait conduire Padre Pio à une pitoyable fin.

En considérant la dévotion populaire entourant Padre Pio, il eût été envisageable que l'opinion nationale et internationale s'indignât contre de pareils sévices et

contraignît les autorités vaticanes à regretter amèrement leur fanatisme. Il n'en fut rien. Du moins pas tout de suite.

Pour le comprendre, il faut se représenter le climat intellectuel de l'Italie de ces années-là. La démocratie chrétienne était certes au pouvoir, mais le prestige de la gauche, et notamment du parti communiste, était considérable. L'autorité morale du Vatican s'affaiblissait, en raison de son interdiction du divorce et de l'émancipation sexuelle. Or, l'aspiration générale à la modernité fut soudain incarnée de manière exceptionnelle par l'*aggiornamento* de Jean XXIII, qui annonçait une Église nouvelle, enfin dépouillée de ses archaïsmes.

Une telle attitude n'était guère favorable à l'épopée de Padre Pio, laquelle se déroulait de surcroît dans le Mezzogiorno, une région considérée comme « attardée » par le Nord, moteur économique du pays.

Le 3 octobre 1960, le communiqué de presse du Vatican qui condamnait le trop long chapitre de la fermentation religieuse autour de San Giovanni Rotondo ne pouvait mieux tomber. Il était tout à la fois insidieux et raide :

*Le visiteur apostolique, Mgr Maccari, a quitté San Giovanni Rotondo et a annoncé une autre visite à brève échéance. Le prélat, envoyé du Vatican, a mené une enquête sur tout ce qui concerne la clôture du couvent delle Grazie où réside Padre Pio, spécialement sur la* Casa di Sollievo della Sofferenza *et sur un trafic de lettres et de paquets postaux qui aurait été observé ces derniers temps entre des citoyens étrangers, notamment nord-américains, et des éléments locaux étrangers à la vie du couvent.*

*Pour sauvegarder l'Église d'une sorte de forme délétère de fanatisme qui, malheureusement, s'insère souvent dans le*

*bagage des passions humaines, une plus grande rigueur a été appliquée à la clôture des frères et un contrôle plus attentif a été conseillé dans les rapports avec les fidèles. Un nouveau supérieur, jusque-là supérieur de la province monastique capucine de Palerme, a été envoyé au couvent delle Grazie. Padre Pio et les frères du couvent pourront ainsi se donner avec une plus grande sérénité à leur haut ministère et à toutes les œuvres de charité et d'amour chrétien qu'ils dispensent depuis plus de quarante ans dans ce coin heureux du Gargano.*

Le communiqué reprenait les accusations de « fanatisme » formulées quatre décennies plus tôt par de Fabritiis, le capitaine des *carabinieri* qui voulait déjà isoler Padre Pio. Ce fut bien là une des rares occasions où le Saint-Siège s'offusqua du « fanatisme » chrétien ! Que n'était-il intervenu au temps des bûchers de sorciers ? En d'autres termes, le Vatican avait fait le ménage dans « ce coin heureux » et chassé les miasmes du fanatisme religieux qui y proliféraient. Quant aux fidèles, c'étaient des « fanatiques »… Sans doute ont-ils été innocentés depuis la sanctification de Padre Pio.

De quel trafic de lettres et paquets postaux était-il question ? Était-ce là une allusion à des rumeurs de trafic de reliques de Padre Pio ? Et quel était donc l'objet de la prochaine mission annoncée ? Le communiqué n'en disait pas davantage, mais la réaction ne se fit pas attendre. Le chercheur Yves Chiron[5] a recensé huit cents articles en un mois, en majorité favorables à ce coup de balai dans les présumées écuries d'Augias. La diffamation s'en donna à cœur joie. *Avanti*, organe de gauche, dénonça « le fasciste de la première heure » que semblait être Padre Pio ; d'autres désignèrent le capucin comme « le moine le plus

riche du monde » et parlèrent d'« idolâtrie et intérêts économiques ».

Les fidèles de Padre Pio – ils étaient nombreux et célèbres – s'insurgèrent et accablèrent le Vatican de protestations contre la campagne diffamatoire menée contre un « saint » (il ne l'était cependant pas encore) par la plus haute autorité religieuse du monde chrétien.

Le cardinal Tardini invita les évêques de Lombardie et de Vénétie, provinces du Nord, à condamner les mécontents. Bortignon saisit la balle au bond et, le 7 novembre 1960, il publia une *Deplorazione* contre les groupes de prière de son diocèse, qu'il décrivait comme « un conventicule de dissidents ».

L'Église semblait avoir gagné la partie contre Padre Pio. Le 4 octobre 1960, ce dernier rédigea son testament. Les vainqueurs s'enhardirent et chargèrent une fois de plus le vaincu. Le cardinal Ottaviani, figure d'un autre temps – celui-là même qui, quelques années plus tard, allait tancer l'abbé Marc Oraison, partisan de l'éducation sexuelle, en proclamant le remède souverain aux élans de la chair : « *I spaghetti e la paura !* » (Les spaghettis et la peur !) –, prit les devants de la nouvelle offensive. Le 31 janvier 1961, sous couvert d'une lettre au ministre général des capucins, il rédigea une philippique en six points contre Padre Pio. En résumé : interdiction aux prêtres et aux évêques de servir la messe de Padre Pio ; interdiction à celui-ci de la célébrer à la même heure ; ordre aux fidèles de se tenir à distance du confessionnal du padre pour qu'ils n'entendent pas ce dernier ; ordre « que, de la manière la plus catégorique, soit évitée l'assiduité excessive des dévots – et spécialement des dévotes – au confessionnal du Padre Pio » ; interdiction à celui-ci de recevoir seul des dames. Cette dernière interdiction empeste la malveillance à plein nez :

elle laisse entendre que Padre Pio profitait de son intimité avec les dévotes, ce que jamais personne n'avait suggéré.

C'est tout juste si cette noble âme d'Ottaviani n'imposa pas la police au monastère même de Notre-Dame-des-Grâces. Mgr Parente, assesseur du Saint-Office, en rajouta une louche : Padre Pio étant connu pour célébrer longuement la messe, l'assesseur ordonna, « sous peines canoniques », que le stigmatisé la donnât désormais en trente à quarante minutes maximum. Chronométrer l'office d'un prêtre de soixante-treize ans mondialement connu, cela constituait une mesure vexatoire par excellence.

Puis le sbire commis par le Saint-Office à la surveillance du capucin, le sinistre père Rosario di Aliminusa, rivalisa de zèle : cette année-là (1961), il interdit à Padre Pio de célébrer les rites de la Semaine sainte.

C'en était trop : cette fois, la presse s'emballa dans l'autre sens. Des journaux rapportèrent que le Saint-Office projetait de déporter – quel autre mot ? – Padre Pio dans une cachette en Espagne.

Tous les effets positifs de la précédente campagne s'écroulèrent. Le Saint-Office, en fait la nouvelle Inquisition, craignit des débordements et démonstrations de foule à San Giovanni Rotondo. Une cabale de prélats vouait une haine féroce, aveugle, bestiale, acharnée et véritablement fanatique à celui que l'Église allait pourtant canoniser quelques décennies plus tard.

La chronique de la vie spirituelle catholique de ces années-là ne brille guère par son élévation ni son esprit de charité. Plus de quarante ans après, on demeure stupéfait de cette persécution orchestrée par les autorités spirituelles pour des raisons vénales.

1. *Padre Pio, op. cit*.

2. Ouvrage épuisé et qu'il n'a pas été possible de se procurer, mais dont Malatesta a publié de longs extraits.

3. Cité par E. Malatesta, *op. cit.*

4. Y. Chiron, *op. cit.* ; E. Malatesta, *op. cit.*

5. Y. Chiron, *op. cit.*

# 7

## « Ma fille, ils sont en train de m’empoisonner ! »

La dernière photo connue de Padre Pio vivant est effrayante : son expression est celle d’un homme traqué, hagard, fou d’angoisse. Traqué, il l’était en effet, et non pas seulement par Satan, mais aussi par les siens. Le parfum de scandale qui flottait désormais autour de San Giovanni Rotondo lui avait été imputé. Et, par esprit de soumission, il s’était trouvé dépossédé de l’œuvre majeure de sa vie terrestre, la Casa di Sollievo.

Le 18 octobre 1961, le cardinal Cicognani, secrétaire d’État du Vatican, lui ordonna par lettre de transférer la propriété de la Casa di Sollievo au Vatican ; cette lettre ne lui fut remise que le 17 novembre par le ministre général des capucins, le père Clemente da Milwaukee, le père Bonaventura da Pavullo (définiteur général de la curie généralice) et le père Torquato da Lecore (provincial de Foggia, dont dépendait San Giovanni Rotondo). Le capucin fut sommé, évidemment sans contrepartie aucune, de céder au Vatican les deux cent mille actions de la Casa di Sollievo.

Cet hospice et cet hôpital avaient été créés grâce aux dons des fidèles ; la cession équivalait donc à les déposséder eux-mêmes. Padre Pio avait déjà proposé à Pie XII de léguer l’établissement à l’Istituto delle Opere Religiose du Vatican, afin que l’œuvre se perpétuât après sa mort, mais

le pape avait alors refusé. Maintenant, le capucin était sommé de céder l'établissement de son vivant, sur ordre de Jean XXIII. Il avait trop prêché l'esprit de soumission pour s'insurger : le lendemain, il signa l'acte de cession.

Les persécuteurs inventèrent un stratagème auquel le KGB lui-même n'aurait jamais songé : un *affidavit* de la victime spécifiant que personne ne lui voulait de mal. Fin 1965, plusieurs journaux publièrent une singulière « déclaration authentique » de Padre Pio, datée du 16 décembre :

*Depuis quelque temps, la presse publie des déclarations sensationnelles à mon sujet, d'après lesquelles je serais l'objet de coercition et de persécution de la part des autorités ecclésiastiques. Devant Dieu, j'éprouve le besoin de devoir déplorer ces informations qui sont fausses et de déclarer que j'exerce librement mon ministère et que je ne me connais ni ennemis ni persécuteurs. Au contraire, il m'est agréable d'affirmer publiquement que je trouve auprès des supérieurs de mon Ordre et des autorités de l'Église compréhension, réconfort et protection.*

Bien des événements et des remous avaient précédé cette attestation qui visait à apaiser une opinion publique indignée, et qui ne correspondait en rien à la réalité. Par malchance pour les autorités ecclésiastiques, plusieurs témoins allaient révéler plus tard son caractère inauthentique. Ainsi, un magistrat familier de Padre Pio, Giovan-Guadalberto Alessandri, écrivit au cardinal Luigi Raimondi, préfet du Saint-Siège pour les Causes des Saints, afin de réitérer une affirmation antérieure :

*Je jure une nouvelle fois que Padre Pio, s'entretenant avec*

*moi au sujet de sa déclaration, dont j'étais contrarié, me répondit textuellement : « Que veux-tu, ils sont venus ici, ils m'ont remis une déclaration déjà écrite et ils m'ont dit de la recopier. »*

Déclaration confirmée par le docteur Giovanni Gigliozzi, directeur du bulletin de la Casa di Sollievo, qui rapporta les larmes de Padre Pio, avouant que beaucoup d'actes, y compris la déclaration ci-haut, lui avaient été extorqués. Témoignage inattendu, celui de Mario Cinelli, journaliste à *L'Osservatore Romano*, qui avait aussi interrogé le capucin sur cette étrange déclaration et qui rapporta que Padre Pio lui avait répondu : « Mon fils, ils m'ont forcé[1]. »

À deux reprises, en septembre 1963 et décembre 1964, les persécuteurs de Padre Pio lui avaient déjà demandé une telle déclaration au sujet de l'affaire des micros, mais il avait alors refusé.

Sans doute croyaient-ils que leurs actes seraient effacés par l'oubli ? C'est l'erreur commune à tous les gens de l'ombre : ils comptent bien plus de témoins qu'ils ne le soupçonnent et l'heure vient toujours où la lumière chasse l'ombre. On l'a vu lors des procès de Moscou, on l'a revu dans l'affaire Padre Pio et on le reverra sans doute encore.

Il serait cependant erroné d'affirmer que l'ensemble de la hiérarchie catholique avait juré la perte de Padre Pio. Une cinquantaine d'archevêques et d'évêques et des milliers de prêtres réunis à Rome pour le concile se rendirent à San Giovanni Rotondo en décembre 1962 et en janvier 1963, pour célébrer le soixantième anniversaire de la prise d'habit de Padre Pio et pour assister à sa messe. Les prêtres aussi se recrutent dans le civil… il en était donc

pour rendre hommage à l'homme pieux et miraculeux salué par la dévotion populaire.

On peut débattre de l'attitude de Jean XXIII, qui fut étrangement indifférent au drame. Sans trop s'avancer, on peut affirmer qu'il laissa son secrétaire Capovilla prendre les décisions à sa place. Toutefois, il est difficile, sinon impossible, de croire qu'il ait pu ignorer la longue tragédie de Padre Pio… Cette dernière avait tout de même agité le Vatican et l'Italie !

Cependant la camarilla poursuivait son œuvre néfaste. Le 5 mai 1963, jour de la Saint-Pie V et fête onomastique du padre, la population de San Giovanni Rotondo s'apprêtait à fêter son concitoyen. Le maire, Francesco Roncaldi, et des conseillers municipaux allèrent prier le supérieur Rosario di Aliminusa de retarder la célébration de la messe, afin que les pèlerins qui n'étaient pas encore arrivés pussent y participer. Padre Pio se présenta aux visiteurs et s'apprêtait à les remercier, quand le père Rosario manda deux religieux qui emmenèrent incontinent le stigmatisé.

Le tapage commença à San Giovanni Rotondo. L'incident, en effet, scandalisa d'abord le maire et les conseillers, puis la population. Le soir, une foule portant des centaines de flambeaux occupa la place de l'église pour clamer sa fidélité à Padre Pio et chanter : « Dehors les persécuteurs ! Libérez Padre Pio ! » Des télégrammes partirent à l'adresse du président de la République et du secrétaire d'État du Vatican, le cardinal Cicognani. L'indignation populaire gagna alors l'Italie entière.

Deux ardents défenseurs de Padre Pio, Emmanuele Brunatto et Giuseppe Pagnossin, voulurent donner à l'affaire un tour international. Fondateurs de l'Association internationale pour la défense de la personne et des

œuvres de Padre Pio, ils s'apprêtaient à alerter l'ONU sur les sévices moraux subis par le stigmatisé, voire à soumettre l'affaire à la Cour internationale de justice de La Haye. Un livre blanc dressant l'inventaire des persécutions entreprises depuis 1922 et des scandales qui émaillaient l'affaire était en préparation, qui devait être adressé à tous les ambassadeurs en poste aux Nations unies à Genève. Mais, le 3 juin 1963, Jean XXIII mourut. Brunatto et Pagnossin, il faut le rappeler ici, ont recueilli et publié un nombre considérable de documents qui, sans eux, auraient probablement été perdus ; ils figurent au premier rang des défenseurs de Padre Pio.

Alarmée par les remous que l'affaire Padre Pio commençait à susciter, la hiérarchie prit quelques mesures rapides : un décret du cardinal Valeri, préfet de la congrégation des religieux, ordonna la mutation des geôliers du capucin. Dans l'attente des suites de l'affaire, le livre blanc en cours d'impression ne fut pas diffusé aussi largement que Brunatto l'avait initialement prévu. Un exemplaire fut respectivement adressé au nouveau pape Paul VI, au président de la République et au secrétaire général des Nations unies, U Thant.

L'alerte avait été rude. Le père Clemente da Milwaukee, qui avait contribué à la mise en place du dispositif carcéral de Padre Pio, éloigna le plus répressif des geôliers, le père Rosario di Aliminusa. Le 24 janvier 1964, ce dernier fut remplacé par le père Carmelo di San Giovanni in Galdo. Malgré ce simulacre, les mêmes consignes demeuraient en vigueur. Le père Clemente da Milwaukee demanda alors à Padre Pio l'attestation déjà citée, afin de calmer l'opinion publique. Le capucin refusa une première fois de la lui fournir. Cependant la sacristie fut rouverte au public, afin d'autoriser les fidèles à rencontrer Padre Pio. Quelques mois plus tard, ce dernier put de nouveau célébrer les

offices de Pâques. C’est alors, en décembre 1964, qu’il accepta de signer l’attestation demandée par le cardinal Ottaviani, son assesseur Mgr Parente et le père Clemente da Milwaukee. Ce dernier accomplit sa dernière mission relative aux affaires de San Giovanni Rotondo : il fut en effet remplacé peu de temps après par le père Clementino da Vlissingen.

Le nouveau pape intervint vraisemblablement en personne pour alléger la condition du stigmatisé. Peut-être se rappelait-il une prédiction singulière que Padre Pio lui avait faite alors qu’il n’était encore que cardinal archevêque de Milan et que son prédécesseur Jean XXIII n’avait même pas été élu ? Padre Pio avait chargé un ami, le *commendatore* Alberto Galletti, de prévenir Montini qu’il serait pape et qu’il devait s’y préparer. « Oh, les étranges idées des saints », avait, paraît-il, répondu Montini… Cette réplique peut prêter à sourire, puisque Padre Pio n’avait pas encore été béatifié. Mais Paul VI fut certainement contraint de ménager la partie du clergé hostile à Padre Pio ; il ne put donc libérer entièrement le capucin.

L’étau s’était donc desserré. Du moins aux yeux du public.

Padre Pio mourut-il libre ? Certains détails relatifs aux dernières années de sa vie laissent un sentiment profond de malaise. Ainsi du traitement de ce que ses médecins appelaient son « asthme bronchique », conséquence possible de son état nerveux si l’on se réfère au tableau des symptômes déjà évoqué. Un tel état pouvait-il s’accommoder d’un traitement pharmaco-chimique tel que celui qui lui fut imposé ? Il n’existe pas de médication spécifique aux grands mystiques mais, enfin, on eût espéré plus de prudence de la part des supérieurs et des médecins

imposés au prêtre. Car il faut le préciser : Padre Pio n'avait demandé ni médecin ni remède, on les lui avait imposés.

Un fait est particulièrement suspect : à partir de 1965, le père Carmelo di San Giovanni in Galdo, nouveau gardien du couvent, décida qu'un seul médecin, le docteur Giuseppe Sala, s'occuperait de Padre Pio. La décision était autocratique et infondée : jusqu'alors, le capucin avait reçu les soins des docteurs Festa et Romanelli et de sommités venues de Rome, tels les professeurs Valdoni et Cassano… Il n'avait eu qu'à s'en féliciter. Le choix de Sala comme responsable exclusif du corps de Padre Pio était d'autant moins compréhensible que son patron, le professeur Luciano Lucentini, médecin chef de la Casa di Sollievo, avait rédigé sur lui un rapport dénonçant ses insuffisances et ses défaillances, son impréparation professionnelle et son comportement déontologique douteux, ainsi qu'une « culture médicale tout à fait superficielle et hâtive ».

En 1965, Lucentini, outré, quitta la direction de l'hôpital. Querelles intestines ? C'est possible, mais la suite des événements renforce le soupçon. Le professeur Torlontano, successeur de Lucentini également réputé, n'apprécia pas davantage le docteur Sala, qui fut licencié de la Casa di Sollievo.

Et c'était pourtant ce médecin qui allait prendre soin de Padre Pio…

Les capucins firent en outre un mensonge énorme : Padre Pio s'étant plaint à des fidèles des traitements de Sala, des rumeurs scandalisées se répandirent. Le 22 avril 1965, le père Lino, de la curie provinciale de Foggia, adressa à l'agence de presse ANSA un communiqué assurant que le professeur Valdoni, cardiologue romain réputé, avait examiné Padre Pio la veille, sur demande du gardien du

couvent de San Giovanni Rotondo et du délégué provincial. Le praticien semblait avoir jugé l'état de Padre Pio rassurant et le père Lino résumait ainsi le diagnostic de Valdoni (dont le nom était cité quatre fois) : troubles de la circulation causés par une forme d'arthrose dont quatre jours de repos auraient raison. Padre Pio était pourtant sujet à des vertiges et des chutes ; son état alarmait l'opinion. L'ANSA demanda à la curie provinciale confirmation de la visite de Valdoni et le père Bonaventura da Pavullo (l'homme des micros) la donna.

Mais, ô scandale ! le lendemain (23 avril), Valdoni, consulté par les journalistes sur l'état réel du stigmatisé, démentit catégoriquement sa visite : ce jour-là il se trouvait à Munich.

Les capucins avaient donc menti comme des arracheurs de dents. Sala ne broncha pas. Pour expliquer la bévue, les prêtres prétendirent que l'ANSA avait confondu Valdoni avec un autre praticien, le professeur Pontoni de Naples, qui vint peu après examiner Padre Pio. Ils ne purent cependant expliquer pourquoi le diagnostic de Pontoni était diamétralement opposé à celui qu'ils avaient attribué à Valdoni… Une bronchite n'avait que peu de rapport avec l'arthrose !

La situation sentait donc fortement le roussi. La presse nationale sonna l'alerte et les médecins de la Casa di Sollievo, qui n'avaient plus le droit de traiter Padre Pio, exigèrent la consultation d'un collègue éminent, le professeur Castaldo Cassano, qui revenait des États-Unis. Le ministère de l'Air mit à sa disposition un avion militaire qui le déposa à l'aéroport proche de Bari.

Mais quand Cassano, accompagné de Torlontano, du directeur sanitaire de la Casa di Sollievo, le docteur Gusso,

et de Maître Giovanni Penelli, avocat dudit établissement, se présentèrent devant Padre Pio, celui-ci déclara que son supérieur, le père Carmelo di San Giovanni in Galdo, lui avait interdit de se laisser examiner par quelque autre médecin que Sala.

Et, une fois de plus, Sala ne broncha pas. L'offense faite à d'illustres collègues ne l'émut même pas.

Ce nouveau scandale fut largement rapporté par la presse italienne. Cassano exposa son indignation au cardinal Ottaviani, mais rien ne changea. Les précédentes évolutions n'avaient été que mascarade. La persécution continuait, poursuivant seulement sa route différemment.

Padre Pio était dans une situation comparable à celle des dissidents politiques internés dans les hôpitaux psychiatriques soviétiques et mis en « camisole chimique », c'est-à-dire abrutis par les drogues.

« Ma fille, ils me donnent tant de pilules qu'ils sont en train de m'empoisonner », déclara Padre Pio à l'une de ses ouailles, la *signora* Mastrorosa.

Que sait-on du traitement administré par Sala, puisqu'il ne prenait l'avis de personne ? Les « pilules » étaient des barbituriques et des somnifères, si l'on en croit le père Pellegrino da Sant'Elia a Pianisi qui, le 1^er^ novembre 1968 et moins de deux mois après la mort de Padre Pio, déclarait devant cinq témoins :

*Tous les soirs, depuis la fin de 1964, Padre Pio était obligé de prendre cinq pilules, dont deux étaient des barbituriques et trois, des somnifères. Une autre personne,*

*ainsi contrainte à prendre tant de pilules, si elle n'avait pas eu la constitution du Padre Pio, se serait écroulée après une semaine.* […] *Le Dr Sala lui faisait aussi des piqûres, il apportait lui-même les ampoules, qu'il mettait dans sa poche quand elles étaient vidées.* […] *Nous n'avons jamais réussi à en saisir une.* […] *Nous nous sommes battus contre les somnifères. Nous avons commencé à protester auprès du gardien, le père Carmelo, du Dr Sala et du père Michele, le vicaire du couvent. Même après avoir été informé des faits, le père Carmelo ne s'est jamais occupé de l'affaire*[2]*.*

Est-il besoin d'éléments plus éloquents ? Quand l'hebdomadaire *Gente* les rapporta, le docteur Sala lui intenta un procès, puis se rétracta. On ne peut porter une accusation contre une personne délivrant un traitement dont on ignore la teneur. Il est cependant notoire que, entre autres effets, les barbituriques et les somnifères dépriment le centre respiratoire et qu'ils ne sont donc guère conseillés à un patient atteint d'asthme bronchique, d'origine névrotique ou non. Quant à faire le procès de Sala quarante ans plus tard, l'exercice serait stérile ; en revanche, il serait bon de mettre les capucins complices de cette camisole chimique face à leurs responsabilités. En tout cas, plusieurs témoignages indiquent que le principal intéressé, Padre Pio, exécrait ces médicaments. Il dit un jour à l'économe de la Casa di Sollievo, Enzo Bertani : « Prends ces pilules et jette-les avant que le père n'arrive. » C'est dire si l'effet n'en était pas bénéfique.

L'état de santé du Padre Pio déclina rapidement. Depuis le 24 mars 1968, il ne se déplaçait plus qu'en fauteuil roulant. Le dimanche 22 septembre, il tenta de célébrer la messe dite « du jubilé stigmatique ». Une foule considérable, en plus de sept cent cinquante représentants de groupes de prière du monde entier, était réunie dans la chapelle. Guère

conscient, apparemment, de l’état du stigmatisé, le père Carmelo di San Giovanni in Galdo lui demanda de célébrer une messe solennelle et chantée. Un témoin, Ennemond Boniface, rapporte :

*Obéissant comme toujours, et déjà moribond,* [il] *essaya de chanter la messe. Il n’y arriva pas.* […] *Péniblement, il la lut. Au* Pater*, de plus en plus accablé et troublé, il commença par les paroles de la préface* […] *et à la fin de la messe, il s’effondra d’un coup, évanoui.* […] *Pour la première fois, on dut amener le fauteuil roulant du Padre Pio dans le chœur, jusqu’à l’autel, alors que d’habitude, on reconduisait le stigmatisé à la sacristie, porté plus que soutenu, par deux frères, sous les bras.*

L’un de ses plus ardents défenseurs, Pagnossin, le photographia du haut de la tribune gauche de l’église, à l’aide d’un téléobjectif. Stupeur : les stigmates sur les mains avaient disparu. Ce point semble confirmer l’hypothèse selon laquelle Pio n’avait plus l’énergie nécessaire pour entretenir les stigmates.

Il resta toute la journée dans sa cellule, puis, à 18 heures, il voulut assister à l’office du soir, du haut de la tribune. Il regagna alors sa chambre, mais, ne pouvant trouver le repos, il décida de faire quelques pas sur la terrasse voisine. À la surprise du père Pellegrino qui l’accompagnait, il marcha d’un pas alerte, comme un jeune homme. Soudain il blêmit et son compagnon dut l’installer dans son fauteuil. Son état ne cessa de s’aggraver. Vers 1 h 15 du matin, le père Pellegrino fit appeler le docteur Sala. Celui-ci crut à une crise d’asthme et recourut une fois de

plus à ses pilules et à l'une de ses mystérieuses piqûres. L'état du moribond continua de décliner. Le gardien fut prévenu et les derniers sacrements furent administrés à Padre Pio. Il expira à 2 h 30.

Dans son ouvrage *Padre Pio le crucifié*, Ennemond Boniface dresse un réquisitoire sévère contre l'assistance médicale dont Padre Pio bénéficia, ou plutôt ne bénéficia pas. Plusieurs détails, en effet, sont troublants, tel le délai inconsidéré entre le collapsus de Padre Pio lors de sa promenade et le moment où le père Pellegrino, qui semblait pourtant dévoué, appela le docteur Sala.

La dégradation de l'état général de Padre Pio était évidente depuis plusieurs années et, même si le traitement administré inconsidérément par le docteur Sala y contribua, le capucin était, à quatre-vingts ans, parvenu au terme de sa vie. Mais enfin, l'on ne peut certes pas affirmer que le père Pellegrino ait fait diligence. De surcroît, l'on est surpris par la hâte peu commune avec laquelle la toilette funéraire et la mise en bière furent effectuées : un quart d'heure. Aucune photographie ne fut prise des mains, des pieds et de la cage thoracique du stigmatisé le plus célèbre du XX^e siècle.

Tout laisse à penser que le docteur Sala et les capucins étaient pressés de clore un chapitre de l'histoire de l'Église qui n'avait que trop duré. Les faits invitent cependant à nuancer cette impression : en confiant Padre Pio aux soins exclusifs d'un médecin dont le dossier académique était sans distinction, les capucins l'isolaient de médecins complaisants, contestataires et bavards, fussent-ils plus compétents… Ils en avaient trop vu avec des zélotes tels que Festa ; ils entendaient traiter Padre Pio comme un agité ordinaire. Ce que fit Sala[3].

Si les capucins et la hiérarchie catholique avaient cru en finir avec le cauchemar que le pauvre stigmatisé et ses incompréhensibles phénomènes avaient été pour eux, ils en furent pour leurs frais.

À l'heure de ce 26 septembre 1968 où l'on descendait la dépouille de Padre Pio dans la crypte de l'église Notre-Dame-des-Grâces, la foule des fidèles interrompit les cantiques qu'elle chantait et poussa des cris. À la fenêtre de la cellule n° 5, l'image de Padre Pio apparut sur la vitre, avec sa bure et sa cordelière. Le père Carmelo di San Giovanni in Galdo envoya un moine s'enquérir de la cause de ces émois. Le gardien, excédé par ce qu'il prenait à l'évidence pour une crise d'hallucination collective (expression renouvelée du mysticisme dévoyé de la populace), fit ouvrir la fenêtre de la cellule n° 5 et y tendre un drap blanc.

Las ! L'image du padre apparut alors sur toutes les fenêtres du couvent. Phénomène bizarrement spectaculaire, presque excessif. Puis, dans sa charité céleste, Padre Pio ne provoqua plus de phénomènes surnaturels.

1. En 1969, après la mort de Padre Pio, le postulateur général des Frères mineurs capucins tança le courageux journaliste, coupable d'avoir révélé le pot aux roses. Assurant que Padre Pio n'avait pas été contraint de publier sa déclaration, il affirma que Cinelli accusait donc Padre Pio d'avoir commis un mensonge solennel. Le journaliste rétorqua que ce n'avait pas été un mensonge, « mais un acte héroïque de charité ». Ces détails sont tirés de l'ouvrage d'E. Malatesta, *op. cit.*

2. E. Boniface, *Padre Pio le Crucifié*, Nouvelles Éditions latines, 1971.

3. L'étrange épisode du très bref pontificat de Jean-Paul Ier, pape visionnaire victime d'un infarctus nocturne trente-deux jours après son intronisation, n'a pas aidé à dissiper le sentiment que la nature, parfois, faisait trop bien les choses.

# 8

## Un saint soucieux de son image

Les faits et les témoins sont trop nombreux pour que l'évidence puisse être un instant contestée : une vaste part de la hiérarchie catholique a pendant un demi-siècle exécré et persécuté de façon odieuse l'homme qu'elle allait béatifier en 1999, avant de l'élever à la sainteté en mai 2002. La prudence théologique ne peut expliquer, et encore moins justifier, l'acharnement dont l'appareil du pouvoir ecclésiastique fit preuve pour isoler Padre Pio et le réduire à l'impuissance. Ce scandale est bien comparable à celui de l'affaire Dreyfus.

On ne peut prétendre que l'Église ait puni les coupables. Il eût fallu, pour cela, sévir en haut lieu. Le repentir des responsables est loin d'être avéré et les seconds couteaux furent récompensés pour leur besogne. Ainsi, le père Bonaventura da Pavullo, l'homme des micros, fut nommé supérieur de l'hospice des capucins à Rome et le père Giustino da Lecce, installateur des micros et transcripteur des bandes enregistrées, fut nommé vice-président du séminaire des capucins de la province de Trente. Don Umberto Terenzi, qui finança l'affaire et organisa l'expédition des bandes, devint premier curé de Rome. Mgr Bortignon, quant à lui, ne fut pas inquiété.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, qui, comme le lecteur s'en sera avisé, n'est ni hagiographique ni apolog étique, nous exposerons les raisons pour lesquelles il est

délicat de condamner l'Église de façon univoque. Arrivé à ce point de notre démonstration, une telle prise de position peut surprendre. Elle n'est pourtant aucunement paradoxale, mais guidée par le raisonnement scientifique.

Comment expliquer la béatification, puis la sanctification du persécuté ? La béatification, pour commencer, a permis à l'Église de reprendre le contrôle d'un mouvement populaire d'ampleur inégalée depuis Bernadette Soubirous. L'ignorer eût été risquer la naissance du schisme charismatique tant redouté par les hautes sphères ecclésiastiques.

Le premier stade dura trente ans, de novembre 1969 (date à laquelle le postulateur général des capucins, le père Bernardino da Siena, transmit à l'archevêque de Manfredonia la demande officielle d'une cause de béatification) à 1999. Le *nihil obstat* ne fut déclaré qu'en 1983.

Il n'est pas indifférent que la béatification ait été entreprise sous le pontificat de Jean-Paul II et qu'elle ait rapidement enclenché le processus de sanctification. Ce pape avait une raison particulière d'éprouver de la gratitude pour Padre Pio. Alors qu'il était encore vicaire capitulaire du diocèse de Cracovie et se trouvait à Rome en novembre 1962 pour préparer la première session du concile de Vatican II, Karol Wojtyla apprit qu'une de ses collaboratrices restée à Cracovie, Wanda Poltawska, était atteinte d'un cancer de la gorge. Une intervention chirurgicale ne laissait que peu d'espoir de guérison ; il décida donc d'écrire personnellement à Padre Pio, qu'il avait rencontré en 1947. Poltawska, âgée de quarante ans, rescapée d'un camp de concentration nazi, était mariée et mère de quatre enfants[1].

La lettre fut portée au capucin par Angelo Battisti, administrateur de la Casa di Sollievo. Le récit de l'accueil que lui réserva Padre Pio laisse une déplaisante impression :

*À peine arrivé au couvent*, raconte Battisti, *le Padre m'a dit de lui lire la lettre. Il écouta en silence le bref message en latin, puis il dit : « À celui-là je ne peux dire non. » Et il ajouta : « Angelino, conserve cette lettre, parce qu'un jour elle deviendra importante. »*

Le récit révèle en effet que le miracle – car il y eut miracle – ne fut pas accordé par compassion pour Wanda Poltawska, mais en considérant l'importance de celui qui en faisait la demande, comme l'indiquent sans ambiguïté les mots « À celui-là je ne peux dire non ». Padre Pio semble avoir possédé un don de prescience, comme en atteste, entre autres exemples, le fait qu'il avait prévu que Montini serait pape après Jean XXIII. Certes, les listes des *papabili* existent et sont minutieusement scrutées dans les milieux ecclésiastiques, surtout en fin de règne. Mais il est fort douteux que Padre Pio s'y soit intéressé. Quand bien même l'eût-il fait, comment aurait-il pu prédire avec certitude en 1951 que Montini deviendrait Paul VI en 1963 ? La recommandation faite à Battisti de conserver la lettre en raison de sa future importance semble relever de la même prescience.

En dépit de son humilité apparente et de souffrances ininterrompues jusqu'au seuil de sa mort, Padre Pio se souciait donc bien plus de son image que les récits de ses fidèles ne le donnent à penser. Il avait, semble-t-il, prévu que la faveur accordée au futur pape garantirait (ou en tout cas faciliterait) sa reconnaissance officielle par l'Église.

Associée à la singulière bilocation dans la salle du Saint-Office, qui n'était, elle, associée à aucun acte de compassion et que seul motivait le souci d'éviter une suspension *a divinis* périlleuse pour son avenir, la recommandation de Padre Pio adressée à Battisti confirme l'attention portée par le capucin à sa propre personne.

Dans l'« affaire » Wanda Poltawska, Padre Pio fit preuve de bon sens. Dix jours après la première, une seconde lettre de Wojtyla lui parvint : expédiée de Rome le 28 novembre 1962, elle annonçait la guérison soudaine de la collaboratrice du vicaire le 21 novembre 1962, à la veille de son opération et à la plus grande stupeur de ses médecins ! Vingt-sept ans plus tard, elle dirigeait l'Institut polonais de théologie de la famille.

La fidélité de Jean-Paul II au souvenir du capucin de San Giovanni Rotondo lui sauva peut-être la vie, selon son propre témoignage et celui des médecins. Elle changea peut-être aussi le cours de l'histoire, en tout cas celle de l'Église.

Le 13 mai 1981, à 17 h 17, un tueur à gages turc, Mehmet Ali Agça, tira quatre balles sur le pape à trois mètres de distance. Une balle atteignit le coude droit, une autre l'index gauche, une troisième perfora l'abdomen du pontife. Les chirurgiens qui intervinrent pour extraire cette dernière furent surpris par son étrange trajectoire ; l'un d'eux, le professeur Crucitti, la jugea « absolument anormale et inexplicable ». La balle semblait en effet avoir zigzagué dans les entrailles de la victime pour n'infliger que des lésions mineures. Elle avait ainsi effleuré l'aorte sans la toucher, ce qui, dans le cas contraire, eût provoqué une hémorragie interne fatale. Il est difficile de ne pas songer à la tige de fer du célébrant shivaïste. D'aucuns ont

relevé que le 13 mai était la date anniversaire de la première apparition de Fatima (13 mai 1917) et souligné la présence d'un double dix-sept au moment de l'attentat (17 h 17).

Tant de singularités incitèrent le pontife rétabli à déclarer: « Une main avait tiré, une autre avait fait dévier la balle. » De fait, une main fit ensuite dévier le bras même d'Agça… Ce dernier déclara qu'une religieuse lui avait saisi le bras droit, sans quoi il aurait tué le pape[2].

Une fois de plus, ces faits défient l'entendement. Du moins l'entendement traditionnel. Si nous étions portés au spiritisme – ce n'est pas le cas –, une interview de Padre Pio s'imposerait à nous, afin de lui demander s'il était omniscient.

Karol Wojtyla a en effet joué (par le biais du syndicat Solidarnosc auquel il faisait parvenir des fonds) un rôle-clef dans l'effondrement de l'hégémonie soviétique en Pologne, lequel préluda à celui de l'URSS. Or, Agça avait été recruté par des agents bulgares aux ordres des services secrets soviétiques qui, dans l'espoir de voir cette tête brûlée mettre fin aux activités du pape polonais, avaient attisé son fanatisme musulman et sa haine du chef de la chrétienté.

Si, de son vivant, Padre Pio avait deviné la destinée du simple vicaire de Cracovie, se peut-il qu'il ait ensuite protégé ce dernier d'outre-tombe, afin de contribuer à la chute du régime antichrétien qu'il appelait bien avant l'heure régime du « Cosaque » ? On aimerait le croire. Le fils de paysan du Mezzogiorno aurait alors accédé à un niveau de conscience supérieur et joué un rôle historique… Et les liens unissant Padre Pio aux phénomènes paranormaux ne feraient plus de doute.

1. E. Boniface, *op. cit.*

2. A. Socci, *op. cit.*

# SECONDE PARTIE

# LE SURNATUREL

# À L'ÉPREUVE DE LA SCIENCE

# 1

## Mystérieuses dépenses d’énergie

Le personnage et la vie de Padre Pio ne peuvent être dissociés de ce que l’on appelle communément le surnaturel, c’est-à-dire l’incompréhensible. C’est sous cet angle et celui de l’évolution récente de la science qu’ils seront examinés ici.

En outre, l’ambiguïté de l’Église à l’égard de Padre Pio et des phénomènes paranormaux ne découle ni d’une certaine pusillanimité, ni d’une quelconque obstination théologique : elle est en tout point identique à celle des athées, des rationalistes et de la grande majorité des scientifiques. Ces derniers répugnent à admettre la véracité de phénomènes qu’ils ne peuvent expliquer et qui contreviennent de manière si flagrante au « credo » rationnel élevé en rationalisme.

Contrainte d’enseigner, selon ses livres fondateurs, que Jésus a marché sur les eaux et ressuscité des morts (sans parler des miracles des prophètes hébreux), l’Église tend à reléguer ces phénomènes dans un passé brumeux, où ils sont revêtus des atours du mystère et du symbolisme, mais ne correspondent pas nécessairement à la réalité de la foi contemporaine. À l’âge de l’automobile et de l’avion, accorder quelque crédit à la bilocation revient, pour un religieux, à prendre un risque considérable, celui de passer pour un superstitieux, un fumiste, voire un escroc. Pour preuve : la réaction incrédule puis hostile d’une partie de la

population de San Giovanni Rotondo aux stigmates et guérisons de Padre Pio. Le couvent fut d'ailleurs qualifié d'antre de l'obscurantisme. Pourtant, nier farouchement l'existence du surnaturel revient à s'aliéner une bonne partie des fidèles, sinon la majorité, qui, forte de la longue tradition des miracles, espère toujours l'intervention de l'Esprit saint dans la misère de sa vie.

Le dilemme était donc cruel ; il fut résolu, non par l'Esprit saint, mais par la force.

La figure de Padre Pio s'est imposée à l'Église par un plébiscite de centaines de milliers de fidèles durant plusieurs décennies. Mais la nature des phénomènes dont il fut le déclencheur ou le sujet demeure entièrement obscure et il n'existe à ce jour aucun dogme concernant les phénomènes surnaturels. La plupart des hagiographies du capucin s'étendent longuement sur ses guérisons miraculeuses, preuves de son esprit de charité et du succès de son intercession auprès de Dieu, donc de sa sainteté, selon l'acception brumeuse conférée à cette notion. Mais elles font l'impasse sur ses épisodes de bilocation, sans doute tenus pour contingents[1]. D'une certaine manière, Padre Pio est jugé à l'aune de sa rentabilité : il guérit, donc il est saint.

On eût souhaité que des prêtres montrassent plus de réserve et de tolérance, en tout cas de décence, vis-à-vis du capucin. Trop humains, ils se sont laissé emporter par les passions ordinaires : aversion, cupidité et fanatisme, sans parler de l'universelle bêtise qu'engendre la certitude. Moins organisés, les incroyants et les scientifiques ne témoignent cependant pas d'une modération plus exemplaire : officiellement, ils recourent à l'ironie et à la dérision mais, en fait, nous avons pu constater durant des décennies leur hargne imparable à l'égard de ceux qui

commettent l'inqualifiable faute de s'intéresser aux phénomènes surnaturels, fussent-ils de leurs collègues. Ceux-ci sont qualifiés de rêveurs, de jobards séniles ou d'imposteurs ; leur réputation est souillée et l'on s'efforce sournoisement de leur retirer leurs responsabilités.

Cela ne règle pas la question. Toutefois, à condition de mettre de côté ses certitudes, il est justement possible de trouver dans la démarche scientifique des éléments de compréhension des phénomènes surnaturels défiant l'entendement ordinaire.

Car la question se pose : quel est le rapport entre Padre Pio et le surnaturel ?

Ludwig Boltzmann (1844-1906) est l'un des savants modernes qui ont le plus influencé la science et la philosophie des sciences. De nos jours, le rayonnement de sa pensée continue de croître. Physicien, pionnier de la thermodynamique et de la statistique mécanique, il fut aussi l'inspirateur, sinon le fondateur, de la mécanique quantique développée par Max Planck, qui bouleverse de plus en plus notre connaissance du monde. Avant qu'il ne s'imposât de manière incontestable, l'originalité de sa pensée lui valut une si farouche opposition du monde scientifique germanique qu'elle le fit sombrer dans la dépression nerveuse.

Rien dans cette brève notice ne semble être lié au « phénomène » Padre Pio. Et pourtant.

Pour donner un aperçu de la conception du monde de Boltzmann et expliquer la raison pour laquelle il s'attira les foudres de ses collègues, posons d'abord le principe qu'il énonça : aucune des phrases que nous prononçons ne peut

rendre compte d'un fait d'expérience ; en effet, « les mots les plus ordinaires qui semblent ne désigner que de simples sensations, lesquelles ont une valeur universelle, expriment des concepts formés par abstraction à partir de multiples faits expérimentaux[2] ». Autrement dit, il faut considérer que ce que nous disons, pensons et même voyons ne reflète qu'une parcelle de la réalité. Notre représentation du monde et notre système logique ne sont que de « petits » instruments d'adaptation à ce que nous croyons être le monde.

Au XIX^e siècle, cette idée était révoltante. Le bon sens voulait que nous vissions le monde tel qu'il était réellement. Il fallut bien des découvertes et des travaux pour s'aviser que nous n'en appréhendions que ce qui nous était utile. Ainsi, nous n'entendons pas les infrasons, pourtant perçus par le chien. Nous ne sentons pas le centième des odeurs que ce même chien perçoit. Nous ne discernons pas les radiations électromagnétiques que le requin détecte. Nous ne voyons pas les ultraviolets comme l'abeille est capable de le faire. Nous sommes incapables de nous guider sur le champ magnétique terrestre, contrairement aux oiseaux migrateurs. Chef-d'œuvre présumé de la Création, l'homme ne perçoit qu'une petite partie du monde sur lequel il règne. Il admire une étoile dans le ciel. Hélas, elle est disparue depuis dix millions d'années… Ce qu'il observe n'est que le message d'adieu d'un astre qui n'existe plus.

De surcroît, tout ce qu'il voit, il est seul à le voir ; les lois qu'il en déduit ne peuvent être que des propositions de lois. Comme le dirait près d'un demi-siècle plus tard un célèbre physicien, Werner Heisenberg, le seul fait d'observer une particule atomique peut changer sa trajectoire en raison des conditions de l'observation. L'observateur déduit de ses travaux qu'elle est allée du point *a* au point *b*, mais il est

tout aussi probable qu'elle ait pu se mouvoir du point *a'* au point *b'*, et que, en l'absence d'observation, elle soit allée du point *a"* au point *b"*.

Boltzmann conçut ensuite l'idée des cerveaux immanents qu'approfondissent de nos jours des équipes de cosmologistes dans les meilleures universités. L'idée n'était nullement inspirée par la mystique. L'univers étant né d'une énorme fluctuation thermique, c'est-à-dire d'une forte variation de température dans un magma énergétique stable, Boltzmann postula que cette fluctuation, qui se poursuit encore aujourd'hui, donnait naissance à des entités conscientes qui la réglaient.

Ce postulat s'est imposé dans les dernières années du XX^e^ siècle : quand l'idée du Big Bang, avancée en 1927 par l'abbé Lemaître, se fut imposée au monde scientifique [3], au moins comme hypothèse de travail, les cosmologistes en induisirent que l'expansion de l'univers irait en se ralentissant. Ô surprise : dans les années 1990, les mêmes cosmologistes s'avisèrent qu'elle augmentait. Tout se passait comme si des cerveaux, inquiets de son affaiblissement (c'est-à-dire de son vieillissement et de sa destruction prochaine) l'avaient au contraire accélérée. Et, dans l'accélération des fluctuations, les cerveaux immanents se multipliaient.

De quoi seraient constitués ces cerveaux ? Dans son numéro du 18 août 2007, l'hebdomadaire scientifique anglais *New Scientist*, guère porté sur les spéculations du type New Age, écrivait ceci :

*Ce pourraient être des cerveaux désincarnés, avec des yeux, flottant dans l'espace. Ce pourraient être des cerveaux humains ou animaux, ou une espèce*

*extraterrestre constituée de gaz. Ce qui compte est qu'ils se définiraient comme conscients – quelle que soit la définition sur laquelle s'accordent les chercheurs.* [...] *Étant donné que les puces des ordinateurs renferment une grande puissance opérationnelle dans un petit espace, des cerveaux de Boltzmann fonctionnant sur silicones seraient beaucoup plus petits que des cerveaux humains.*

Et où seraient ces cerveaux ? Partout... Autour de nous comme dans l'espace sidéral.

Force est de convenir que les « cerveaux de Boltzmann » évoquent singulièrement un phénomène qui demeure intégralement inexpliqué et que le scepticisme rationaliste s'efforce depuis des décennies de reléguer à la poubelle des hallucinations collectives et des visions d'esprits dérangés : on aura deviné qu'il s'agit des « soucoupes volantes ».

Peu de critiques se sont étonnés que les hallucinations collectives eussent, pendant des siècles, pris la même forme. À l'aube du 7 août 1566, rapporte Samuel Coccius, « étudiant des Écritures saintes » à Bâle, plusieurs globes noirs furent observés dans l'air, se dirigeant vers le soleil, filant à grande vitesse et semblant s'affronter les uns aux autres. Quelques-uns devinrent rouges, puis ils s'évanouirent. Des gravures de l'époque illustrèrent le phénomène. Mais, au cours des siècles, Coccius ne fut qu'un témoin parmi d'autres de ces nombreux et semblables phénomènes. Car les observations n'ont cessé, notamment au XX$^{e}$ siècle où l'astronomie s'est rapidement développée : on en a dénombré au moins trente et une entre 1808 et 1899, dont plusieurs enregistrées dans des observatoires.

Les ovnis seraient-ils des phénomènes surnaturels ? Dans ce cas, ils seraient les seuls à renvoyer un écho radar. Guère informé apparemment de l'idée de Boltzmann, Jung émit l'hypothèse qu'il s'agissait d'émanations de la conscience humaine[4]. La conjonction entre les deux théories nous a paru trop frappante pour ne pas être rapportée.

L'hypothèse de Boltzmann (dont nous nous empressons de préciser que sa réputation ne doit rien au mysticisme) reste invérifiée, sinon invérifiable, puisque personne n'a encore vu un seul « cerveau de Boltzmann » à proprement parler, à moins qu'il ne s'agisse en fait d'un ovni. Mais « invérifiée » ne signifie pas « impossible ». En effet, le cerveau humain, comme tout ce qui existe, est lui-même le produit d'échanges chimiques, donc énergétiques; en sus, il est le produit de fluctuations d'énergie.

L'hypothèse de Boltzmann n'est pas destinée à être appliquée aux phénomènes dits « surnaturels ». C'est évidemment une métaphore… Boltzmann ne postule pas non plus que ces cerveaux interviennent dans la vie terrestre. Mais nous la rapprochons cependant de phénomènes apparemment incompréhensibles liés à Padre Pio : stigmates, bilocations, guérisons et vision extralucide. Si l'on admettait – hypothèse tout aussi invérifiable – que le capucin s'était combiné à un cerveau de Boltzmann, organe assez puissant pour commander la vitesse d'expansion de l'univers, ses pouvoirs deviendraient moins déconcertants.

Une question se pose alors : pourquoi lui et pas d'autres ?

Et pourquoi ne peut-on se trouver comme lui en deux lieux à la fois, guérir une amie malade et prévoir l'avenir ?

L'un des aspects fondamentaux des phénomènes surnaturels tient à la dépense d'énergie mise en jeu, à commencer par l'énergie mentale du sujet. Nous ne parlons pas ici de puissance intellectuelle, mais de capacité à mobiliser tout son être dans une aspiration unique, capacité mieux maîtrisée par les esprits « simples » que par les individus dont l'activité intellectuelle est complexe et diversifiée. Tout se passe comme si les cerveaux où s'opèrent peu de connexions étaient les plus favorisés.

Bernadette Soubirous, l'un des sujets les plus étonnants des temps modernes, était une fille ignorante et illettrée, d'un niveau intellectuel très médiocre. Padre Pio fut d'abord un jeune paysan, lui aussi presque illettré. Parmi les grands mystiques dotés de pouvoirs paranormaux, on compte une majorité de gens « simples ». À de très rares exceptions, tel saint Alphonse de Liguori, on n'y trouve guère d'intelligences supérieures. Saint Augustin, par exemple, ne lévita pas ni ne guérit de malades. Ni saint Thomas d'Aquin. Ni saint Ignace de Loyola.

Si l'on examine les rapports sur les phénomènes surnaturels non religieux, on ne peut manquer de relever la fréquence de gens simples associés à des manifestations incompréhensibles.

Tel est, par exemple, le cas d'Angélique Cottin, choisi au hasard parmi une multitude d'autres. En 1846, ladite demoiselle, âgée de quatorze ans et habitant à La Perrière (près de Mortagne dans l'Orne), fut la source de phénomènes extraordinaires et baptisée « la fille-torpille ». Le 18 janvier 1846, cette jeune fille était occupée avec trois de ses compagnes au tissage de gants de filet de soie. Tout à coup, l'extrémité de la trame qu'elle filait s'agita et se déplaça. Le phénomène ne se produisait que lorsqu'elle tenait la trame. Le lendemain, ces étranges manifestations

se renouvelèrent avec plus d’intensité et, comme ses camarades effrayées ne pouvaient travailler, Angélique changea de place et attacha l’extrémité de sa trame à une lourde huche pesant soixante-quinze kilos. La huche et le guéridon furent soulevés et déplacés à plusieurs reprises. Le jour suivant, tout ce qui entrait en contact avec les vêtements d’Angélique (chenets, pelle, pincettes, brosses) était repoussé. Les phénomènes s’accentuèrent encore le soir venu. Trois jours plus tard, Angélique ne pouvait plus s’asseoir : même maintenue par trois hommes vigoureux, sa chaise était catapultée à plusieurs mètres de distance.

Aucune vision céleste ou religieuse ne vint troubler Angélique Cottin. Mais, à l’évidence, il existait un lien entre sa personne et ces étranges événements : nul doute qu’elle les déclenchait. Était-ce là une manifestation de sa propre énergie, faisait-elle appel à une source énergétique inconnue ? Ou bien encore cette source était-elle excitée par sa présence ? Les mêmes questions se posent dans le cas des poltergeists, dits aussi « esprits frappeurs », responsables de catastrophes domestiques et impliquant une dépense d’énergie mesurable.

Nous donnerons un autre exemple : celui de la pharmacie hantée de Saint-Georges-du-Vièvres. Le pharmacien, Aimé Gourlin, employait Adolphine Benoît, quatorze ans, domestique de ferme. Un jour que la jeune fille berçait l’enfant de ses maîtres, une armoire à linge fermée à clef s’ouvrit : tout le linge que cette dernière contenait fut projeté à travers la chambre. Dès lors, d’incompréhensibles phénomènes se multiplièrent ; la fille en tomba malade de frayeur et fut envoyée à l’hospice de Patay. Quand elle en revint cinq jours plus tard, les phénomènes reprirent et la gendarmerie fut alertée. Dans le procès-verbal du 29 janvier 1930 à 15 heures, trois gendarmes du département

de l’Eure, mandés sur réquisition du procureur de la République, couchèrent la déposition de Gourlin :

*Mardi 10 décembre 1929, dans le laboratoire, un tuyau de poêle est tombé. Je me suis efforcé de le remettre, sans succès. Je l’ai posé sur un meuble voisin et par trois fois, le tuyau est tombé par terre, sans que je puisse m’expliquer comment. Mercredi 11, des boîtes de pastilles et de cachets qui se trouvaient sur la planche voisine du tuyau sont tombées devant la bonne quand elle sortait de la salle. J’ai pensé que c’était dû à un claquement de la porte, mais elles sont tombées ensuite plusieurs fois. Jeudi 12, vers 8 heures, comme la veille, deux bocaux sont tombés à une demi-heure d’intervalle, toujours dans la même pièce. Vendredi 13, sur la même planche que la veille, cinq ou six bocaux sont tombés dans la journée. J’ai rangé ceux qui restaient, sauf un qui se trouvait dans un renfoncement. Vers 20 heures, ce bocal était avancé de quarante centimètres et se trouvait en équilibre sur le bord de la planche.*

Un glissement de terrain n’aurait-il pas pu déplacer les objets ? C’est possible. Mais…

[…] *Lundi 23, entre 5 et 9 heures, j’ai surveillé mes bocaux et je me suis aperçu qu’il en manquait un de deux litres. Je l’ai cherché dans toute la maison et l’ai retrouvé sur une planchette du laboratoire. Il avait franchi sept à huit mètres. Mardi 24, entre 5 et 9 heures, une vingtaine de bouteilles vides sont tombées ensemble avec un grand fracas, dix ou douze ont cassé. Mercredi 25, vers 20 heures, un bocal est projeté à deux ou trois mètres au milieu de la pharmacie. Jeudi 26, deux entonnoirs sont*

*sortis d'un placard et se sont brisés. Un sac de lactina a été projeté par terre. Un mortier en marbre pesant vingt kilos s'est renversé avec son socle. Dans la pharmacie, un bocal de cinq litres a franchi quatre ou cinq mètres pour venir se briser au milieu de la pièce avec un tel bruit que, de l'autre côté de la rue, les voisins sont accourus pour voir ce qui se passait. Le soir, un mortier et un pilon sont sortis d'un placard bien verrouillé. Le mortier n'a pas été cassé, mais le pilon a été pulvérisé.* […] *Mardi 27, un galet est tombé par terre. Je l'ai ramassé et remis en place. Je suis rentré dans la pharmacie et, immédiatement, le galet a été projeté avec violence dans la porte de la pharmacie. J'ai supprimé le galet et alors, tous les objets qui étaient dans le laboratoire, chapeau, chaussures, parapluie, sac à main, journaux, etc. sautent tous plusieurs fois.* […] *Une chaise posée contre le buffet a été projetée en l'air et la bonne, qui se trouvait dans la pièce voisine, l'a vue monter à deux mètres de hauteur. Mon gendre, L. Robert, a remis en place une boîte de guimauve et le chapeau en disant: « On va voir s'il va les remettre par terre. » Immédiatement, le chapeau lui arrive sur les talons. Cinq minutes après, la boîte est venue rouler à ses pieds dans la salle. Mon fils Alphonse est venu et a voulu emmener ma bonne, puisque cela paraissait s'acharner toujours sur elle. Deux minutes avant son départ, la famille, qui était réunie dans la pharmacie, a vu arriver d'un bond le fameux chapeau. Je l'ai raccroché et, d'un nouveau bond, le chapeau a rasé au passage la figure de mon fils Alphonse*[5]*.*

L'hypothèse du glissement de terrain est éliminée : une telle cause géologique n'aurait pu expliquer les lancers d'objets.

Nous n'avons cité que des extraits de ce long procès-verbal. Plusieurs autres témoins y confirment les dires du

pharmacien. Étrangement, quand la bonne quitta les lieux pour aller habiter chez Alphonse Gourlin, les phénomènes cessèrent.

La littérature spécialisée regorge de centaines, sinon de milliers d'exemples de ce qu'on appellera ici des dépenses d'énergie inexplicables. Certains cas sont devenus célèbres. Ainsi de celui des sœurs Kate et Maggie Fox, deux fillettes de douze et treize ans – on notera l'âge –, qui s'ennuyaient à périr dans la maison de leurs parents à Hydesville, dans l'État de New York, quand des manifestations insolites, craquements, claquements, détonations, commencèrent à troubler le sommeil de leurs parents.

Le 31 mars 1848, les fillettes, effrayées par ces phénomènes, déplacèrent leur lit dans la chambre parentale. Les chocs reprirent néanmoins. Avec l'audace de son âge, Kate claqua des doigts et demanda au mystérieux visiteur de lui répondre : il le fit. Mrs Fox, se ressaisissant, pria l'esprit – car que serait-ce d'autre ? – de produire dix coups secs. Il s'exécuta. Elle lui demanda de donner l'âge de ses six enfants dans l'ordre, ce qu'il fit derechef, et correctement. Il fallait donc concéder aux esprits une clairvoyance particulière. Il apparut par la suite que l'esprit était celui d'un colporteur assassiné par le précédent occupant de la maison. Bientôt s'établit une communication entre cet esprit et les sœurs Fox. À la différence des deux filles déjà citées, elles agissaient donc en tant que médiums volontaires.

Le voisinage l'apprit, puis l'Amérique et le monde. La mode du spiritisme était lancée. Pour des raisons socioculturelles diverses, des dizaines de milliers d'individus, de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie à des personnes de condition modeste en Russie, en Grande-Bretagne ou en Amérique du

Sud, se mirent en tête de communiquer avec des défunts. La croyance en l'immortalité de l'âme suscita des millions de séances, où des phénomènes singuliers se produisaient. À la fin du XIX$^{e}$ siècle, on comptait quelque trente mille médiums aux seuls États-Unis.

Ces épisodes se répétèrent cependant bien après que la vogue du spiritisme fut passée. Le 16 mars 1947, Maria et Franz Plach, vivant en Bavière dans le village de Vachendorf, jouaient aux cartes devant leur fille adoptive, Mitzi, âgée de quatorze ans – l'on retrouve cet âge critique. Au fil de la soirée, ils s'avisèrent qu'ils avaient de moins en moins de cartes. Ils les retrouvèrent sous la table. Peut-être les avaient-ils fait tomber par inadvertance? Ils reprirent leur jeu. À la fin de la partie, il ne leur restait que dix-neuf cartes sur les cinquante-deux que comptait le jeu. Bizarrerie de la vie quotidienne, pensèrent-ils avant d'aller se coucher. La demeure était exiguë, aussi Mitzi dormait-elle dans leur chambre. Franz Plach éteignit la lumière : il fut alors, avec son épouse, la cible d'une pluie de couteaux, de marteaux, de pierres et de morceaux de charbon. Il voulut rallumer les lampes, mais les ampoules avaient été dévissées. Le couple tenta de quitter la chambre… La porte était verrouillée à double tour. Ils poussèrent des cris et les voisins, alertés, vinrent enfoncer la porte. La clef fut retrouvée pendue à une horloge, dans une autre pièce de la maison. Si Mitzi était l'auteur de ces agressions, comment aurait-elle pu s'enfermer de l'intérieur avec ses parents ?

La série noire ne faisait que commencer… Le linge étendu au grenier se mit à voler dans la maison, la vaisselle jaillissait du buffet pour aller frapper le mur d'en face, les petits pains de Mitzi traversaient la cuisine en « volant comme des hirondelles ».

Maria Plach rangea tous ces objets dans une boîte, laquelle fut remisée dans un placard fermé à clé ; ils en ressortirent incontinent.

Quatre déductions peuvent être tirées de ces faits :

– les manifestations étranges auraient été liées à la présence d'Adolphine Benoît, d'Angélique Cottin et de Mitzi. Pour une raison inconnue, ces jeunes filles auraient déclenché les activités d'un agent qu'on appellera un « esprit » et leur niveau intellectuel moyen en aurait fait des médiums naturels. De fait, en leur absence, les phénomènes cessaient ;

– ces filles avaient à peu près le même âge, celui de la puberté auquel apparaissent souvent les symptômes de l'hystérie ; on se souvient que Padre Pio eut ses premi ères visions à seize ans et que Bernadette Soubirous avait quatorze ans lorsque la Vierge lui apparut ;

– c'est l'esprit responsable des phénomènes qui assumait la dépense d'énergie nécessaire aux déplacements d'objets ;

– cet esprit possédait une personnalité autonome, visiblement malveillante (puisqu'il détruisit des accessoires de travail du pharmacien), mais plutôt facétieuse.

Il est difficile de ne pas évoquer l'hypothèse des cerveaux immanents de Boltzmann, mais tout aussi malaisé de prêter à ces derniers un rôle aussi dérisoire que celui de tourmenter un pharmacien de province. En outre, une nouvelle interrogation se fait jour : d'où provient l'énergie nécessaire au déplacement d'objets pesant de vingt-cinq à soixante-quinze kilos ?

En 1967, à Rosenheim en Bavière, un autre épisode de poltergeists allait permettre de vérifier au moins un point : ces phénomènes s’accompagnent bien de fluctuations importantes de l’énergie électrique. L’avocat Sigmund Adam constata que l’installation téléphonique de son étude était sujette à des perturbations incompréhensibles: les postes sonnaient tous à la fois sans qu’il n’y eût personne au bout du fil. Puis, le 20 octobre, quarante-six appels au service de l’horloge parlante furent mystérieusement passés en un quart d’heure, ce qui était matériellement impossible. L’installation téléphonique fut changée intégralement, en vain. À la suite d’une détonation d’origine inconnue, les fusibles de l’étude sautèrent et les ampoules électriques et tubes fluorescents explosèrent tous. Là non plus, les réparations ne changèrent rien. La violence des interventions du poltergeist était telle que les fixations des éclairages furent tordues et qu’une fissure apparut au plafond. Deux spécialistes de l’électricité de l’Institut Max Planck vinrent étudier ces phénomènes et conclurent que les variations de l’énergie électrique en cause dépassaient leur entendement.

Là encore, on découvrit un « responsable ». Ces phénomènes ne se produisant qu’aux heures de bureaux, on en vint à soupçonner un employé du cabinet de servir de « récepteur ». C’était une employée de dix-neuf ans, Annemarie Schneider : dès son arrivée, le voltmètre installé pour déceler les variations enregistrait des sautes de courant et, quand elle longeait les couloirs, les appareils d’éclairage semblaient pris de folie. Lorsqu’elle quitta le cabinet, les phénomènes cessèrent. Mais ils la poursuivirent dans ses autres emplois[6].

Une fois de plus, nous ne pouvons que faire le parallèle avec les détonations et le vacarme qui se produisaient dans la cellule du jeune Padre Pio en permission au couvent de

Santa Anna. C'est sa présence qui les déclenchait. Rarement cités par ses biographes et hagiographes, ces incidents sont, selon les propres dires du capucin, attribués à des combats livrés avec le diable ou ses créatures. Il semble qu'il ait eu affaire à des « esprits frappeurs », ajoutant un nouvel aspect du paranormal à son tableau de chasse. Les traces relevées sur son corps et mentionnées par le père de Casacalenda auraient donc été causées par des objets jetés sur lui par des poltergeists. La malveillance de ces actes, répétés toute sa vie durant, fit conclure à Padre Pio qu'ils étaient diaboliques. Il offre ainsi l'exemple original d'un « récepteur » qui, tout à la fois, déclenchait les phénomènes et en était la victime. Il est vrai qu'on n'a guère enregistré jusqu'ici de poltergeists bienveillants, ou bien on n'en a pas tenu compte[7].

Le recensement de ce type d'incidents fait état d'un chiffre considérable, mais il demeure en marge des études « sérieuses ». Ces quelques exemples auront suffi à livrer les contours de ces événements étranges : un sujet « récepteur » mobilise une énergie qui déclenche des phénomènes défiant les lois de la physique. Si l'on rencontre dans les histoires de poltergeists une majorité de filles soupçonnées d'être des médiums, les garçons ne sont pas en reste. Leurs exploits ne diffèrent guère de ceux des filles : ils se trouvent impliqués dans des méfaits domestiques de plus ou moins grande importance… objets mystérieusement brisés, courts-circuits surprenants, linge ou chapeaux se mettant à voleter en l'air, combustions spontanées.

Le fait que les « récepteurs » soient des sujets jeunes a évidemment retenu l'attention des chercheurs. Dès 1930, l'Anglais Hereward Carrington émit l'hypothèse qu'à la puberté les transformations se produisant dans le système nerveux engendraient une énergie exceptionnelle. En 1970, le mathématicien et généticien Alan Owen estima que les

tensions psychologiques accompagnant les bouleversements de la puberté produisaient cette énergie.

En tout état de cause, les tensions extrêmes ressenties par Padre Pio dans sa lutte contre le Mal et dans sa recherche d'une fusion avec la divinité allaient se prolonger bien au-delà de sa période de puberté.

Ces manifestations d'une énergie inconnue peuvent-elles être analysées objectivement, hors de tout contexte religieux ou mystique ?

Tout se passe comme si le médium, ayant accès à une source d'énergie immense, s'en servait pour provoquer des incidents hors de sa portée habituelle. On aura relevé au passage l'étonnante médiocrité de ceux-ci. Leur caractère destructeur et répétitif, d'une dérisoire théâtralité, démontre la pauvreté intellectuelle et émotionnelle des sujets, voire leur malveillance primitive : ce sont, à tout prendre, des tours de chenapans et, dans le meilleur des cas, des numéros de cirque. Des tables et des chaises montent au plafond, et alors ? Que cela prouve-t-il, sinon l'affligeante indigence de l'imagination des médiums ?

À supposer, comme le prétendent les spirites, que les médiums soient en communication avec l'au-delà : ce prodigieux domaine n'est-il donc peuplé que de farceurs ou de mécontents déplaçant les meubles et cassant la vaisselle ? Ou bien d'âmes hâves et lamentables, gémissantes et balbutiantes ? Jamais ces puissances ne soulagent l'affliction d'autrui. Pas un seul cas recensé où elles contribuent à secourir une personne en difficulté, malade ou indigente, pas une seule liasse de billets tombée du ciel qui tirerait une famille d'embarras. Pas une seule fois un esprit indigné, animé d'une bénéfique colère céleste, ne

s'est livré à une vengeance de bon aloi, n'a jeté une assiette à la tête d'Adolf Hitler, fracassé le crâne de Staline ou de l'un des tyrans qui ont peuplé l'histoire…

Le discrédit de l'au-delà parmi nos contemporains tient à la profonde insignifiance de l'immense majorité des manifestations qui en sont offertes. De surcroît, et comme dans tant de phénomènes dits « surnaturels », il a fallu distinguer la part de vérité de la supercherie caractéristique de la personnalité psychopathologique, communément dite « hystérique », des déclencheurs. Les contempteurs et sceptiques s'indignent contre les phénomènes d'hallucination collective, les trucages et la crédulité pure et simple des témoins. Mais le lien entre trucage et hystérie a déjà été exposé à propos de Home. Paradoxalement, la falsification ne remet pas forcément en cause l'authenticité du phénomène paranormal, au contraire : un être humain disposant de pouvoirs inexplicables tend inévitablement à se mettre en scène, afin de prendre une revanche sur ses contemporains qui ne l'ont pas estimé à sa juste valeur. Quand ses pouvoirs défaillent, il truque.

Même un personnage aussi admirable que Padre Pio présente cette tendance au spectaculaire. Or, il ne peut être soupçonné d'un quelconque trucage. L'irruption de son double lors d'une séance du Saint-Office est une provocation d'une théâtralité insensée. Il s'agit là d'une scène quasi shakespearienne… Padre Pio s'érige devant le maître du Vatican en arbitre du bien de l'Église ! Son apparition sur toutes les fenêtres de San Giovanni Rotondo après sa mort en est une autre. C'est bien là l'apothéose de sa revanche sur les persécuteurs.

Ces phénomènes sont le reflet de la personnalité des médiums, de leur égocentrisme, de leurs frustrations et

surtout de leur profonde indifférence au sort de leurs semblables. On ne saurait en tout cas les assimiler aux « cerveaux de Boltzmann », entités dont il n'y a pas lieu de penser qu'elles veuillent du mal à l'espèce humaine.

Il nous faut donc classer les phénomènes dits « surnaturels » selon leur valeur morale : Padre Pio appartient à la catégorie des médiums ou « déclencheurs », mais presque toujours il se servait de ses pouvoirs charismatiques pour soulager les autres de cette souffrance qu'il recherchait pourtant. Là réside son caractère admirable.

Obnubilée par l'idée que les stigmates ne fussent qu'un phénomène hystérique (ce qu'ils étaient en effet, s'il faut user de termes réducteurs), l'Église persécuta Padre Pio un demi-siècle durant. Mais il était un autre point que ni les croyants ni les incroyants n'avaient entrevu et que la psychologie et la psychiatrie n'avaient pas même effleuré : d'où provenait l'énergie mise en jeu ?

Dans le cas de Padre Pio, sa volonté obsessionnelle de lutter contre le péché et le Mal, produits de Satan, lui aurait permis d'engendrer ces phénomènes de détonations (entre autres), qu'il n'aurait pu provoquer par aucun moyen ordinaire et encore moins tous les soirs. Et cela, au prix d'une formidable dépense d'énergie, comme le confirment les témoins qui le trouvèrent épuisé sur son lit lors du premier incident.

L'une des preuves les plus probantes, les plus saisissantes aussi, de l'énergie mise en jeu par Padre Pio est la température incroyable que son corps pouvait atteindre. Quand, dans les premiers jours de 1917, en permission à San Giovanni Rotondo, il tomba soudain malade, son hyperthermie fit éclater les thermomètres, ainsi que le

rapporte le gardien du couvent, le père Paolino da Casacalenda. Ce dernier alla alors chercher un thermomètre de bain et le plaça sous l’aisselle du malade. Quelque minces que fussent les connaissances du capucin en matière de température corporelle, il en savait assez pour être stupéfait par l’examen du thermomètre : « Je vis dans la petite colonne que le mercure avait atteint 52 °C[8]. » Quand on sait que la température cutanée est d’environ un degré inférieure à la température interne, cela représentait quelque 53 °C. Or, la limite thermique compatible avec la vie se situe aux alentours de 45 °C. À ce point-là, les divers phénomènes métaboliques ne peuvent plus être accomplis, des bouleversements fatals se produisent dans les liquides et les tissus, certains organes s’arrêtent de fonctionner. Une chose extraordinaire se produisait donc dans le corps de Padre Pio, dont les capucins et les médecins ne prirent pas alors l’entière mesure. Il ne pouvait s’agir de fièvre à proprement parler, puisque le père da Casacalenda nota que le teint de Padre Pio était frais comme celui d’un individu sain et bien portant. L’accès dura neuf jours.

On avait déjà constaté de semblables phénomènes avec les épanchements brûlants de plasma d’Anne-Catherine Emmerich et de maints autres mystiques (sainte Catherine de Gênes, sainte Marie-Madeleine Pazzi, saint Philippe de Néri), que personne n’avait davantage compris.

Chez sainte Marie-Madeleine Pazzi, rappelle Yves Chiron, les manifestations étaient encore plus violentes : la sainte déchirait ses vêtements, se versait de l’eau froide sur la poitrine en plein hiver et suppliait le Seigneur en ces termes : « Je ne peux plus supporter tant d’amour, garde-le en Toi. » Le phénomène a été appelé *incendium amoris*, mais il ne suffit pas de nommer, même savamment, pour comprendre.

Les descriptions dont use Padre Pio pour décrire son embrasement intérieur doivent donc être prises au sens littéral : le 8 mars 1916, il évoque, dans une lettre au père Benedetto, « la flamme qui me dévore continuellement sans jamais me consumer ». « Je sens en moi un je ne sais quoi de préoccupant, écrit-il le 2 avril 1917. J'éprouve des angoisses d'amour […] plus intimes et plus vives, qui suscitent au plus profond de mon esprit un je ne sais quoi d'enflammé. » Le 5 septembre 1918 : « Je me sens plongé dans un océan de feu. » De telles images se répètent tout au long de sa correspondance.

Un dégagement de chaleur tel que celui qu'enregistra en 1917 le père da Casacalenda ne peut provenir que d'un flux d'énergie. En thermodynamique, l'élévation de température d'un système fermé est produite par l'accélération des mouvements des particules. Notre température corporelle est maintenue par les échanges chimiques du métabolisme, qui comportent les mêmes mouvements. Or, cette température ne pouvait pas être produite par le seul corps du jeune Padre Pio, et certainement pas sans dommages irrémédiables. Cela remet en question la nature même de l'énergie responsable. Le problème fut déjà évoqué par Carl-Gustav Jung, le célèbre psychanalyste, à propos de saint Nicolas de Flue (1417-1487), patron de la Suisse qui aurait, dit-on, vécu vingt ans sans absorber la moindre nourriture matérielle. À supposer que le fait soit avéré, il eût bien fallu que Nicolas de Flue tirât son énergie d'une quelconque autre source. Cette capacité d'« inédie » fut également le fait de Padre Pio, qui ne mangeait quasiment rien durant plusieurs jours, sans paraître en souffrir.

Jung se déclare incapable d'expliquer ce phénomène, mais il cite le cas d'un médium qui déclenchait des manifestations physiques inexplicables et qui fut soumis à des mesures scientifiques : « Un ingénieur électricien

mesurait le degré d’ionisation de l’air aux environs immédiats du corps du médium. Les valeurs relevées étaient partout normales, sauf dans un endroit situé sur le côté droit du thorax, où le degré d’ionisation était soixante fois supérieur à la normale. » Jung cite également les expériences de mesure du poids de médiums en transe, où les balances accusent des pertes de plusieurs kilos[9].

Comme il est exclu qu’un corps humain puisse dégager un potentiel électrique soixante fois supérieur à la normale ou perdre plusieurs kilos en une ou deux heures, l’évidence d’une énergie extérieure s’impose.

Dans le cas de la « femme lumineuse de Pirsano » (tel est le nom par lequel on le désigne[10]), le mysticisme défia une fois de plus les lois de la physiologie. Lors de la Semaine sainte de 1934, des médecins de l’université de Pise se rendirent à Pirsano pour examiner une femme qui, chaque Jeudi saint, devenait phosphorescente. Le Vendredi saint, en prière dans sa chambre, elle était visible dans l’obscurité parfaite, son visage et ses mains dégageant une luminosité distincte. Dans la nuit du samedi au dimanche de Pâques, elle « s’éteignait ». Pendant toute la Semaine sainte, elle jeûnait et ne reprenait une vie normale que plus tard.

Les médecins de Pise se déclarèrent incapables d’expliquer ce phénomène, qui se répétait depuis des années. Bien des décennies plus tard, dans les années 1970, je tentai d’élucider le mystère. Il existe dans le monde animal des créatures phosphorescentes, telles les lucioles. Leur luminosité est due à une molécule dite « luciférine ». La femme lumineuse de Pirsano aurait-elle produit de la luciférine ? Un physiologiste me fit observer que, si c’était le cas, elle devait également produire l’enzyme capable de dégrader celle-ci, la luciférase. Il déclara fort douteux,

compte tenu des connaissances en physiologie humaine, que cette femme pût produire à la fois de la luciférine et de la luciférase.

Quel autre mécanisme pouvait expliquer la luminosité d’un être humain ? L’ionisation de l’air autour de lui. Était-ce la peau même de cette femme qui était photoluminescente? Il fallait alors émettre l’hypothèse que sa peau pût être le siège d’un phénomène d’ionisation, ce qui était inconcevable, sauf à imaginer une activité électrique intense dont on ne connaît pas d’exemple en physiologie humaine. Pour ce faire, cette femme aurait dû se soumettre à un champ électrique si intense qu’elle n’y aurait certainement pas survécu trois minutes, et encore moins trois jours. Aucune hypothèse valable ne put expliquer un tel phénomène. Il demeura dans le dossier des questions sans réponse.

À propos de ces poussées de température incompréhensibles, il nous est difficile de passer sous silence un autre phénomène qui déconcerta les observateurs scientifiques il y a quelques années, et qui, faute d’explication, fut lui aussi jeté aux oubliettes : celui des combustions spontanées.

Il en existe plusieurs cas, dont certains sont demeurés célèbres. Celui de la comtesse Cornelia di Bandi retint d’ailleurs l’attention d’Émile Zola, de Charles Dickens, de Hermann Melville, de Thomas De Quincey et de bien d’autres. Un matin de 1763, la femme de chambre, alarmée par les aboiements du chien de sa maîtresse, alla s’enquérir de leur cause. Elle découvrit un spectacle atroce autant qu’ahurissant. Les jambes de la comtesse, encore gainées de leurs bas, gisaient sur un tas de cendres, la tête à moitié calcinée posée entre elles, comme si elle était

tombée après l'embrasement intégral du torse. Le reste de la chambre était intact, mais les bougies d'un chandelier avaient fondu jusqu'à la bobèche, sans que la mèche eût brûlé. Quelle singulière affaire : la chaleur rendant possible la combustion d'un corps eût dû embraser la chambre tout entière. Point.

Un matin de juillet 1951, Mrs Mary Reeser, ou du moins ce qu'il en restait, fut découverte par son voisin, à Saint-Petersburg, en Floride. Elle était apparemment assise dans son fauteuil, près d'une lampe, quand un événement inouï avait mis fin à ses jours. Il ne restait d'elle que l'extrémité d'une jambe, une cheville et un pied chaussé d'un escarpin de soie, quelques fragments d'os (dont une vertèbre) dans un cercle de plancher calciné d'un mètre de diamètre. Mrs Reeser pesait environ quatre-vingts kilos ; elle avait été réduite à quatre kilos de cendres. Du fauteuil ne subsistaient que quelques bouts de ressorts noircis ; de la lampe, l'armature métallique. Là encore, le reste de la chambre était demeuré intact. Or, la température nécessaire à la calcination d'un corps avoisine les 800 à 1 000 °C pendant au moins une heure et demie. Nul doute que, sous l'effet d'un foyer aussi intense, toute la pièce, sinon la maison, eussent dû être consumées.

Et pourquoi l'extrémité d'une jambe avait-elle échappé à ce bûcher? Il était impossible de l'expliquer, mais ce n'était pas là le seul point mystérieux.

Un détail retint l'attention du docteur Wilton M. Frogman, professeur d'anthropologie physique à la faculté de médecine de l'Université de Pennsylvanie : le crâne de la victime avait été réduit à la taille d'une orange. Après avoir étudié pendant des années le processus de crémation de corps humains, Frogman n'avait jamais rien vu de tel. Le crâne soumis à la chaleur intense d'un four gonfle et éclate

; ce rétrécissement était donc incompréhensible. Même la foudre, à supposer qu'elle eût laissé la pièce indemne, n'aurait pu provoquer pareille bizarrerie.

Chaque cas de combustion spontanée est spécifique ; tous comportent cependant des similitudes déconcertantes.

Quand, le 5 décembre 1966, don E. Gosnell alla relever les compteurs de gaz de la petite ville de Coudersville (Pennsylvanie), il se rendit d'abord chez le docteur John Irving Bentley, 403 Main Street. Âgé de quatre-vingt-douze ans et depuis longtemps à la retraite, ce médecin de famille était l'un des personnages tutélaires d'une agglomération dont il avait soigné bien des habitants. La porte n'était pas verrouillée. Gosnell fut surpris par une odeur aromatique douceâtre et se mit en quête du médecin. Il éprouva un choc brutal en ouvrant une porte : près d'un trou dans le plancher, au bord duquel le déambulateur du nonagénaire menaçait de choir, il distingua un tas de cendres et l'extrémité de la jambe droite du médecin.

Dans ces trois cas, comme dans bien d'autres, les jambes avaient à peu près résisté à l'embrasement, ce qui ne fit qu'accroître le mystère[11]. Cependant, en 1835, le professeur James Hamilton, du Mathematics Department de l'université de Nashville (Tennessee), échappa bizarrement à une combustion spontanée qui commençait justement par une jambe : ayant ressenti une douleur soudaine et intense, il vit une flamme d'une dizaine de centimètres jaillir de son mollet gauche. Il eut sur-le-champ le réflexe de l'étouffer en la privant d'oxygène et échappa ainsi à l'autodafé.

En 1961, le docteur Gavin Thurston, médecin légiste à Londres, écrivit dans le *Medico-Legal Journal* qu'« il existe des cas incontestables dans lesquels le corps a brûlé sur sa

propre substance, sans carburant externe, et dans lesquels on a enregistré une étonnante absence de dommages aux objets inflammables voisins ». Dans l'un d'eux, en effet, la victime, Mrs Euphemia Johnson, une veuve de soixante-huit ans habitant la banlieue londonienne de Sydenham, brûla intégralement un matin de l'été 1922, sans que ses vêtements eussent même été roussis.

D'aucuns alléguèrent que les victimes de ces accidents étaient alcooliques. Si telle était l'explication de ces embrasements, on ne voit guère pourquoi les vêtements et les pièces alentour auraient été épargnés.

Ces cas n'ont rien de mystique, mais ils peuvent contribuer à expliquer les extraordinaires poussées de chaleur de certains grands mystiques, dont Padre Pio. Ils renforcent en tout cas l'hypothèse de l'existence d'une énergie extérieure.

Quelle pourrait en être l'origine ? Une proposition a été avancée par un chercheur, Livingstone Gearhart : en étudiant chaque cas de combustion avéré et localisé survenu de 1905 à 1963, il a constaté que tous correspondaient à des variations soudaines et locales du champ magnétique terrestre[12]. Mais le mécanisme par lequel ces variations engendreraient chez les êtres humains des flambées thermiques aussi violentes et avec des conséquences aussi bizarres demeure totalement inconnu.

Ces phénomènes sont cités ici parce qu'ils prouvent que certaines des plus déroutantes manifestations du mysticisme peuvent advenir hors de tout contexte spirituel. En outre, ils renforcent l'hypothèse d'une énergie venue d'ailleurs. Cependant, ce ne sont pas les seuls…

Pour les contemporains de Padre Pio, à commencer par la hiérarchie religieuse, la seule explication à ces faits étranges était l'intervention de Dieu ou du diable. Pour les capucins, ce fut sans doute le diable qui soumettait le jeune moine à cette épreuve inhumaine. Lui-même le pensait… L'esprit humain est une trop petite chambre noire pour l'immensité du monde.

1. Il n’empêche que certains auteurs ont ajouté un épisode de bilocation, qui serait advenu dans la nuit du 25 au 26 mai 1949 dans un couvent de Toscane : Padre Pio aurait déposé sur la table de la supérieure une image sainte, autographiée de la main du cardinal Josef Mindszenty, alors en relégation en Tchécoslovaquie. Anecdote confuse, de sens incertain.

2. La définition est empruntée à l’excellent article sur Boltzmann de l’*Encyclopaedia Universalis*.

3. En réalité, cette idée ne fit d’abord pas l’unanimité : reprise en 1948 par George Gamow, elle fut critiquée par Fred Hoyle qui, en 1952, l’affubla par dérision du sobriquet de « Big Bang », qui fit mouche.

4. C. G. Jung, *Flying Saucers. A Modern Myth of Things Seen in the Skies*, Harcourt, NY, Brace and Company, 1959.

5. É. Tizané, *Il n’y a pas de maisons hantées ?*, Cahors, 1971. Les rapports de gendarmerie y sont particulièrement savoureux.

6. *La Force du psychisme*, Amsterdam, Time-Life, 1990.

7. Il n’est cependant pas exclu que les manifestations secourables prennent une autre forme : celles d’apparitions chargées de prévenir d’un danger, voire de rendre des services inattendus, ou encore de feux qui s’allument soudain dans des cheminées pour réchauffer des visiteurs transis.

8. P. Casacalenda, *op. cit.*

9. C. G. Jung, *La Vie symbolique. Psychologie et vie religieuse*, Albin Michel, 1989.

10. H. Thurston, *Les Phénomènes physiques du mysticisme*, Éditions du Rocher, 1986.

11. L. E. Arnold, *The Flaming Fate of Dr John Irving Bentley’s*, Columbia, NJ, Pursuit, 1976.

12. Cité par F. Hitching, *The World Atlas of Mysteries*, Londres/Sydney, Pan Books, 1978.

## 2

## Misère des médiums et périls du mysticisme : l’hérésie de Padre Pio

Outre le chat de Cheshire qui, dans *Alice au pays des merveilles*, s’évanouissait dans l’air en ne laissant que son sourire, le félin le plus célèbre de l’histoire des sciences est indéniablement le « Chat de Schrödinger ». Ce dernier pouvait être vivant alors qu’on l’avait tué… Né en 1935 de l’imagination de l’un des plus célèbres théoriciens de la physique, l’Autrichien Erwin Schrödinger, l’animal est toujours vivant. Virtuellement du moins.

Le lecteur peut légitimement s’étonner d’un rapprochement entre le mysticisme et la physique théorique, plus encore de voir accolés deux noms apparemment aussi étrangers l’un à l’autre que Schrödinger et Padre Pio. Mais ce rapprochement a déjà été fait. Jung a observé dans *L’Interprétation de la nature et de l’âme* (ouvrage coécrit avec le célèbre Wolfgang Pauli, prix Nobel de physique) que plusieurs physiciens avaient pressenti les rapports du psychique avec l’univers physique.

Schrödinger avait imaginé l’expérience suivante : un chat est enfermé dans une boîte avec une capsule de gaz mortel. L’ampoule sera brisée par un marteau quand un atome radioactif aura fini de se dégrader. Mais comme cet atome existe simultanément en deux états et en deux lieux distincts, s’il se dégrade là mais pas ici, le chat sera

indemne. Or, lequel des deux atomes s'est donc dégradé ? On ne peut le savoir qu'en ouvrant la boîte.

Un atome peut-il se trouver dans deux états et deux lieux distincts ? C'est ce que postule et démontre la mécanique quantique. Comme Padre Pio et quelques autres, cet atome est doté de la capacité de bilocation.

Depuis ses origines au tout début du XX^e siècle (en fait, le 14 décembre 1900, aux derniers jours du XIX^e siècle), la mécanique quantique de Max Planck (1858-1947) a été une épine dans le pied de la physique classique, puis de la relativité générale, qui passait déjà pour révolutionnaire. Einstein l'a d'ailleurs rejetée avec une formule célèbre, mais de plus en plus contestée : « Dieu ne joue pas aux dés. » En premier lieu, Einstein ne connaissait pas les habitudes de Dieu et, en second lieu, il ignorait si ce qu'il appelait « jouer aux dés » était bien cela.

La théorie de Planck heurta les esprits en ce qu'elle contredisait une conviction immémoriale : l'univers est un, continu et soumis à des lois fixes. Conviction fondamentale dans les religions, soit dit en passant. Selon Planck au contraire, l'univers est multiple et discontinu, il est constitué de paquets d'énergie. Nous ne connaissons pas toutes les lois qui le régissent et il est donc aléatoire. Cela explique d'ailleurs pourquoi le mot « univers » est de plus en plus souvent remplacé, dans les publications savantes, par le terme « multivers ». Einstein ne put admettre le caractère aléatoire de la mécanique quantique, mais objecta que l'univers obéissait à des « variables cachées ».

En ce qui concerne la discontinuité, un point en tout cas a déjà été prouvé. La bilocation matérielle est passée du domaine de la spéculation « échevelée » à la

démonstration, sans que, d’ailleurs, le monde contemporain se soit ému de l’expérience scientifique la plus extraordinaire depuis la fin de l’année 1938. À cette date, deux savants allemands, Otto Hahn et Fritz Strassmann, étaient, pour la première fois, parvenus à fissionner de l’uranium. Sans faire de polémique, il est vrai que le retour de Jésus sur Terre ne mériterait peut-être pas beaucoup plus qu’une brève mention au journal télévisé et quelques lignes sarcastiques dans la presse écrite.

Au cours des années 1990, deux physiciens de l’université de Vienne, Markus Arndt et Anton Zeilinger, sont parvenus à réaliser l’impensable : ils ont fait passer une seule molécule assez grosse – soixante atomes de carbone – au nom compliqué de « buckminsterfullerene » par deux trous à la fois, exactement en même temps. D’autres physiciens, Florian Marquardt, Benjamin Abel et Jan Van Delft, de l’université Ludwig-Maximilian à Munich, ont réitéré l’expérience avec des molécules de soixante-dix atomes de carbone.

Qu’une molécule puisse se trouver ici et là à la fois est un évident défi aux lois classiques de l’espace et du temps. L’aspect énergétique en est encore inexploré au XXI^e^ siècle, mais il y en a un. On peut mesurer la dépense d’énergie nécessaire pour faire passer une molécule par deux trous en même temps, mais on n’a pas encore mesuré leurs rapports énergétiques.

Ce n’est pas seulement le Chat de Schrödinger qui prend ici une nouvelle réalité, mais aussi l’expérience de bilocation de Padre Pio. En effet, des recherches ultérieures ont démontré qu’il n’existe pas de limite théorique quant à la masse des objets pouvant exister en deux lieux à la fois. Ainsi, rien n’indique qu’il soit impossible à un être humain d’entrer dans son bureau par

deux portes distinctes. Nous sommes constitués d'atomes qui constituent à leur tour des molécules : il n'y a pas de raison que l'ensemble des molécules qui forment le corps humain ne puisse obéir aux mêmes lois que chacune de ces molécules. Des ordinateurs quantiques sont en cours d'élaboration, qui devraient être capables de performances inconcevables jusqu'ici[1].

Il existe donc un univers parallèle au nôtre, mais il n'est pas nécessairement identique. Des expériences parfaitement « matérialistes » ont démontré que, lorsque l'on agit sur les atomes de l'un, on modifie les atomes de l'autre.

Ainsi, dans un univers, Daniel Home en état de transe soulèverait le même Daniel Home présent dans l'autre univers, afin d'affirmer aux yeux du monde sa nature supérieure. Parvenant épisodiquement à l'autre état de la matière, les jeunes médiums que nous avons évoqués provoqueraient, par frustration infantile, des accidents domestiques dans ce monde-ci, pour mystifier leurs parents et le voisinage.

Dans l'environnement que nous tenons pour la seule « réalité[2] », les choses se passent toutefois différemment. Si nous existons à deux niveaux à la fois, nous n'en sommes la plupart du temps pas conscients, sinon jamais. Et pour que Padre Pio puisse, par exemple, simultanément se trouver en prière dans la basilique de Saint-Pierre à Rome et y être visible alors qu'il se trouve à San Giovanni Rotondo (ou bien encore pour pénétrer dans la salle du Saint-Office et semoncer le pape alors qu'il ne peut avoir quitté San Giovanni Rotondo), il faut un effort, une dépense d'énergie. Les points qui restent à déterminer expérimentalement sont l'origine, la nature et l'intensité de cette énergie.

La bilocation et la lévitation sont deux formes distinctes d'un même défi lancé aux lois de la physique classique revisitées par Einstein ; la première contrevient aux lois de l'espace-temps, la seconde à celles de la gravité.

Non content de défier l'espace-temps, Padre Pio se joua également des lois de la chimie par son odeur, diffusant autour de lui des parfums diversement décrits comme ceux de la violette, de la rose, du narcisse, de l'oranger et d'autres fleurs réputées pour leur fragrance. Ses ennemis le soupçonnèrent d'ailleurs de se parfumer. De façon inattendue, ce phénomène éclaire la bilocation.

Le premier rapport rendant compte de ces manifestations est celui du docteur Festa, qui emporta de la cellule n° 5 un linge imprégné de sang de Padre Pio pour l'examiner au microscope. Dans la voiture qui le ramenait chez lui, les passagers lui firent remarquer l'odeur agréable qui embaumait le véhicule, en dépit de l'aération constante. Une fois à Rome, le linge conservé dans un meuble du cabinet de Festa continua d'embaumer : les visiteurs, dont le docteur Romanelli, en firent également la remarque au médecin.

*Il semble*, écrit Festa, *que ce parfum, plus que de la personne de Padre Pio en général, émane du sang qui s'écoule de ses plaies. Ceux qui s'occupent de la conservation de viandes animales savent combien, pour parvenir à leur but, il est nécessaire de bien les saigner, car c'est précisément le sang dans les tissus organiques qui se décompose le plus rapidement.* […] *Loin donc de stimuler la muqueuse olfactive par une sensation agréable de*

*parfum, le sang qui suinte des blessures de Padre Pio* [...] *devrait être source, pour le moins, de décomposition...*

Même le docteur Sala, apparemment peu réceptif aux vertus de son patient, déclara à l'hebdomadaire *Oggi* :

*Quand je revêtis Padre Pio de la même robe de bure qu'il portait avant d'expirer, je fus envahi par le parfum très fort d'oranger que j'avais senti tant de fois au cours de mes rencontres avec le frère de Pietrelcina.*

À l'évidence, le phénomène est involontaire. D'abord, au vu de tout ce que l'on sait de Padre Pio, il serait absurde de supposer qu'il parfumait son sang par quelque exercice de macération ; ensuite, on ne voit guère comment il y serait parvenu, ni comment y sont parvenues les légions de bienheureux et de saints chez lesquels le même phénomène d'« odeur de sainteté » a été relevé, même après leur mort.

En premier lieu, il faut rappeler que les odeurs, agréables ou non, sont produites par le dépôt de molécules spécifiques sur la muqueuse olfactive. Les parfums dont l'odeur est agréable sont constitués de molécules d'origine organique, végétale ou animale (musc du Tonquin, ambre gris, civette, castor), tout comme les odeurs, plaisantes ou déplaisantes, émanant d'un corps animal. Le parfum indéfinissable dégagé par le sang de Padre Pio était donc une molécule d'origine organique, qui est sans doute la cause de l'odeur de sainteté relevée dans les autres cas.

En second lieu, certaines affections du métabolisme entraînent une modification de l'odeur des sécrétions : ainsi, la sueur et les urines des diabétiques dégagent une

odeur évoquant celle des pommes sures. Supposition : la tension constante éprouvée par Padre Pio n’aurait-elle pas pu modifier la composition de son sang, lequel aurait alors dégagé un parfum agréable ?

Cependant, plusieurs bénéficiaires de guérisons miraculeuses survenues à distance de San Giovanni Rotondo rapportent que celles-ci furent précédées ou accompagnées d’effluves odorants délicieux. Hallucinations olfactives ? Soit. Mais, alors, le capucin se serait rendu responsable d’hallucinations olfactives et, de surcroît, à distance ! Si l’on admet la réalité des bilocations, il est plus simple de convenir que, lors de ces guérisons spontanées, Padre Pio se trouvait sur les lieux.

L’hypothèse d’un univers parallèle « réel » (au sens courant de ce mot) et non virtuel ouvre un immense champ d’investigation pour comprendre ce qu’il est convenu d’appeler le surnaturel. Elle s’accompagne évidemment de nouvelles interrogations : pourquoi, par exemple, les psychopathes et les grands mystiques ne jouissent-ils de leurs pouvoirs singuliers que de manière apparemment indépendante de leur volonté ? Daniel Home put se livrer à son vol déconcertant du 13 décembre 1868 lors d’une transe. S’il effectua quelques démonstrations troublantes en d’autres occasions, il ne passait pas son temps à voler et, vu son caractère histrionique, on peut gager que ce n’était pas l’envie qui lui en manquait. De manière tout aussi inopinée, le futur Padre Pio fut en proie, le 18 janvier 1905, à une transe qui le mena dans une maison inconnue pour y assister à la naissance d’un enfant auquel il n’était en rien lié.

Pourquoi ces transes ou transports dans l’univers parallèle surviennent-ils de façon imprévisible ? Cela semble lié à

l’indétermination fondamentale de l’univers quantique : les événements s’y produisent d’une manière qui nous semble fortuite. Peut-être ne l’est-elle pas ; peut- être les événements dépendent-ils de la réceptivité du médium à certaines énergies ? Cela reste à déterminer.

Reste aussi à déterminer comment, à partir de cet univers parallèle, il pourrait être possible de modifier le cours des événements, de « guérir » une maladie grave, de réparer des tissus qui semblaient définitivement lésés…

Bien des réponses restent à trouver, pourvu qu’on se donne la peine de les chercher. Et que l’on surmonte la fascination sulfureuse aussi bien que l’appréhension qu’inspire le surnaturel. Ces solutions seront très probablement moins simples ou simplistes que celles qui sont actuellement offertes.

L’avenir est riche de promesses. Près de quarante ans s’écoulèrent entre l’énoncé de la formule $E = mc^2$ et la première bombe atomique, en partie à cause de l’incrédulité des plus grandes sommités scientifiques à l’égard de l’énergie atomique.

« Prétendre qu’on peut fabriquer un moteur atomique équivaut à prétendre qu’on peut fabriquer un moteur à conscience, sous le prétexte que la conscience est le moteur des actions humaines », déclarait, neuf ans avant Hiroshima, un physicien pourtant éminent, Louis de Broglie, Prix Nobel dans son domaine. Postuler, jusque vers la fin du XXe siècle, qu’on pourrait concevoir un ordinateur quantique relevait de la fumisterie ; cet ordinateur est à présent à l’étude.

Ces pages n’ont pas la prétention de faire de bouleversantes révélations, mais de tracer une voie

permettant de mettre fin au faux conflit qui oppose la science et la religion. Et de rappeler le caractère éternellement inachevé de la science.

La sainteté de Padre Pio lui vient de sa riche personnalité terrestre, de son pouvoir de compassion et non du surnaturel dont d'autres firent un si médiocre usage.

L'univers parallèle de la théorie quantique pourrait-il être considéré comme celui du divin ? La tentation est forte d'imaginer qu'une personne affranchie des lois de la physique quotidienne dite « classique », libérée de l'espace, de la gravité et du temps, atteigne un niveau proche de la divinité. Traversant les continents, volant au-dessus de ses semblables et distinguant les événements à venir avec perspicacité, elle accéderait à un état angélique, sinon lui-même divin.

L'illusion ne résiste guère à l'analyse des comportements des médiums : à aucun moment ils ne se détachent d'eux-mêmes. Seuls leur ego et leur petit monde comptent. La générosité et la ferveur des mystiques n'entretiennent pas plus cette illusion, si triste cela soit-il. Leur regard n'effleure même pas les événements qui secouent le monde. Sur la grande tuerie désignée sous le nom de « Grande Guerre », prélude de la convulsion suicidaire qui devait secouer le XX$^{e}$ siècle, Padre Pio, pourtant épistolier frénétique et quasi graphomane, s'épanche peu. Rien ne laisse supposer qu'il ait conscience de l'horreur des tranchées et de l'étendue des massacres : seuls ses tracas personnels et ses combats avec le diable le tourmentent :

*Mon âme ne cesse de soupirer sous le poids de cette nuit qui l'entoure et la pénètre totalement. Mais elle se trouve*

*dans l’incapacité de penser, non seulement à des choses surnaturelles, mais même aux choses les plus simples. En outre, quand l’âme est sur le point de saisir le moindre rayon de la divinité, toute sorte de lumière disparaît aussitôt à son regard.*

(Lettre au père Agostino, fin janvier 1916)

*En ces jours plus que par le passé, je sens en moi un je ne sais quoi de préoccupant. Depuis quelques jours, je ressens plus intimement et plus vivement les élans d’amour impatient avec lesquels mon cœur se jetait en ce Dieu ; ils suscitent au plus profond de mon âme une flamme que je ne connais pas.*

(Lettre au père Benedetto, 2 avril 1917)

*La vieille épreuve de mon âme reprend de la vigueur, j’entends par là ce doute atroce de savoir si ce que je fais dans ma vie plaît à Dieu. Mes actes offensent-ils Dieu ou non ? Ce doute est si profond dans mon esprit et dans mon cœur qu’il me transperce l’âme. Si je devais offenser Dieu une seule fois, je préférerais subir mille fois le plus épouvantable des martyres.*

(Lettre au père Agostino, 26 septembre 1917)

Il a ainsi couvert des centaines de pages, emplies de plaintes et de lancinante douleur. On en reste stupéfait. Le stigmatisé est comme enfermé dans cette recherche de la fusion avec la divinité, dans le cadre strict de la religion catholique. Pourtant Jésus avait étendu sa charité aux Samaritains, aux fils et aux domestiques de centurions

romains. Padre Pio a-t-il jamais songé que l'enseignement de son maître ne se limitait pas à la Passion et que l'excès de scrupule pouvait constituer, plus qu'un péché, une faute ?

Même si les capucins en étaient relativement protégés, ils étaient conscients des horreurs de la guerre, dont l'écho leur parvenait par les récits des correspondants du front et des rescapés. D'ailleurs, un certain nombre d'entre eux avaient été mobilisés. Dans une lettre au Padre Pio, datée du 27 mai 1915, le père Agostino lui écrit :

*Cette guerre épouvantable est un supplice. Mon Dieu ! Quelle hécatombe, quelle boucherie ! Que vont devenir nos pauvres nations !*

Padre Pio lui répond, le 31 mai :

*Jésus veut prolonger notre martyre : qu'il en soit béni à jamais.* […] *Que les nations affligées par cette guerre comprennent le mystère de l'irritation pacifique du Seigneur ! S'il verse de l'amertume sur les douceurs empoisonnées de ces pays, s'il gâte leurs plaisirs et répand des épines sur la voie de leurs désordres fleuris de roses homicides, c'est parce qu'il les aime encore.*

*C'est la sainte cruauté du médecin qui doit, devant de grands maux, prescrire des remèdes amers et douloureux. C'est encore, mon Père, la colère aimante d'une tendre mère qui fait peur à son enfant pour l'obliger à se dépêcher de revenir vers elle.*

*La plus grande miséricorde de Dieu, c'est de ne pas laisser en paix les pays qui ne sont pas en paix avec Dieu…*

On croit rêver : pour Padre Pio, la guerre est causée par la « sainte cruauté » de Dieu et de Jésus, destinée à rapprocher l'humanité de la divinité. Le libre arbitre n'existe plus : la position de Padre sur la liberté de l'homme est exactement celle de Luther, condamnée par le concile de Trente.

Non seulement aucune autorité religieuse ne souscrirait à pareils propos, mais encore elle excommunierait d'office leur auteur comme hérétique. Le Jésus et le Dieu décrits par Padre Pio sont des entités cruelles, étrangères au christianisme. Et l'on se demande s'il a jamais lu les Évangiles… Face à ces lignes d'un fanatisme fou, on est tout à coup moins indigné des persécutions infligées au capucin par l'Église. Sa vision tragique de l'existence est incompatible avec la théologie chrétienne. Nul auteur, à ma connaissance, n'a pourtant soulevé le problème à ce jour.

Quant à l'Église, il est peu probable qu'elle révise jamais aucune de ses décisions.

L'hérésie des propos de Padre Pio est-elle la véritable raison de l'hostilité du Saint-Office ? La correspondance du capucin était-elle connue des autorités qui le sanctifièrent ? Il faudrait, pour le savoir, consulter les archives du Saint-Office. Vaste programme. Illusoire projet.

On voudrait que l'ignorance théologique grave de Padre Pio fût, sinon démentie, du moins atténuée par une certaine conscience de la douleur. Mais voici les seules traces de compassion du capucin pour les centaines de milliers d'êtres humains arrachés à la vie dans la boue des

tranchées, sous les obus et les balles, dans les gaz, le typhus et les infections :

*Dans l'une des visites de Jésus que j'ai reçues ces jours-ci, je lui ai demandé avec plus d'insistance d'avoir pitié des pauvres nations si éprouvées par le malheur de la guerre et d'accepter que sa justice cède enfin sa place à la sa miséricorde. Chose étrange ! Il ne répondit que par un signe de la main qui veut dire d'habitude : doucement, doucement ! « Mais quand ? », ai-je ajouté. Alors son visage devint sérieux, puis, un demi-sourire sur les lèvres, il me fixa un peu du regard et me congédia sans mot dire.*

*Qu'est-ce que cela, mon Père ? Je ne saurais vous le dire. Je vous fais cependant remarquer que, chaque fois que, par le passé, j'ai parlé de la guerre à Notre Seigneur, je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais parlé ou fait le moindre signe; il a toujours gardé le plus profond silence. Il lui est même souvent arrivé de manifester clairement qu'il lui déplaisait que j'aborde ce sujet, à tel point que je restais pantois quand je devais le supplier à ce propos; je me sentais presque mourir sous l'effort que je devais faire sur moi-même.*

*Or, comment expliquer, maintenant, ce changement de comportement de Notre Seigneur ? Peut-être voudra-t-il intervenir personnellement dans le déroulement de ce bouleversement mondial ? Qu'il lui plaise de le faire vite !*

(Lettre au père Benedetto, 19 décembre 1917[3])

On reste confondu par la collusion d'incommensurables naïveté et prétention que révèlent ces lignes. Jésus y est décrit comme un interlocuteur seigneurial, qui tantôt

trouve déplaisant qu'on lui parle de la guerre et tantôt réagit de manière énigmatique (mais non moins détachée), congédiant le requérant avec « un demi-sourire ». Quel chrétien imaginerait jamais que Jésus eût pu réagir de façon si désinvolte face aux supplications d'un moine au sujet de la Grande Guerre ? Nul doute ne subsiste : cette « visite » de Jésus n'est qu'un pitoyable fantasme construit à partir des représentations qu'un natif du Mezzogiorno se fait des puissants. La pathétique condition humaine de Padre Pio et sa faillibilité ressurgissent dans toute leur vérité.

Le détachement souverain dont le capucin fait preuve face au massacre en cours est également des plus gênants. Malgré son humilité professée, voire le mépris de soi qu'il affiche, Padre Pio se présente comme un maire du palais adressant une requête au roi dans un domaine situé par-delà l'humanité.

Mais bien d'autres choses encore entachent son image. Quand, trois ans plus tard, le père Benedetto se déclare angoissé par la guerre et l'avenir (lettre du 19 septembre 1918), Padre Pio réitère ses vues luthériennes et lui répond :

*Dans les desseins de Dieu, le fléau actuel est permis pour rapprocher l'homme de la divinité, c'est sa fin principale; comme fin secondaire et immédiate, il a aussi pour but d'excuser les persécutions qui s'ensuivraient contre les enfants de Dieu, comme juste fruit de la guerre actuelle.*

(Lettre au père Benedetto, 22 octobre 1918)

Le doute n’est plus de mise : au-delà de l’errement théologique fondamental, le sens de la réalité et le sens social du visionnaire sont gravement altérés. L’isolement, la souffrance et la contemplation ont atrophié jusqu’à sa compassion pour l’humanité et son bon sens historique. Il s’en faut, et de loin, que la Grande Guerre et celle qui suivit aient rapproché l’homme de la divinité !

Cet homme délire. Le mot « illuminé » s’impose. Padre Pio ne peut pas être offert comme modèle aux catholiques.

Et l’on peut juger de la fragilité de la notion de sainteté.

Conclusion : l’accès au monde parallèle, même prolongé, ne délivre pas la personne de son moi. Il ne constitue en rien une incursion dans une sphère angélique, pas plus que le fait de voler au-dessus de 10 000 mètres d’altitude n’élève l’âme. Padre Pio n’y acquit pas l’omniscience et n’entra pas en communication avec les cerveaux de Boltzmann. S’il eut quelque aperçu de l’avenir, ce fut de celui de l’Église et d’elle seule ; il n’y exerça que son esprit ordinaire.

Pour plaisante qu’elle ait été à ceux qui la humèrent, l’odeur de sainteté fut un phénomène fortuit, auquel rien n’indique qu’il faille attacher de valeur symbolique.

L’énergie communiquée au capucin, qui porta sa température corporelle à des niveaux inconnus et lui permit de survivre jusqu’à quatre-vingts ans sur un régime de famine, ne servit que ses fins propres.

Les incursions dans l’univers parallèle étaient accidentelles et ne furent qu’accessoirement bénéfiques, comme lorsqu’il « capta » l’intention suicidaire de Cadorna. Sa compassion

était réservée aux malades qui pouvaient s'approcher de lui ou dont les souffrances lui étaient décrites (comme dans le cas de Wanda Poltawska, pour laquelle un certain Karol Wojtyla le supplia d'intercéder). Seulement à eux.

Les stigmates, enfin, ne sont nullement une preuve de l'intervention divine, sur laquelle les interprétations humaines sont inéluctablement téméraires. Ils procédaient d'une volonté consciente et obsessionnelle de s'identifier à Jésus, ce qui peut être interprété comme un élan irraisonné vers l'autoglorification. On peine à discerner dans le phénomène lui-même le reflet de l'enseignement de Jésus : c'est un spectacle troublant certes, mais seulement un spectacle, comme les insignes d'un ordre suprême de chevalerie conféré aux élus du roi.

Padre Pio était inconscient des convulsions du monde qui devaient engendrer trois des pires tyrannies de l'histoire (celles de Hitler, de Staline et de Mao), repousser les limites du désespoir pour des dizaines de millions d'humains et ne servir en rien la gloire de Dieu.

Sous cet éclairage brutal et fantastique, Padre Pio apparaît tel qu'il était : un fils de paysans du Mezzogiorno propulsé dans des sphères qu'il eût été incapable de concevoir, animé de convictions erronées et cruelles… Humain, trop humain.

Le mysticisme est une voie périlleuse vers la transcendance, car il exalte l'idée même qu'on se fait de celle-ci. Parvenu à des altitudes exceptionnelles, l'esprit humain traîne ses convictions et ses erreurs.

Le surnaturel n'est pas un attribut de la sainteté ; il n'est qu'un autre naturel dont nous commençons à peine à

entrevoir les contours, au péril de notre culture et de nos convictions positivistes. C’est l’usage qu’en fit Padre Pio qui justifierait l’appellation de sainteté, nonobstant ses considérables limites intellectuelles. Comme nous tous, il ignorait les lois de ce monde parallèle ; il utilisa cet outil sans le comprendre, comme un habitant d’une jungle primitive trouvant une torche électrique ou un téléphone portable.

Ces lois ne se dessinent que lentement, au fur et à mesure des progrès de la science. En effet, les habitudes de pensée ont la vie dure, à tel point que Galilée fut exposé aux foudres de l’Inquisition pour avoir affirmé, après Copernic, que la Terre tournait autour du Soleil et non l’inverse.

L’examen scientifique du surnaturel n’enlève rien, loin de là, à l’éclat du mysticisme. Bien au contraire, il exalte les vertus et les mérites de ceux qui le mettent au service de la charité.

Soupçonné d’être un simulateur et un dangereux dissident (voire, pour Gagliardi, l’archevêque de Manfredonia, un suppôt du diable), Padre Pio, en revivant fictivement la Passion de Jésus, voulut s’imprégner de l’enseignement de ce dernier. Que sa notion de Jésus ait été déformée par une propension irrésistible et pathologique à la souffrance n’est que trop évident. Son Jésus est théologiquement hétérodoxe. S’il n’y avait que souffrance dans ce monde et dans l’autre, la religion serait inutile. Mais le débat dépasse le cadre de ces pages.

Nous avons fait un rêve : que les foules de médiums qui, pour de médiocres raisons, atteignent l’univers parallèle s’élèvent au-dessus de leur condition humaine. Que tous ces gens occupés à des séances pathétiques d’invocation des défunts et ces adolescents pubescents qui lancent du

linge et des bouteilles à travers les habitations terrifient les bourreaux qui, pendant ce temps-là, torturent et tuent.

Peut-être Padre Pio aurait-il partagé ce souhait, s'il avait été informé des horreurs dont le protégeaient sa psychose et les murs de son monastère. Harcelé comme il le fut pendant de longues années, il ne semble même pas avoir tenté d'éclairer ses persécuteurs terrestres. On peut seulement espérer qu'à l'instar de son maître il se soit dit qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

1. M. Chown, « Forever Quantum », *New Scientist*, n° 2595, 17 mars 2007, p. 36-39.

2. M. Brooks, « The ultimate quantum puzzle : does the universe exist when nobody is looking ? », *New Scientist*, 23 juin 2007. L'article démontre que le seul fait d'observer le monde le modifie selon le point de vue de l'observateur.

3. Ces extraits sont puisés, comme les autres, dans le *Recueil de lettres*, Éd. Pierre Téqui, 2001.

## BIBLIOGRAPHIE

*Des centaines d'ouvrages ont été publiés sur Padre Pio, dans un grand nombre de langues. L'un d'entre eux est lui-même une bibliographie. Seuls sont cités ici les ouvrages qui ont été consultés. Quelques-uns traitent des phénomènes physiques du mysticisme en général.*


ARNOLD Larry E., *The Flaming Fate of Dr John Irving Bentley's*, Pursuit, Columbia, New Jersey, 1976.

BEVILACQUA Franco, *Le Opere e i miracoli di Padre Pio*, Milan, Giovanni de Vecchi, 1973.

BONIFACE Ennemond, *Padre Pio da Pietrelcina. Vie. Œuvres. Passion*, La Table Ronde, 1966.

BONIFACE Ennemond, *Padre Pio le Crucifié*, Nouvelles Éditions latines, 1971.

BROOKS Michael, « Reality Check », *New Scientist*, 23 juin 2007.

CASACALENDA, P. Paolino da, *Le Mie Memorie intorno a Padre Pio*, San Giovanni Rotondo, Éd. Padre Pio da Pietrelcina, 1980.

CHIOCCI Francobaldo, CHIRRI Luciano, *Padre Pio, Storia di une vittima*, Rome, Edizioni del No, 1963.

CHIRON Yves, *Padre Pio le stigmatisé*, Perrin, 1955.

CHOWN Marcus, « Forever Quantum », *New Scientist*, n° 2595, 17 mars 2007, p. 36-39.

FANTE Alberto (del), *Padre Pio, chi è*, Bologne, Arti Grafiche, 1954.

FERNANDO DA RIESE Pio X, *Padre Pio da Pietrelcina, crocefisso senza croce*, San Giovanni Rotondo, Éd. Padre Pio da Pietrelcina, 1984.

GONSETH Jean-Paul, *Théâtre de veille et théâtre de songe. Essai de dialectisation de la conscience*, Paris/Neuchâtel, Dunod/Éditions du Griffon, 1950.

HALL Trevor, *The Enigma of Daniel Home : Medium or Fraud ?,* Buffalo, NY, Prometheus Books, 1984.

HITCHING Francis, *The World Atlas of Mysteries*, Londres/ Sydney, Pan Books, 1978.

JANET Pierre, *L'Automatisme psychologique*, Félix Alcan, 1889 ; rééd. Société Pierre Janet et CNRS, 1989 ; L'Harmattan, 2005.

JUNG Carl Gustav, *La Vie symbolique. Psychologie et vie religieuse*, Albin Michel, 1989.

JUNG Carl Gustav, *Flying Saucers. A Modern Myth of Things Seen in the Skies*, Harcourt, NY, Brace and Company, 1959.

KEANE Colm, *Padre Pio. The Irish Connection*, Édimbourg /Londres, Mainstream Publishing, 2007.

LAPLANCHE Jean, PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presses universitaires de France, 1967.

MALATESTA Enrico, *Padre Pio, un prêtre sous le poids de la croix* (tr. fr. Lucie Samsoen, préface de l'abbé René Laurentin), François-Xavier de Guibert, 1993.

MASCI Manlio*, Padre Pio e gli altri stimatizzati,* Rome, Edizioni del No, 1968.

OWEN Alan Robert George, *Can we explain the poltergeist ?*, New York, Garett Publications, 1964.

PADRE PIO de Pietrelcina, *Recueil de lettres, 1910-1922*, Paris, Pierre Téqui, 2001.

PAGELS Heinz R., *The Cosmic Code : Quantum Physics as the Language of Nature*, New York, Simon & Schuster, 1982.

RESNIK Salomon, *La Mise en scène du rêve*, Payot, 1984.

SILLAMY Norbert, *Dictionnaire de psychologie*, 2 vol., 1965 ; Bordas, 1980 ; Larousse, 2006.

SOCCI Antonio, *Il segreto di Padre Pio*, Rizzoli, 2007.

SUMMERS Montague, *Physical Phenomena of Mysticism*, Londres, Kessinger Publishing's Rare Mystical Reprints, 1950.

THÉRÈSE D'AVILA, *Vie écrite par elle-même*, Lyon, 1855 ; Seuil, « Points Sagesse », 1997.

THURSTON Herbert S. J., *Les Phénomènes physiques du mysticisme*, Éditions du Rocher, 1986.

TIZANÉ Émile, *Il n'y a pas de maisons hantées ? Journal d'un enquêteur incrédule 1925 à 1933*, à compte d'auteur, Cahors, 1971.

WINOWSKA Maria, *Le Vrai Visage de Padre Pio. Vie et survie*, Fayard, 1955.

*Le Don de guérir* ; *La Force du psychisme* ; *Voyages hors du corps* ; *L' Invocation des esprits*, Time-Life, « Les Mystères de l'Inconnu », Amsterdam, 1990.